PQ
2007
M6A19
1776
t.2

LF
Mercier

ŒUVRES DRAMATIQUES DE M. MERCIER.

TOME SECOND.

465246
19.8.47

A AMSTERDAM,
Chez CHANGUION & HARREVELT, Libraires.
A PARIS,
Chez LE JAY, Libraire, rue Saint Jacques, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXVI.

TABLE
DES PIECES
Contenues dans ce Volume.

L'INDIGENT, Page 1.
LE FAUX AMI, 127
JEAN HENNUYER; 233

PQ
2007
M6H19
1776
t.2

L'INDIGENT,

DRAME.

PERSONNAGES.

DE LYS, *riche jeune-homme.*

JOSEPH, *Tiſſerand.*

CHARLOTTE, *Ouvriere en blonde.*

Le vieux REMI, *Laboureur.*

M. DU NOIR, *Procureur.*

FELIX, *Intendant, Maître-d'Hôtel de de Lys.*

UN NOTAIRE.

DUBOIS, *Domeſtique.*

CLERCS.

LAQUAIS.

La Scène eſt à Paris.

L'INDIGENT,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une miſérable ſalle baſſe ſans cheminée. Les tabourets ſont dépailles. Les meubles ſont d'un bois uſé. Un morceau de tapiſſerie cache un grabat. On voit d'un côté un métier de Tiſſerand ; au-deſſous d'un vitrage vieux, dont la moitié eſt réparée avec du papier, on apperçoit dans un petit cabinet dont la porte eſt entr'ouverte, le pied d'un petit lit.

Cette ſalle baſſe eſt ſituée dans le vieux corps d'un logis qui fait l'un des côtés d'une maiſon dont le devant eſt rebâti à neuf & magnifiquement. Ce devant eſt occuppé tout entier par un riche jeune-homme.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSEPH, CHARLOTTE.

CHARLOTTE *eſt couchée toute habillée ſur le lit du petit cabinet ; on ne lui voit que les pieds.*

La Scène eſt éclairée par une lampe qui ſemble prête à s'éteindre. Joſeph travaille à ſon métier, & releve, de tems en tems la meche de la lampe. Il ſe leve, marche ſur la pointe du pied, & va voir ſi Charlotte qui s'eſt jettée ſur le lit eſt endormie. Il paroît ſatisfait voyant qu'elle repoſe. Au même moment des éclats de rire éloignés ſe font entendre. C'eſt le tumulte d'une fête bruiante qui ſe mêle au ſon des inſtrumens. Ce bruit l'inquiéte ; il craint que ſa ſœur ne s'éveille. Il leve les yeux au Ciel, & ſa déclamation muette répond à ſa ſituation. Il frappe légérement du pied & ſouffle dans ſes doigts pour les dégourdir du froid.

JOSEPH.

QUATRE heures ſonnent !... grace au Ciel, cette chere enfant, elle dort... Pauvre Charlotte ! Le ſeul bonheur de ma vie eſt de t'avoir pour ſœur.... Je me ſens infatigable... Bon, j'ai beaucoup avancé ſon

ouvrage, & le mien tire à sa fin. (*on entend encore les mêmes éclats de rire.*) Quel tumulte ! leur débauche éclate dans la nuit & trouble le repos du pauvre. Ils se plaignent encore lorsqu'au milieu du jour nos travaux les forcent d'ouvrir les yeux... Dans quel état sommes-nous réduits?... Mais ce n'est point à nous à nous plaindre. O mon pere ! c'est toi qui souffres le plus, toi qui fus toujours si bon, si bienfaisant.... Ah!... (*il fait un geste de douleur.*) Mais j'aime encore mieux être ton fils dans la peine, dans l'indigence, que de tenir la vie de ces hommes opulens dont la conduite me révolte..... Mon pere a toujours secouru son semblable, tout pauvre qu'il étoit, & j'ai vu des riches.... Allons, Dieu nous voit, & ma conscience est en paix. (*il va boire de l'eau à une cruche de terre, & revient à son travail.*) Je n'ai que deux bras, je les exerce nuit & jour, & sans murmurer. Je supporte courageusement mon sort ; mais ce malheureux ouvrage n'est pas assez payé. (*avec une energie douloureuse.*) Non, il n'est pas payé. L'incertitude me mine, je ne sais si je pourrai le vendre encore au bas prix où l'on réduit les travaux de l'ouvrier. Ce Marchand m'a promis, mais qu'il est dur ce

Marchand ! il regorge de biens, & il rapine sur moi.... Le froid semble s'augmenter... Cruel hyver ! tu te joins aux cœurs durs qui nous oppriment pour achever de nous accabler.... Mon Dieu ! que la saison est rude ! La terre est couverte de vieilles forêts, & je n'ai pas un fagot. Il faut du pain avant tout, & le pain est si cher!... Pour avoir encore de l'or, le riche a trouvé le secret de nous affamer. (*il prête l'oreille.*) Je l'entends, je crois ; le bruit qu'ils menent l'auront éveillée....

CHARLOTTE *saute de dessus le lit, vient à moitié endormie, regarde à son ouvrage, & d'un ton un peu fâché.*

Est-il permis, mon frere..... Vous m'avez laissée. Voilà le petit jour, & j'ai dormi trop tard.

JOSEPH.

Non, non chere sœur.... Tu te rendras malade à la fin.... Il n'y a que deux heures que je t'ai forcée à prendre un peu de repos, & tu veux déja....

CHARLOTTE.

Mais toi qui parles.... Voyez un peu le méchant ! n'a-t-il pas passé la nuit toute entiere à travailler lui, & ne puis-je aussi bien....

JOSEPH, *l'interrompant.*

Charlotte, ne prends point garde à moi....

Toi, tu es une fille, tu as plus beſoin de ſommeil que moi.... Ah! j'ai du courage, de la force, (*lui prenant les mains.*) Tenez, comme elle a froid; pauvre petite!..... (*il lui réchauffe les doigts de ſon haleine.*)

CHARLOTTE.

Joſeph!... quand nous étions au pays à jouer ſouvent enſemble dans la neige, il ne geloit pas plus fort, & nous ne nous plaignions pas....

JOSEPH, *avec triſteſſe.*

Quel tems me rappelles-tu?... Tems heureux! Alors mon pere n'étoit pas ruiné; alors il n'étoit pas empriſonné. Sans prévoir un cruel avenir, dans nos folâtres jeux, nous bravions la rigueur des ſaiſons; mais ici que nous ſommes tourmentés par tous les beſoins de la vie; ici que nous pleurons ſur le ſort d'un Vieillard; ici que nous ſommes reclus entre des murs glacés... Il eſt vrai que nous y ſommes enſemble...

CHARLOTTE, *tendrement.*

Eh bien! ne te plains donc plus. Je n'aime pas à t'entendre gémir. A quoi ſervent les larmes? C'eſt la Providence qui le veut ainſi. Elle arrange tout. Elle a ſans doute ſes vues. Tu verras qu'un jour nous

ne ſerons pas ſi mal. En attendant, travaillons, & toujours avec le même courage. (*elle va à ſon ouvrage.*) Eh! mais, je n'aime pas cela, moi. Mon frere, je vous le dis très ſérieuſement. Chacun ſa tâche, entendez-vous?... N'avez-vous pas aſſez de la vôtre? Il ſembleroit que je ne puiſſe rien faire.... Voilà trop de fois auſſi.... (*avec ſentiment.*) Tu me fais de la peine, je te l'ai déja dit....

JOSEPH, *touché.*

Chere Charlotte? Je te fais de la peine! moi; ne me gronde point.

CHARLOTTE.

Te gronder, moi! non.... Mais tu n'y toucheras plus, n'eſt-il pas vrai?... chacun ſa tâche.

JOSEPH, *attendri.*

Eh bien oui.... Mais vois s'il ne reſte pas beaucoup à faire. Je vais porter le travail de cette nuit à ce Marchand en queſtion. Il ſort du matin, & j'aime mieux le devancer dans la crainte de le manquer....

CHARLOTTE.

Il eſt bien de bonne heure...

JOSEPH.

J'ai toujours du regret à te quitter, à te

laiſſer ſeule.... Tu tombe dans des réflexions que tu es enſuite la premiere à me reprocher.

CHARLOTTE.

Va, mon bon ami, va vîte afin de revenir plutôt; nous irons enſuite voir mon pere; nous irons tous deux.

JOSEPH.

Je tremble que ce Marchand ne s'aviſe de remettre le payement. Hélas! c'eſt là toute notre eſpérance. Si elle alloit nous manquer. Il ne nous reſte rien du peu que nous avions hier. Comment vivre aujourd'hui? Comment porter à notre malheureux pere les ſecours qu'il attend & qu'il ne reçoit que de nous?

CHARLOTTE.

Ne commence point la journée par te déſeſperer. Il y a déja long-tems que de jour en jour il ſemble que nous allions mourir de faim, & cependant tu le vois, nous avons beaucoup ſouffert; mais à force de travaux, nous avons trouvé notre ſubſiſtance. As-tu oublié qu'hier encore tu te déſolois après avoir couru de tout côté ſans pouvoir vendre. Eh bien! vers le ſoir un paſſant t'arrête & te paye ta marchandiſe. Tu es revenu bien joyeux! Tu as

répété cent fois que c'étoit le Ciel qui nous avoit ménagé cet heureux secours. Le Ciel que nous implorons cesseroit-il de veiller sur nous lorsque tous les hommes nous abandonnent? Non, au milieu de notre misere, nous avons passés de fortunés momens. Mon pere?... Je pleurois de joie en le voyant manger; & lui, mon frere, comme il regardoit ses enfans! comme il nous bénissoit!... Ah! n'étions-nous pas alors tous trois également satisfaits?

JOSEPH.

Oui, Charlotte, oui, nous l'étions, je me rappelle ces momens. Je ne demande pas d'autre faveur au Ciel.... Dans le coin d'une prison, assis sur de la paille; oui, nous avons tous trois pleuré de tendresse.... Il n'y a que les malheureux qui sçachent aimer.

CHARLOTTE.

Qui nous empêche de nous retrouver ainsi chaque jour. C'est un bien que la pauvreté ne sauroit nous ravir. Retiens les paroles de notre bon pere. Tu l'as vu sourire au milieu de ses maux. Il ne veut point qu'on se répande en plaintes. Son ame connoît la sérénité & l'espérance. Pour moi, sitôt qu'il a parlé, je pense tout ce qu'il dit; la raison s'exprime par sa bouche. J'ai tant

de plaiſir à l'entendre, que je ne l'abandonnerois pas d'un ſeul inſtant, ſi ce n'étoit le motif preſſant de notre travail. Auſſi je me ſens un double courage, en ſongeant qu'il en partage les fruits.

JOSEPH.

Va, tu es un ange, un ange conſolateur deſcendu du Ciel pour adoucir ſon infortune, pour la lui faire oublier. C'eſt toi ſurtout qu'il aime; il le doit.... il le doit; je n'ai point tes vertus.

CHARLOTTE.

Tu ne te connois pas...., Va, je ſuis auſſi orgueilleuſe d'être ta ſœur que d'être ſa fille. Si j'avois à choiſir, je ne demanderois à Dieu ni un autre pere, ni un autre frere.

JOSEPH.

Que j'aime à t'entendre!

CHARLOTTE.

Eſt-ce que pour tout l'or du monde tu ſouhaiterois être né d'un autre ſang?

JOSEPH.

Moi? plutôt mourir que de former un tel ſouhait..... Ah! Charlotte, chere Charlotte!...

CHARLOTTE.

Qu'as-tu?

JOSEPH.

Je vais t'affliger.

CHARLOTTE.

Parle.

JOSEPH.

Hélas !

CHARLOTTE.

Que ſignifie ce ſoupir ?

JOSEPH.

Il faudra un jour nous quitter.

CHARLOTTE.

Nous quitter ! Et pourquoi !... Mon frere ! ... Je ne te ſurvivrai point.

JOSEPH.

Je ſais trop ce que je dis .... Je ne parle point de la mort. Elle frappera deux coups à la fois, je le ſais ....Mais réfléchis un inſtant & tu devineras....

CHARLOTTE.

Explique-moi.... Je ne te comprends point...

JOSEPH.

Si mon idée ne ſe préſente point à ton eſprit... tant mieux, ma ſœur tant mieux.... Je ne t'en parlerai plus ... Adieu.

CHARLOTTE.

Non, tu m'as rendue inquiete, acheve & pourquoi nous quitter ?

JOSEPH, *soupirant.*

Ma sœur .... bientôt le mariage ....

CHARLOTTE.

Je t'entends, Joseph ; trop sensible frere ! Va, tu te trompe ; nous ne nous séparerons point : quand tu te marieras, ta femme sera ma sœur & nous vivrons toujours ensemble. Je l'aimerai, je l'aimerai.

JOSEPH.

Mais ce n'est pas de moi que je parle .... Charlotte ; tu sais que mon pere a dit plusieurs fois, qu'au sortir de sa prison il vouloit te donner un mari ; qu'il l'avoit trouvé tel qu'il te le falloit.

CHARLOTTE, *souriant.*

Et tu ne vois pas que c'est pour s'égayer dans sa tristesse qu'il tient ce langage. Ce bon Vieillard veut tromper ainsi nos douleurs & les siennes .... Joseph, tu me connois ; je suis sincere ; je ne pourrois jamais me résoudre à prendre un époux. Je ne sais, mais je n'aime aucun homme. Ceux de notre classe ne me plaisent pas ; ce n'est pas la pauvreté, ce sont leurs mœurs qui ne me vont point. Ceux qui sont au-dessus de moi me conviennent encore moins. Il faut que je te l'avoue ; je n'ai vu que toi dont le caractere auroit pû me rendre heureuse..... Avec un pareil frere, qu'ai-je besoin d'un

mari?... Mais ton ſort eſt bien différent du mien. Joſeph, ton cœur eſt ſenſible, & tu peux connoître l'amour.

JOSEPH, *avec joie.*

Ma Charlotte penſera-t'elle toujours de même?

CHARLOTTE.

Oh! toujours; je ne ſerai heureuſe que près de toi.

JOSEPH, *lui tendant la main.*

Eh bien, chere ſœur, touche-là.... Quelque choſe qui arrive, nous vivrons l'un avec l'autre. Demeure fille, je reſterai garçon. L'infortune d'ailleurs, nous fait un devoir du célibat. Ma ſœur, privée des avantages de la fortune, trouveroit difficilement quelqu'un digne d'elle. Dans ce ſiécle on n'apprécie que l'argent, les autres qualités paroiſſent nulles; on ne voit pas les tiennes, moi ſeul les connois, moi ſeul.... Je perdrois à te donner une belle-ſœur, elle y perdroit auſſi; car telle qu'elle pourroit être, je ſens que je t'aimerai toujours davantage.

CHARLOTTE.

Rien ne me touche plus que cet aveu. J'ai appréhendé quelquefois que tu ne devinſſes amoureux de quelque fille qui ſeroit

peut-être venu mettre la discorde entre nous.... Ah! j'en mourrois de chagrin.

JOSEPH.

Il n'est point de Démon capable de désunir nos cœurs; non, il n'en est point; mais j'avois les mêmes craintes quoique tout aussi mal fondées.... Quand on aime aussi vivement, on redoute tout.... L'heure m'appelle au dehors; nous parlerons de cela tantôt en présence de notre bon pere.

CHARLOTTE.

Vole pour abréger le tems de ton absence.

JOSEPH, *l'embrassant.*

Allons, je pars; mais j'ai toujours tant de peine à te quitter.

(Il se sauve avec une piéce de toile sous son habit, qui doit être une espèce de redingote d'un gris usé.)

SCÈNE II.

CHARLOTTE, *travaillant.*

QUE je me trouve heureuſe avec lui! Depuis ma tendre enfance il eſt mon protecteur, mon ami, mon guide, mon conſolateur. Je ne vous envie rien, riches du ſiécle; vos enfans ſont toujours en diſcorde; ils préférent des ſacs d'argent à la paix, à la confiance, à l'amitié fraternelle. Jamais contens, toujours avides.... Qu'ils ayent de l'or, j'ai Joſeph... Quand il me dit, ma chere ſœur, ma pauvre Charlotte! Que le ſon de ſa voix m'intéreſſe, me touche, & les écus ne parlent point. Ah! Joſeph, puiſque tu conſens de vivre avec moi, je m'eſtime riche; & ſi mon pere ſe trouvoit élargi, je n'aurois plus, je crois, rien à deſirer au monde. Hélas! il en couteroit ſi peu pour lui rendre la liberté; mais ce peu nous manque, & tous ces gens à équipage n'employent jamais leur argent à ſecourir l'homme vertueux & captif... Amitié!... douce amitié! dure autant que notre vie, ô cher frere!... Ce cœur t'appartiendra dans tous les inſtans... Oh! ſi j'étois la ſeule à ſouffrir... Je ne ſais, mais ce

matin je travaille avec plus de constance, & le froid me semble moins rigoureux.

(*On entend plusieurs cris d'adieux, comme des gens qui se quittent d'une maniere folle & bruyante, qui ferment des portes, qui s'appellent réciproquement sur les escaliers ; enfin, tout ce qui peut peindre le dernier acte d'une orgie*)

Enfin, leur festin est achevé, ou plutôt leur sabat. Le jour commence .... Ce ne sont point là des plaisirs. Je le devine au seul son de leur voix ; c'est du bruit, & voilà tout .... Cependant je soupire quand je songe que la moitié de ce qu'ils ont dépensé cette nuit, soit à table, soit au jeu, auroit suffi à tirer mon pere de la prison où il gémit, & plusieurs autres infortunés avec lui.

SCÈNE III.

CHARLOTTE, Monsieur DU NOIR, FELIX, *doit avoir l'air d'un homme qui a passé la nuit dans la fête.*

(*Monsieur du Noir frappe à la porte.*)

CHARLOTTE.

QUI est-là?

M. DU NOIR, *frappant plus fort.*

Ouvrez, ouvrez.

CHARLOTTE.

C'est la voix de notre Propriétaire.... Est-ce vous, Monsieur du Noir?

M. DU NOIR, *frappant plus rudement encore.*

Et oui, oui, ouvrez donc.

CHARLOTTE, *ouvrant.*

Votre très-humble, Monsieur.

M. DU NOIR, *entrant à grands pas suivi de Felix.*

Parbleu vous me faites bien attendre. Est-ce que des gens comme vous doivent s'enfermer?..... Avez-vous peur qu'on vous vole?...

(*Charlotte se retire & va se mettre dans un coin à travailler les yeux timidement baissés.*)

FELIX.

Eſt-ce-là cette chambre ?

M. DU NOIR.

Oui... Eh bien ?

FELIX, *d'un ton dédaigneux.*

Ceci ?

M. DU NOIR.

Ma foi voilà tout ce qui reſte dans la maiſon avec ce que vous venez de voir. Après vous avoir loué tout le corps du bâtiment neuf, vous me reſſerrez encore ſur le vieux. En vérité je n'ai gardé de place juſte que ce qu'il m'en faut, & je vous avouerai que M. de Lys s'étend bien depuis que vous êtes à lui.

FELIX, *lui frappant ſur l'épaule.*

Mon cher Monſieur, nous ne pouvons rien faire de ceci, entendez-vous, rien du tout... De votre ancienne étude j'aggrandis mon office; c'eſt un contraſte aſſez plaiſant, n'eſt-il pas vrai ? D'une étude de Procureur faire un garde-manger !... Cela me portera-t-il bonheur, Monſieur du Noir ?

M. DU NOIR, *avec un demi ſourire.*

Je ſouhaite que vos affaires s'y faſſent comme j'y ai fait les miennes.

FELIX.

C'eſt-à-dire, aux dépens d'autrui.

M, DU NOIR.

Ah ! Monsieur Felix, vous n'avez rien à me reprocher, je crois...

FELIX.

Point de fausse honte, cela n'est plus de mode. Soyons de notre siécle. Vous n'avez pas barbouillé toute votre vie du papier timbré pour rien, autrement d'où auriez-vous acquis tant de bien?

M. DU NOIR.

Tant de bien ! Pas tant, pas tant ; je vous jure.,. Mais s'il falloit du petit au grand, en tout état, éplucher chaque fortune, ce seroit un examen qui ne finiroit pas. Le meilleur est d'agir & de ne point parler là-dessus.... Vous ne pouvez donc rien faire de ceci ?

FELIX, *d'un ton important.*

Non ; j'aurois désiré au moins un coin passable pour loger ces deux levrettes blanches dont on a fait présent à mon maître ; mais cela est trop en mauvais état pour recevoir deux chiens de la meilleure espèce. M. de Lys seroit scandalisé de les voir ici... Je sens le vent qui souffle de tous côtés.

M. DU NOIR, *à voix basse.*

Mais écoutez, on fera en leur faveur une petite réparation. Vous entendez bien qu'on

ne laiſſera pas ſubſiſter ce vitrage entr'ouvert; on y mettra de bons carreaux: on calfeutrera les portes; tout ceci prendra un autre air.

FELIX.

Et pourquoi ne l'avez-vous pas déjà fait?

M. DU NOIR, *à voix baſſe.*

Et comment vouliez-vous que je dépenſaſſe un ſou? Ceci a toujours été loué à vil prix par de la canaille qu'il faut à chaque terme forcer de payer ou chaſſer.

FELIX.

Ne m'avez vous pas dit que c'étoit un Tiſſerand?

M. DU NOIR.

Oui, je ne ſais trop; un ouvrier de cette eſpèce.... Je vais lui faire vuider le plancher tout de ſuite, parce que ſi vous ne voyez pas à pouvoir loger ici vos levrettes, je vous céderai la chambre de mes Clercs, & je les ferai monter plus haut.

FELIX.

Comment plus haut! Vous vous mocquez; vous les logerez donc ſur les toîts?

M. DU NOIR.

Bon, bon, les voilà bien à plaindre. J'en ai eſſuyé bien d'autres.... Je change d'avis. Non, je les ferai deſcendre ici.

FELIX, *arrêtant la vue sur Charlotte.*

Mais cette petite a un air de fraîcheur; elle me paroît jeune & jolie.

M. DU NOIR.

Et grandement pauvre... C'est la misere en personne.

FELIX.

On le devine; mais on ne le diroit pas à son premier abord, sur tout à son air de propreté... Cette misere-là me plairoit assez... Appartient-elle à quelqu'un?

M. DU NOIR.

Ce Tisserand l'appelle sa sœur.... C'est un faux nom peut-être; mais peu m'importe, s'ils me payoient...

FELIX.

Plus je la considere, plus elle me semble intéressante.

M. DU NOIR.

Vous êtes bien bon... On a aujourd'hui tant de filles comme elle dans le besoin.... On ne rencontre que cela.

FELIX, *faisant l'avantageux.*

Il est bien vrai... Ma foi je suis las d'en protéger. Vous avez vu cette petite Mimi, quel tour elle a joué à notre maître! La rusée! Nous l'avions retirée d'un état pi-

toyable ; après cela, mêlez-vous encore d'obliger.

M. DU NOIR.

Pour moi, je n'ai jamais été dupe, jamais de ma vie, entendez-vous. Je me suis toujours tenu le cœur bien dur, afin de ne point faire d'ingrat.

FELIX, *riant.*

Bonne recette !... Il faut pourtant que je l'aborde & que je lui parle. (*il s'approche de Charlotte*). Belle enfant, parlez-nous donc un peu ; levez cette tête charmante ; comme vous travaillez !... Votre ouvrage presse-t-il si fort ?

CHARLOTTE, *modestement.*

Oui, Monsieur, dans nos métiers tous les momens sont comptés. Il n'y en a point à perdre si l'on veut vivre.

FELIX.

Mais vous devez avoir bien froid..... Comment sans feu !

M. DU NOIR.

Oh ! c'est-là ma premiere condition. Je ne souffre point de feu à ces gens-là ; avec leurs cendres chaudes, je tremble toujours pour ma maison.

FELIX.

Ils ne meurent pas de froid ?

M. DU NOIR.

Bon, bon, l'habitude...

FELIX.

Ma foi, votre ſerviteur; je ne fais que d'entrer & je ſuis déjà gelé..., Petite, il faudra venir vous chauffer à notre office; nous entrerons en connoiſſance; & ſuivant les choſes, qui ſait ſi peut être je ne vous ferai pas faire votre chemin... comme j'ai fait à tant d'autres.,.

M. DU NOIR, *avec emphaſe.*

Savez-vous bien que ſi vous aviez le bonheur d'être conſidérée de Monſieur, vous n'auriez plus rien à deſirer, & que...

FELIX.

Oh! je ne m'engage point, nous verrons, nous verrons; elle eſt jolie, en vérité, jolie, mais pas grande parleuſe. A-t-elle toujours la tête ainſi baiſſée? Eſt-elle vraiment ce qu'elle paroît être?

M. DU NOIR.

Tout ce que je ſais, c'eſt qu'elle eſt de campagne & loin d'ici.

FELIX.

De campagne? tant mieux; mais où ira-t-elle loger ſi vous la mettez dehors? Ayez ſoin de la faire jaſer, car je gêle ici; (*plus haut*)

haut) qu'elle vienne dans notre salle, il y a bon feu, nous causerons là plus à notre aise.

M. DU NOIR.

Entendez-vous que Monsieur veut bien vous permettre de venir vous chauffer à l'office?

CHARLOTTE.

Je ne quitte jamais la chambre qu'accompagnée de mon frere, & mon ouvrage me retient ici jusqu'à ce qu'il revienne. Je vous remercie bien, Monsieur.

M. DU NOIR.

Quelle petite sotte! Elle voudroit se faire prier, je pense (*à part à Felix*). Laissez-la, laissez-la, vous êtes trop bon, croyez-moi; elle sera trop heureuse d'y venir d'elle-même; fiez-vous en à mon expérience (*haut à Charlotte*). Vous direz à votre frere qu'il faut enfin me payer aujourd'hui, & chercher un autre gîte, s'il ne veut pas que mon Huissier lui enleve le reste de ses meubles... plus de quartier d'abord.

CHARLOTTE, *quitte son ouvrage, & court à lui en suppliant.*

Monsieur, Monsieur, de grace un peu de tems encore, un peu de tems; vous n'y perdrez rien.

M. DU NOIR.

Je ſuis ſourd, je ſuis ſourd... Si je pouvois payer les trois vingtiémes, les quatre ſous pour livres, le rachat des boues & lanternes, le logement des ſoldats, les réparations, & *cætera*, avec des paroles, à la bonne heure ; mais tous les ſecrets de mon art ne m'ont point appris à eſquiver ces maudits payemens.

(*Il va pour ſortir.*)

CHARLOTTE.

Monſieur, je voudrois ne vous dire qu'un mot, un ſeul mot, je vous ſupplie, écoutez-moi.

FELIX.

Ah ! pour un mot, reſtons.

CHARLOTTE, *à M. du Noir.*

Je voudrois bien vous parler à vous ſeul.

M. DU NOIR.

A moi ſeul ! & quoi me dire ?

FELIX.

Il faut l'écouter, Monſieur du Noir, vous me rejoindrez ; je ſerai à l'office... Je vais m'y chauffer.

SCÈNE IV.

M. DU NOIR, CHARLOTTE.

M. DU NOIR.

SI c'eſt encore de vos jérémiades, je quitte tout de ſuite, d'abord : allons vîte, abrégeons, car je n'ai pas le loiſir de me morfondre ici... Voyons vîte, parlez, parlez donc, parlez.

CHARLOTTE.

Eh ! Monſieur, vous me rendez toute interdite... Mon Dieu !... Je ne ſais comment vous parler.

M. DU NOIR, *avec rudeſſe.*

Eh bien ! finiſſons-nous ?

CHARLOTTE.

Mais vous êtes donc impitoyable ! au fort de l'hyver ! Vous ſavez dans quel état nous ſommes, & la ſituation déplorable où ſe trouve notre pere.

M. DU NOIR, *s'en allant.*

Ah ! c'eſt ainſi... adieu, adieu.

CHARLOTTE, *le retenant par ſon habit, & ſe jettant à ſes pieds.*

Arrêtez, non, Monſieur, non vous ne

vous en irez pas; vous m'écouterez; vous verrez mes larmes... Au nom de tout ce que vous avez de plus cher, laiſſez-nous ici pendant ces grands froids, autrement nous périſſons; ou ſi cette chambre vous eſt abſolument néceſſaire, procurez-nous un autre azyle; je vous regarderai comme notre Sauveur; je vous bénirai le reſte de ma vie.... Hélas! hélas! Monſieur, ouvrez votre cœur à la compaſſion, ſecourez-nous, ayez pitié de nous.

(Il faut que ce langage ſoit touché par l'Actrice d'un ton douloureux & véhément, & avec toute la force d'un cœur qui demande grace).

M. DU NOIR, *effrayé, preſque touché, ou plutôt interdit par l'accent de Charlotte.*

Paix, paix donc! ne criez point comme cela... Levez-vous, levez-vous, nous verrons, oui je... (*à part*). Elle m'attendrit, je crois; ſauvons-nous.

[*Il s'élance à la porte & s'échappe.*]

SCÈNE V.

CHARLOTTE.

MON Dieu ! se sera-t-il laissé toucher ... Que devenir.... S'il nous prend ces métiers, notre unique gagne-pain, il faudra donc mendier ! Oh ! jamais, plutôt la mort ..... Personne ne daigne nous voir de peur de nous soulager ... Tel nous donneroit peut-être quelques secours ; mais ce seroit au prix de l'honneur ... Ah ! ces gens de maison me font horreur ; ils ont tous l'air aussi débauché que leurs maîtres, & j'aimerois mieux endurer le froid toute l'année que d'approcher de leur foyer ... Pauvre Joseph, je souffre pour toi !... Je vois déjà ton désespoir, d'autant plus cruel, que tu voudras l'étouffer. (*elle se remet au travail*). Que je suis en peine ! ... Aucune, aucune ressource... Tous les cœurs fermés, endurcis.... Ah ! comme j'apperçois ce monde ! ... Je l'entends ; il me faut ne lui rien dire d'abord.... Tantôt j'amenerai, puisqu'il le faut, cette triste conversation, le plus doucement qu'il me sera possible.

[*Elle essuye ses yeux & prend un air riant*].

SCÈNE VI.

JOSEPH, CHARLOTTE.

JOSEPH, *allant à sa sœur & l'embrassant.*

EH bien? chere sœur, tu as dû beaucoup souffrir, car ce vent du nord est devenu plus piquant. Je courois, tandis que tu restois en place.

CHARLOTTE.

Je n'ai pas tant souffert que tu l'imagines.

JOSEPH, *avec intérêt.*

Mais.... ma sœur... Tu as pleuré, mon enfant, tu as pleuré, je le vois; tu me caches tes peines.

CHARLOTTE, *prenant un visage serein.*

Non.

JOSEPH.

Si... à travers ce sourire j'apperçois ta douleur.

CHARLOTTE.

Ce n'est rien, mon frere... Dis-moi, as-tu trouvé?...

JOSEPH.

Je n'ai reçu qu'un léger à compte, & nous ne pouvons pas encore payer le terme; (*silence*

de Charlotte) car le peu que j'avois, je l'ai employé à acheter un manteau pour mon pere. (*il tire un manteau qu'il met sur les genoux de sa sœur*). Le voici ... il est encore bon ... Mais donne-moi des ciseaux .... (*avec noblesse*). Décous cette livrée; que jamais on ne la voie sur le corps d'un pere respectable. Il a été cultivateur; il a arrosé la terre de ses sueurs; mais il a toujours eu en horreur les vils travaux de la servitude... Hélas ! il est aujourd'hui plus à plaindre qu'un Valet.

CHARLOTTE, *décousant la livrée du manteau.*

Eloigne ces tristes réflexions.

JOSEPH.

O ma chere sœur ! Ce n'est point ce grabat, ces murs dépouillés, ces meubles grossiers, cette pauvreté renaissante qui laisse l'aiguillon dans l'ame; c'est l'insolence du Riche; c'est son regard méprisant qui blesse un cœur sensible.

CHARLOTTE.

Oublions qu'il existe de pareils hommes... Nous allons nous trouver réunis tous trois malgré nos Tyrans, malgré l'indigence ... Songe à ce moment, songe que tu as de quoi soulager un pere adoré ..... songe qu'il va sourire en nous revoyant.

JOSEPH.

Il eſt vrai, j'ai tort ; allons, Dieu ſoit loué... Prends cette ſoupiere dans laquelle tu ſais qu'il mange plus commodément ; n'oublie point la petite bouteille, nous la remplirons ſur notre chemin. Enfin, je crois avoir trouvé du vin qui n'aura pas été falſifié.

CHARLOTTE.

Heureuſe découverte ! Je crains toujours d'empoiſonner mon pere en voulant réparer ſes forces On nous fait boire la mort, & perſonne n'y ſonge... Et le Géolier?

JOSEPH, *en ſoupirant,*

Il faudra ſacrifier encore quelque choſe pour le rendre moins inexorable.

CHARLOTTE.

Il m'a ſemblé déjà moins dur, & mes prieres ont paru l'adoucir.

JOLEPH.

Ton regard en a donc fait un homme... Viens, ma ſœur, viens.

[*Joſeph donne le bras à ſa ſœur après avoir pris quelques uſtenſiles de terre.*

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente un grand cabinet de toilette faisant partie d'un très-riche appartement. Tout y désigne la volupté, l'aisance, le dernier goût. De Lys entre en robe de chambre à fleurs d'or ; il sort du lit & se jette nonchalament dans le premier fauteuil. Deux domestiques le suivent portant un miroir dans lequel il se regarde avec complaisance. On lui présente des eaux de senteur, & tout l'attirail de la toilette. Felix est debout à ses côtés, & enseigne par signe aux laquais ce qu'ils doivent faire.

SCÈNE PREMIERE.

DE LYS, FELIX, *Valet de chambre*, LAQUAIS.

DE LYS, *bâille & tire sa montre.*

COMMENT, il n'est encore que midi... ; Cette journée me semble d'une longueur

mortelle. Je ſens d'avance un mal de tête affreux.... (*à un domeſtique*) Du thé... Que deviendrai-je d'ici à l'heure de l'opéra? (*à ſon Valet de chambre*) Monſieur, vous hâtez toujours ma toilette comme celle d'un Conſeiller; on m'accommode étourdiment, & comme ſi j'avois des affaires. Retenez bien cela de moi; ſans lenteur en tout art, point de perfection. (*à un laquais*) Vous laiſſez périr d'inanition ce pauvre Mouſtapha; il a cependant pour vous de l'amitié; faites ſa proviſion de gimblettes. (*à un autre*) Paſſez chez mon Sellier, qu'il acheve mon cul-de-ſinge, ma déſobligeante, mes trois diables. (*à Felix*) Et mon Cocher qui mene à l'Italienne, ne veut donc pas guérir?

FELIX.

Il a toujours une très-groſſe fievre.

DE LYS, *à un laquais.*

Vous porterez chez la Comteſſe le tul & les nœuds que j'ai faits; elle reconnoîtra ſon diſciple. (*les laquais ſortent*) (*en ſe frottant les dents & ſe regardant au miroir.*) Eh bien, vous dites donc que cette petite fille, la même dont j'ai eu l'honneur de vous parler, eſt ma très-chere voiſine?

FELIX.

Rien n'eſt plus vrai, Monſieur; j'avois

rencontré ce minois ſans y faire beaucoup d'attention, mais je l'ai vu aujourd'hui dans ſon gîte avec toutes les circonſtances que je viens de vous raconter.

DE LYS.

La rencontre eſt ſinguliere! Il y a quelques jours que je la lorgne ſans qu'elle s'en apperçoive; elle a de la fraîcheur & des graces; il ne lui manque qu'un peu plus de teint.... Cela eſt pauvre, dis tu, dans le dernier beſoin.

FELIX.

Oh! d'une pauvreté affamée...

DE LYS.

Prête à ſe donner pour un morceau de pain.

FELIX.

Mais non, Monſieur.... Je l'ai trouvée fiere, ſérieuſement fiere; elle eſt arrivée depuis peu en cette Capitale... Elle a une vertu de campagne, & ſon air en impoſe plus que le ton romaneſque de toutes nos Prudes.

DE LYS.

Je ſuis enchanté de cette vertu-là; car je ſuis bien dégoûté de toutes les filles que j'ai eues. Elles m'ont coûté l'impoſſible, tu le ſais; malgré cela elles m'ont excédé,

trompé & ennuyé qui pis eſt. J'avois fait ſerment de ne plus en entretenir ; mais, ma foi, je veux créer celle-ci, la mettre au monde ; je trouverai peut-être une ame neuve & reconnoiſſante. Je ne ſais quoi me plaît dans ſa taille & dans ſa démarche.... Elle eſt aſſez jolie pour me faire honneur; j'y compte, du moins : avertis-moi ſi elle devoit me déshonorer.... ce ſeroit un ridicule...

FELIX

Si vous me permettez de vous le dire, Monſieur, je trouve qu'il y a quelque reſſemblance entre vous deux.

DE LYS, *ſouriant complaiſamment.*

Eſt-ce elle ou moi que tu flates ?

FELIX, *d'un ton adulateur.*

Monſieur, tout le monde ſait que vous êtes d'une figure...

DE LYS, *ſe donnant des graces.*

Je ne ſuis point mal, je ne ſuis point mal ; mais crois-tu que du premier coup d'œil je pourrai lui faire tourner la tête ? Puis-je me flatter d'emporter d'aſſaut ſon jeune cœur ? J'aime les victoires rapides. Penſes-tu enfin que j'acheverai promptement la conquête de cette haute & ſévere... Comment l'appelles-tu ?

FELIX.

Charlotte.

DE LYS.

Il faudra lui donner un nom plus honnête... (*il rit.*) Il eſt ſingulier que la beauté aille ſe loger là, tandis qu'elle délaiſſe nos femmes de qualité... Au reſte, c'eſt bien fait... c'eſt bien fait...

FELIX.

Si j'avois pu deviner plutôt la nouvelle fantaiſie de Monſieur, les choſes ſeroient déja fort avancées.

DE LYS.

Mais je ne l'ai bien remarquée qu'hier.... Malgré une certaine pâleur, on voit que ſon front eſt tout formé pour être embelli des roſes de la volupté....

FELIX.

Je me félicite de l'occaſion qui m'a conduit vers elle; elle eſt arrivée fort à propos. Ce qui m'inquiete, c'eſt ce frere.

DE LYS.

Eſt-ce bien ſon frere?

FELIX.

On ne peut en douter...

DE LYS.

Eh bien ce frere.

FELIX.

J'appréhende, Monsieur, qu'il ne soit de ces pauvres à sentiment, qui meurent héroïquement de faim en gardant leur honneur.

DE LYS.

L'honneur dans l'indigence ! (*il sourit amèrement.*) J'ai vu plus d'une fois l'effet d'une bourse de louis ; elle abrege bien du tems ; elle surmonte les obstacles. La morale la plus farouche se taît à la voix de l'or. C'est le meilleur opium pour endormir voluptueusement la vertu la plus consommée. Je commence d'abord par en donner une bonne dose, afin d'étourdir à la fois la tête & le cœur. Rien n'est plus puissant que cette premiere amorce, & j'ai remarqué que l'espérance fait plus dans la suite que la libéralité même... Tu as dit qu'on me le fît venir? ...

FELIX.

Suivant vos ordres on guette l'instant où ils rentreront tous deux.

DE LYS, *avec dérision.*

Je suis impatient de faire connoissance avec mon futur beau-frere.

FELIX.

Dans le fond, c'est un grand avantage pour lui.

DE LYS.

Il feroit beau de les voir garder leurs triſtes préjugés avec leur miſere. Cela ne ſe peut pas ; il eſt trop d'exemples du contraire, il en eſt trop. Qu'eſt-ce que j'ai à ſouper?

FELIX.

Monſieur, voici le menu. (*lui préſentant une grande feuille de papier.*)

DE LYS; *parcourant le papier.*

Dix couverts ſervis à cinq ſervices de ſept plats chacun ... bon ... voilà ce que j'aime ... Un coq vierge! ... excellent! ... Une croquante au temple de Vénus ... délicieux! Point de vin, nous boirons de l'eau & des liqueurs fines ... Vous voudrez bien vous ſouvenir que demain nous allons à la chaſſe.

FELIX.

Oui, Monſieur ... j'ai tout préparé; votre gibeciere, votre fuſil à deux coups ... On vient annoncer, je crois.

DE LYS.

Vois un peu.

UN DOMESTIQUE.

Monſieur, c'eſt cet homme que vous avez fait mander.

FELIX.

Le voici.

SCÈNE II.

DE LYS, JOSEPH, FELIX.

DE LYS, *penché ſur ſon fauteuil, tourne la tête de ſon côté d'un air demi-hautain, demi-riant; il mange quelques bonbons d'une petite boëte qu'il tient en main, & avec laquelle il joue.*

QU'IL approche.

JOSEPH, *à Félix.*

On m'a dit que...

FELIX.

Avancez, parlez à Monſieur.

JOSEPH, *ſaluant.*

Monſieur...

DE LYS

Oui, mon ami, je t'ai mandé; on m'a parlé de toi; tu es bien pauvre, n'eſt-il pas vrai?

JOSEPH, *avec une ſimplicité noble.*

Monſieur, je ſuis Joſeph, un ouvrier, & non pas votre ami; ſi je l'étois, nous pourrions nous tutoyer, c'eſt pourquoi ne me faites pas rougir; je ne ſuis pauvre que parce qu'il y a trop de riches.

DE LYS.

Comment donc ! mais tu parles d'un ton...

JOSEPH.

Encore un coup, Monsieur, ou parlez-moi vous-même sur un autre, ou je me retire. Vous n'êtes pas le premier à qui je n'ai pu le souffrir. Quand ma fortune en dépendroit, je marquerois le même courage. C'est un droit insultant & injuste que vous vous arrogez la plupart sur nous autres infortunés. Ne peut-on être dans l'indigence sans être avilli ?

(*Il marche vers la porte.*)

FELIX, *d'un air étonné.*

Voilà qui est nouveau.

DE LYS, *se levant.*

Il est singulier. Je ne veux pas qu'il s'en aille. (*à Joseph.*) Ecoutez, Monsieur Joseph; vous vous fâchez bien promptement. Vous ne savez pas encore ce que je vous veux. Un moment, & vous n'aurez point à vous plaindre.

JOSEPH.

Je suis fâché de vous avoir parlé ainsi; mais cela est plus fort que moi..., Je sais trop que j'ai besoin d'autrui.

DE LYS.

Eh bien, mon intention est de vous

mettre un peu à votre aise. Je puis, sans me gêner, vous procurer une vie plus commode. Ce que je vous dis est du fond du cœur. Voici un à compte que je vous prie d'accepter ; cela ne se refuse pas : prenez, il y a cinquante louis. (

(Il lui présente une bourse.)

JOSEPH.

Dans quelle surprise vous me jettez, Monsieur ! Cinquante louis ! à moi ! Et quel service vous ai-je rendu? . . . Que voulez-vous de moi ? A quel prix mettez-vous cet argent ?

DE LYS.

Je possede quelques biens ; d'après votre propre aveu, vous êtes pauvre. Je vous donne cette bourse, je vous la donne.

JOSEPH, *fierement.*

Je n'ai rien fait pour accepter un tel don; permettez-moi de vous le dire, Monsieur, je crains ce présent . . . Vos pareils ne prodiguent pas l'or gratuitement.

DE LYS

Je ne ressemble point à mes pareils, je ne mets dans mon offre qu'une pure générosité. D'où naîtroit votre défiance & vos refus? Me croyez-vous homme à ne faire jamais le bien ? Enfin, puisque vous hésitez,

je vous dirai que c'eſt un vœu que j'ai fait, & que je l'accomplis en votre faveur.

JOSEPH.

Monſieur, vous voulez vous jouer de moi...

DE LYS, *lui mettant la bourſe entre les mains.*

Non, pour preuve emportez la, elle eſt à vous.

JOSEPH.

Elle eſt à moi! (*avec tranſport.*) Homme généreux! je tombe à vos pieds, je les embraſſe... Oui, je l'emporterai... Je ſerois dénaturé ſi je la refuſois. (*elevant la bourſe dans ſa main.*) C'eſt là-dedans, c'eſt là-dedans qu'eſt la délivrance d'un pere, le bonheur de nous trois, mais je tremble de m'abuſer... Je ne ſais ſi je dois... Vous me la donnez, dites, vous me la donnez?

DE LYS, *riant.*

Oui, oui, je vous la donne... je vous la donne.

JOSEPH, *la ſerrant avec force & avec une eſpèce de délire.*

Eh bien, l'Univers entier ne me l'arracheroit pas... Or ſacré, je te preſſe ſur mon ſein. Tu vas ſervir la nature & ma

tendreſſe ... Je ſens, pou la premiere fois, que l'on peut te chérir, t'idolâtrer. (*à de Lys*) Je reviendrai, Monſieur, je reviendrai; vous verrez quel uſage j'en aurai fait... Vous ſerez forcé de pleurer de joie avec nous, & ce ſera là votre recompenſe... Que le Ciel vous comble de véritables biens! Mon pere! Ah courons, j'ai peur de mourir en chemin.

SCENE III.

DE LYS, FELIX.

FELIX.

JE crois qu'il en deviendra fou.

DE LYS.

Tu vois l'effet immanquable de ma recette. Va, il n'aura pas beſoin d'une plus forte doſe.

FELIX.

C'eſt beaucoup pour lui, & même une ſomme prodiguée comme cela...

DE LYS.

Ah ça, Monſieur mon Intendant, parce que je vous ai emprunté cet argent, vous

vous mêlez de faire des remontrances... je n'en veux plus, je n'en écouterai plus.

FELIX, *à part.*

Bon, voilà ce que je voulois. J'aime qu'un Maître parle ainſi.

DE LYS.

Ces cent mille écus que ce Notaire voudroit m'empêcher de toucher, remettront l'équilibre dans ma dépenſe. Je veux jouir, moi; & depuis que je ſeme l'argent, je n'ai trouvé rien de piquant. (*il bâille.*) Si l'on me fâche, je me ruinerai... Le plaiſir eſt quelque part; je le pourſuivrai tant, que je l'enchaînerai ſans doute. (*il bâille encor.*) Si elle vient, il faut, comme je t'en ai ſupplié, qu'on lui faſſe entendre que ſon cher frere eſt ici, ſans cela peut-être...

FELIX.

En vérité, Monſieur, c'eſt une inſulte faite à ma pénétration. Vous me répétez d'anciennes leçons que je ſais par cœur... Faites-moi l'honneur de penſer...

DE LYS.

Va, va... Je crois vraiment que j'en ſuis amoureux car je brûle de la voir ici.

UN LAQUAIS *entre.*

Monſieur du Noir.

DELYS.

Qu'il entre ... Sois aux aguets au moins, & ſonge à m'avertir auſſitôt.

FELIX, *fâché.*

Eh ! Monſieur, eſt-ce mon coup d'eſſai ! Je ſais, je conçois, j'entends ...

SCÈNE IV.

DE LYS, Monſieur DU NOIR.

DELYS.

BON jour, Monſieur du Noir ; prenez un ſiege.

M. DUNOIR.

Je viens dans un moment favorable ; vous êtes ſeul, & nous parlerons d'affaires.

DELYS.

D'affaires ! oh ! non s'il vous plaît.

M. DU NOIR.

Mais il faut ... Voilà dix fois que je viens ... Il faut que nous parlions.

DE LYS.

Pas pour long-tems donc, je vous prie ; car j'attends une petite perſonne ...

M. DU NOIR.

Quand elle viendra, je me retirerai.

DE LYS.

Ah ſoit... Dépêchez toujours; de quoi s'agit-il?

M. DU NOIR.

C'eſt encore au ſujet de cette ſœur que feu Monſieur votre pere s'eſt aviſé de déclarer dans ſon teſtament.

DE LYS.

Eh bien, auroit-on eu quelques nouvelles?

M. DU NOIR.

Vous m'aviez donné ordre de faire ſecrettement des perquiſitions pour prévenir l'orage qui pourroit fondre un jour. Je n'ai encore reçu aucun éclairciſſement; on ne ſait ce qu'ils ſont devenus. Votre oncle, ſon nourricier, après la mort de ſa femme, accablé de malheurs, m'a-t-on écrit, s'eſt ſauvé de ſon village avec elle & ſon fils. Ils ont erré je ne ſais où...

DE LYS.

Tant mieux.

M. DU NOIR.

Tant pis... Car ſi nous ſavions poſitivement où elle eſt, nous prendrions de juſtes meſures pour lui lier les bras.

DE LYS.

Sans tant s'inquiéter, peut-être y a-t-il longtems qu'elle n'eſt plus de ce monde... Lorſque mon pere quitta ſon miſérable pays pour courir après la fortune qu'il a rencontrée, je n'avois que ſix ans. A peine me ſouviens-je de cette ſœur délaiſſée en nourrice chez ſon Oncle bon homme de campagne. Le paſſé ne me ſemble plus qu'un rêve. J'ai vu tant de choſes depuis. Je ne ſais par quel ſcrupule mon pere a eu la folie de ſonger à cette enfant, dans le moment précis où mes intérêts ſembloient exiger qu'il l'oubliât entiérement. C'eſt un fort mauvais tour qu'il m'a joué. Il devoit l'emmener avec lui, l'élever comme moi, lui donner une éducation brillante, ou n'en jamais faire mention; dans l'état où je ſuis, je ne pourrai jamais reconnoître une payſanne pour ma ſœur.

M. DU NOIR.

Ah! cela ne ſeroit pas décent; & M. votre pere, par les ſoins qu'il a pris de ſe tenir inconnu à ſon frere, a bien ſenti de ſon vivant le tort que lui cauſeroit une telle parenté. Pourquoi a-t-il voulu vous obliger, en s'en allant dans l'autre monde, à ſouffrir ce qu'il n'a pu endurer dans celui-ci?

Ces

Ces mourans semblent toujours à leur départ oublier tous les usages.

DE LYS.

Non parbleu ; je ne consentirai point à perdre la moitié d'un bien, qui à peine me suffit en entier. Je ne sais pas comment l'on peut vivre avec quatre-vingt-dix mille livres de rente : cela étoit bon pour mon pere il y a vingt ans ; mais à moi, à moi, il me faut le double nécessairement.

M. DU NOIR.

Sans doute, le Financier doit briller ; autrement, par où attireroit-il les regards. Soit dit entre nous, ce n'est gueres la naissance ni les actions illustres qui peuvent les distinguer.

DE LYS.

Mais... cependant, M. du Noir.

M. DU NOIR.

Pardon... Je vous parle peut-être avec trop de franchise ; mais vous savez combien j'étois familier avec Monsieur votre pere. Nous nous sommes connus tous deux, non pas dans l'opulence au moins ; il étoit loin alors de prétendre à un équipage ; & les six maisons que j'ai dans Paris, appartenoient encore aux familles, qui depuis me les ont troquées contre du papier timbré.

DE LYS, *fouriant.*

Mais on auroit tort de dire que vous êtes un ſot, M. du Noir.

M. DU NOIR.

Je me rappelle ce tems avec volupté, tout gueux que j'étois ; mais je n'ai pas été ſi heureux que M. votre pere. Nous n'avions rien de caché l'un pour l'autre. Un Fermier-Général venoit de le créer petit Commis, lorſque j'obtins la place de ſecond Clerc dans ma premiere étude. Enfin devenu, grace à Dieu, Procureur après dix années d'aſſiduité conſtante, nous nous ſommes rendus mutuellement bien des petits ſervices, & je lui ai fait gagner plus d'un procès, qui, ſans vanité, étoient des plus difficultueux ; auſſi m'a-t-il toujours beaucoup diſtingué... Il m'aimoit, je puis le dire.

DE LYS.

Il vous en a donné de fortes preuves en vous nommant l'Exécuteur de ce teſtament, qui me fait appréhender un partage.

M. DU NOIR.

Ce Notaire lui aura fait peur ; c'eſt un Moraliſte éternel ; un moment de foibleſſe eſt pardonnable dans cette paſſe-là. Moi-même je ne ſais pas trop comment je m'en tirerai ; mais après tout, nous n'y ſommes pas.

(*après un moment de réflexion.*) Ne craignez rien, je vous ôterai cette épine-là du pied. Il y a tant de reſſources dans notre art; il eſt ſi vaſte, ſi profond, ſi compliqué, que ſi jamais elle ſe préſente, je ſaurai l'égarer dans un labirinthe d'où elle ne pourra ſortir... Il n'y a que ce Notaire qui nous arrête; nous aurons de la peine à le gagner.

DE LYS.

Il faut que nous allions le voir encore.

M. DU NOIR.

C'eſt bien dit... Je ſuis à vos ordres.

DE LYS.

Il ne vous aime pas, M. du Noir.

M. DU NOIR.

Entre gens de notre robe, on ſe raccommode tout comme on ſe brouille.

(*Felix entre.*)

DE LYS.

On vient; je vous ai dit...

M. DUNOIR, *ſe levant & ſaluant.*

Je me retire.

SCÈNE V.

DE LYS, CHARLOTTE, FELIX.

DE LYS.

EST-CE elle ?

FELIX, *tout bas.*

Oui.

DE LYS.

Bien, bien...

FELIX, *sort & fait avancer Charlotte.*

Avancez, Mademoiselle ; je vous dis que votre frere est là qui parle à mon maître.

(*A peine Charlotte a-t-elle fait un pas dans la chambre, qu'il sort en fermant la porte précipitamment.*)

DE LYS, *allant à Charlotte.*

Venez donc, ma belle enfant, venez... De quoi avez-vous peur ?

CHARLOTTE, *voulant r'ouvrir la porte.*

Monsieur, pardonnez-moi... On me dit que mon frere est ici... Mon frere n'y est pas... On me trompe...

DE LYS.

Eh bien, votre frere.... Il ne fait que

de sortir ... Il va rentrer, attendez-le une minute.

CHARLOTTE, *s'efforçant toujours d'ouvrir.*

Monsieur, je l'attendrai au logis, s'il vous plaît... Mais cette porte, cette porte, s'est fermée.

DE LYS, *souriant.*

Oh ! nos portes ne s'ouvrent pas comme cela ; il y a un petit ressort invisible... Mais craignez-vous de rester un moment avec moi ? J'ai tant de choses à vous dire.

CHARLOTTE, *prenant un ton grave, & imposant, dans lequel on entrevoit cependant un peu de timidité.*

Non, Monsieur, je ne crains rien, vous pouvez dire ce que vous me voulez.

DE LYS, *lui prenant les mains qu'elle retire.*

Beaucoup, beaucoup de bien... Mais il faut nous asseoir... Qu'avez-vous à regarder toujours à la porte ?... Vous dites n'avoir pas peur... Ah ! La fausse brave ! Ces petites mains-là sont toutes tremblantes.... Asseyez-vous... Nous parlerons ensemble.

(*Il lui présente un fauteuil.*)

CHARLOTTE.

Monsieur, nous avons coutume de parler debout.

DE LYS.

Ah ! Charmante mutine ! Allons, à votre

fantaisie... Oh ça, dites-moi; regardez bien ce bel appartement, ces meubles, ces trumeaux; n'aimeriez-vous pas de loger dans un appartement semblable; d'avoir de belles robes, des bijoux, & de vous mirer dans ces grandes glaces? Tout ceci n'est-il pas bien délicieux, bien désirable, & tout ce qui s'ensuit?... Des domestiques, une bonne table, un carosse.... Oh! un carosse roulant: pour celui-là, c'est un grand plaisir, n'est-il pas vrai?

CHARLOTTE.

Je ne devine pas encore ce que Monsieur veut dire.

DE LYS.

Mais en effet; il n'est pas facile de se l'imaginer.... Ecoutez; si l'on vouloit tout-à-l'heure vous donner un grand état.... Par exemple, vous faire la femme d'un homme bien riche, à-peu-près comme moi; que donneriez-vous pour une fortune semblable?

CHARLOTTE.

Rien, Monsieur.

DE LYS.

Rien!... La chere enfant, elle est naïve; elle croit pouvoir ne rien donner.

CHARLOTTE.

Je vous le dis sincerement, Monsieur; je

n'envie point cette grande aiſance où l'on oublie tout, où l'on s'oublie ſoi-même. Je ne pourrois point vivre dans cette abondance, ſans ſonger que tout ce ſuperflu eſt pris ſur tant de malheureux qui ſont dans le beſoin ... Je parle ainſi, parce que je ſais ce que c'eſt que l'indigence.

DE LYS, *d'un ton appuyé.*

Vous ne la connoîtrez plus, ni vous ni votre frere. Je veux faire ſa fortune ; je viens déjà de lui donner une bourſe de louis. Comme il eſt parti joyeux ! Comme il m'aime !

CHARLOTTE, *avec étonnement.*

Mon frere ! Vous lui avez donné de l'argent ! Ah ! Monſieur, laiſſez-moi courir à lui ... laiſſez-moi ... Qu'il vous le rende.

DE LYS.

Comment !

CHARLOTTE.

Une généroſité ſi extraordinaire ne peut avoir en vous que des vues qui m'effrayent.

DE LYS.

Voilà de grands mots ! Mais je n'exige qu'un peu de reconnoiſſance ... Vous direz encore que vous ne pouvez rien, que vous ne m'entendez pas ...

CHARLOTTE.

Je crains au contraire de vous avoir trop entendu - . . Je ne puis rester ; faites-moi ouvrir, Monsieur, faites-moi ouvrir, je vous en supplie . . . je vous en supplie . . .

DE LYS.

J'y perdrois trop, & cette complaisance seroit cruelle à moi-même. Pourquoi voulez-vous que je me haïsse à ce point? Je m'aime un peu, voilà tout mon crime, si c'en est un. Si vous daigniez m'imiter, rien ne vous manqueroit ; vous seriez mieux avec moi, que si vous étiez la femme d'un Duc, ou celle d'un Prince.

CHARLOTTE, *avec une fermeté noble.*

C'est pour me faire de pareilles propositions que vous m'avez fait entrer ici, sous l'appas trompeur que mon frere m'y demandoit. Vous nous outragez ainsi, parce que nous sommes pauvres & sans protection. Vous ne rougissez point de nous tendre de pareils piéges, d'augmenter le sentiment de notre infortune par le mépris que vous faites de nous. Vous ne daignez pas nous supposer des vertus. Vous croyez facile de nous deshonorer, parce que vous ne doutez pas même de votre triomphe. Vous le fondez peut-être sur l'excès de nos besoins. Que je suis

heureuſe d'avoir reçu une éducation honnête ! Sans elle, je riſquerois peut-être d'être ſéduite par ces faux biens que vous me propoſez. Je perdrois le plus précieux des tréſors ; cette eſtime de ſoi-même qui n'appartient qu'à qui ſait ſe reſpecter ; ce calme qui ſuit l'innocence ; je les perdrois ces biens ineſtimables : on m'appelleroit une malheureuſe ; je le ſerois ; je ne pourrois plus rien regarder autour de moi que la rougeur ſur le front.

DE LYS.

Elle parle comme Pamela... Mais ce n'eſt point-là un langage de campagne... Dites-moi un peu, où avez-vous vécu ?.. Vous avez donc vu du monde ?

CHARLOTTE.

Depuis que nous avons quitté le village que je regrette, nous avons été forcés de demeurer dans pluſieurs villes, & toujours avec d'honnêtes-gens qui nous ont appris à bien parler, & à penſer encore mieux. Mon frere & moi aimons à lire enſemble dans les courts momens de notre loiſir : c'eſt un plaiſir bien doux & qui ne nous coûte rien. Il ſuſpend quelquefois nos peines. Parmi les livres que l'on nous a prêtés, je me ſouviens parfaitement de cette hiſtoire de Pamela ; & ſi vous l'avez lue, elle devroit vous avoir touché.

DE LYS.

(*A part*). Je me doutois bien qu'elle avoit lu.... Vous avez donc été formée par des livres.

CHARLOTTE.

Et par le malheur plus instructif encore.

DE LYS.

Vous croyez donc à tous ces romans, à ces tableaux chimériques?.. L'exemple de Pamela est un peu fort... Eh bien, moi je vous prêterai des livres tout aussi estimés. J'ai là une bibliothéque avec des estampes telles que vous n'en avez jamais vûes,... Sur ma parole, vous prendrez goût à cette lecture.

CHARLOTTE.

Je ne lis que les livres que mon frere approuve, & l'on a voulu nous en prêter qu'il a rendus tout de suite, & sans vouloir en lire les premieres pages.

DE LYS.

Il est donc bien scrupuleux aussi votre frere?.. Est-il lecteur?

CHARLOTTE.

Nous avons été élevés ensemble aux mêmes occupations comme aux mêmes vertus.

DE LYS.

C'est-à-dire, que vous avez reçu les

mêmes préjugés ... il eſt bon de moraliſer, mais c'eſt quand on ne trouve pas à faire mieux ... Tous ces Faiſeurs de livres ſont les premiers à rire ſous le maſque de ce qu'ils ont écrit. Quand on eſt jeune & jolie, on doit monter ſur le trône des plaiſirs. C'eſt-là qu'on eſt adorée & ſervie en Reine. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour découvrir cette route facile & fortunée. Ces brillantes créatures couvertes de diamans, que l'on rencontre dans toutes les fêtes, & qui en paroiſſent les Divinités, mourroient de faim, ſi elles n'avoient ſecoué un joug qui les captivoit dans le malheur .. La volupté nement jamais, jamais .... (*avec paſſion & ſe ſaiſiſſant d'elle*). Belle comme Pſyché, auſſi timide, auſſi farouche qu'elle, tu te fais un monſtre de l'amour; (*avec tranſport*). Va, oſe-le regarder ſeulement, & bientôt tu en ſeras folle.

CHARLOTTE, *reculant toute agitée.*

Monſieur, faites ouvrir à l'inſtant ... à l'inſtant même, ou j'oſerai tout ...

DE LYS.

Eh doucement, doucement; votre frere ...

CHARLOTTE.

Je n'attends plus mon frere .... Ah! s'il ſavoit ...

DE LYS

Comment s'il savoit ? . . Mais ne craignez rien de lui ; il est d'accord avec moi. J'en fais mon favori. Il sent mieux que vous que c'est votre bonheur que je veux faire.

CHARLOTTE, *avec indignation.*

Homme vil ! c'est devant moi que vous osez le calomnier aussi indignement ! Vous l'avez surpris en lui faisant accepter cet argent. Il vous le remettra dès que . . . Vous saurez combien nous méprisons tout ce qui vient de vous. Le besoin aura beau nous poursuivre, il ne pourra que nous faire mourir.

DE LYS.

Mais quelle fausse idée ! . . . Sachez que je ne veux que votre aisance, votre félicité.... Je vous offre un sort envié de tant d'autres, ma fortune, mon cœur. Une premiere proposition effarouche, d'accord . . . Mais revenez à vous . . . Je serai respectueux . . . . Discutons seulement . . .

CHARLOTTE, *regardant de tous côtés comme cherchant quelque chose.*

Pour la derniere fois, Monsieur, faites ouvrir.

DE LYS.

Oh, d'honneur, non... je m'en garderai bien... Nous ne pouvons nous quitter que

bons amis d'abord.... En conſcience, tout autre parti devient inutile... (*Charlotte ſe ſaiſit intrépidement d'un fuſil à deux coups, qu'elle apperçoit dans un coin*). Mais que faites-vous, que faites vous là?

CHARLOTTE, *avec force.*

Je ſortirai... N'approchez pas.

DE LYS, *effrayé.*

Laiſſez ce fuſil, Mademoiſelle, laiſſez-le... Il eſt chargé à balles... prenez garde.

CHARLOTTE, *d'un ton déterminé.*

Malheur à lui s'il approche. (*Elle frappe à la porte avec la croſſe du fuſil, & à grands coups redoublés en criant*). Ouvrez, Meſſieurs, ouvrez, ouvrez, de grace.

(*Auſſi-tôt un des deux canons part, & le fuſil tombe des mains de Charlotte.*)

DE LYS, *tombant dans un fauteuil.*

Ah!

FELIX, *en dehors, ouvrant la porte tout au large & avec précipitation.*

Au ſecours... au ſecours... au ſecours.

CHARLOTTE, *ſe ſauvant.*

Ah Dieu!

(*Felix & de Lys reſtent immobiles dans leur premiere attitude, en ſe regardant ſans pouvoir parler.*)

SCÈNE VI.

DE LYS, FELIX.

FELIX, *après une longue pause.*

UN coup de fusil!.. D'où part-il?....
Qui est blessé?... En vérité, je ne reviens point de mon premier effroi.

DE LYS.

Je suis moi-même tout étourdi.

FELIX.

Je ne devine pas comment...

DE LYS.

Pour m'échapper, elle enfonçoit la porte avec ce fusil... Un des canons a pris feu.... Elle a failli parbleu à me casser la tête...

FELIX.

Rien moins que cela, Monsieur... Quelle audace avec sa vertu! (*ramassant le fusil avec précaution*). Mais c'est un scandale affreux. Toute la maison est en l'air; on va venir....

DE LYS.

Courons vîte au-devant. Montrons que ce n'est rien.... Fais semblant de rire. (*avec humeur*). Eh ris donc....

FELIX, *s'efforçant de rire.*

Oui, oui, Monsieur, je rirai.... Ah! ah! ah!

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

La scene se passe sur un large pallier d'escalier, qui communique à l'anti-chambre de l'appartement de de Lys.

REMI, JOSEPH.

(*Le vieux Remi est conduit par Joseph ; il l'amene comme en triomphe, & dans le délire de la plus grande joie.*)

JOSEPH.

C'Est ici la maison de notre bienfaiteur. Voici son appartement ; courons embrasser ses genoux... Après vous, c'est lui que mon cœur chérit & honore. Par quel bienfait il a consolé les chagrins de ma vie.... Mon pere ! il n'est plus, il ne sera plus de douleur ni pour vous, ni pour moi.

REMI, *s'asseyant.*

Ah ! mon fils, je me sens déjà las. Depuis dix mois que mes jambes ne prennent qu'un foible exercice, je m'étonne moi-même de me voir marcher... Comme le plaisir succede à la peine ! Que dis-je ? Ai-je souffert ? Non, le Ciel m'a donné un bon fils ; & tandis que les Riches ont des enfans barbares & dénaturés, les miens ont essuyé mes larmes ; leurs tendres soins m'ont fait bénir la pauvreté & l'esclavage.

JOSEPH, *embrassant son pere.*

Comme j'étouffois en vous embrassant dans la prison ! Je vous déguisois les tourmens de mon ame ; mais c'est ici que ma joie est pure, entiere, inaltérable... Ah Dieu ! je n'ose encore reporter la vue sur vos souffrances.

REMI.

Mes souffrances ! Je suis homme, mon fils, j'en ai dû essuyer les peines. J'ai vu d'autres malheureux souffrans à mes côtés... Il étoit une douceur secrette que l'infortune n'a pu me ravir ; c'étoit de sentir mon ame en paix, de me juger, de me connoître innocent. Si les coups de l'injustice m'ont fait verser quelques larmes, le désespoir n'est jamais entré dans mon cœur. Dieu voyant ma soumission, m'a prêté le courage.

JOSEPH.

C'eſt votre cœur généreux qui vous a conduit dans les priſons. C'eſt la répugnance invincible que vous avez eue à faire enlever les meubles de vos freres les Cultivateurs de la terre ; & n'ayant pu juſtifier ces pourſuites iniques qui révoltent l'humanité, vous avez été conſidéré comme ayant diſſipé les deniers Royaux.

REMI.

Ah ! plutôt mourir que d'être le Miniſtre de ces cruautés... Va, lorſqu'au milieu des murs élevés de mon étroite priſon je pouvois découvrir un coin du Ciel, je me trouvois conſolé. Je me diſois ; là réſide le Protecteur des malheureux. La terre les oublie ; mais il n'en eſt pas un ſeul qui ne ſoit préſent à ſes regards.

JOSEPH, *avec véhémence.*

Mon pere !.. Et cependant la faim vous auroit dévoré dans ce ſéjour de larmes & d'horreur, ſi...

REMI, *fort & vivement.*

Arrête, & qu'eſt la Providence ?... Dieu m'aimoit, puiſqu'il m'a conſervé mon Joſeph... Et ma Charlotte, où eſt-elle ?

JOSEPH.

Je l'ai apperçue, je l'ai appellée, elle accourt... Viens, ma ſœur, viens...

SCÈNE II.

REMI, JOSEPH, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, *accourant & tombant aux pieds du Vieillard.*

MON pere, vous êtes libre!.. Mon pere eſt délivré!.. Et quel Dieu!.. Ah mon frere!.. Félicité inattendue!

REMI.

Mes enfans, mes enfans, remercions tous le Ciel... J'ai toujours eſpéré en lui. Mon contentement redouble des marques de votre tendreſſe... Nous ne ſerons plus ſéparés.

JOSEPH, *appercevant de Lys.*

Il vient à nous, mon pere! le Bienfaiteur qui nous rend tous trois à la vie.

SCÈNE III.

REMI, JOSEPH, CHARLOTTE, DE LYS.

REMI, *s'en allant au devant de de Lys.*

AH ! Monsieur, comment m'acquitter de ce que je vous dois, & payer ce que vous me faites goûter en ce moment ? ..

JOSEPH, *l'interrompant.*

Jouissez de votre générosité... Mon pere, que voici, étoit détenu en prison pour des dettes malheureuses. Il y seroit peut-être mort dans les horreurs de la misere ; mais par le moyen de cet or que vous m'avez donné, j'ai obtenu son élargissement. Ses enfans le possedent... Voilà l'emploi, Monsieur, que j'ai fait de cette somme qui me fut si chere.

DE LYS, *un peu interdit.*

C'est bien, c'est bien. Asseyez-vous bon homme. J'aime à faire du bien, moi... Vous verrez.

JOSEPH.

Vous êtes un Dieu pour nous ; nous vous chérirons, nous vous respecterons jusqu'au

dernier soupir... Mon pere, ma sœur, jettons-nous à ses pieds. (*à Charlotte qui pleure.*) Tu pleures de joie. (*Remi & Joseph vont pour s'incliner, de Lys les releve.*) Monsieur, que ces larmes muettes vous expriment la plus vive reconnoissance ! (*à Charlotte qui est demeurée debout.*) Eh quoi ! tu ne te joins pas à nous ! Charlotte seroit-elle insensible, ingratte ?.. Tu m'étonnes ! tu m'affliges !

CHARLOTTE, *tenant les mains de son pere.*

Ah ! Joseph, Joseph ! suspends un moment,... Non, non.

(*Elle ne peut continuer, sa voix s'étouffe dans le sein de son pere.*)

DE LYS, *voulant séparer Charlotte d'avec son pere.*

Allons, c'est assez, laissez un peu respirer ce vieillard en paix, ne l'accablez pas tant. Il auroit besoin de prendre quelque restaurant. Qu'il descende, je vais avertir qu'on le traite bien à l'office.

CHARLOTTE, *tenant toujours les mains de son pere.*

Mon pere ! je ne saurois parler... Je ne puis...

REMI.

Eh bien ma fille !.. Tes sanglots...

CHARLOTTE.

Hélas !.. Il vous faut retourner en prison.

JOSEPH, *avec une surprise mêlée de douleur.*

Que dis-tu, Charlotte ?

CHARLOTTE.

On te trompe, mon frere, on t'abuse; & tu ignores...

DELYS.

Paix, paix de grace... Voulez-vous ?..

CHARLOTTE.

Non, Monsieur, non ; si je me taisois je serois coupable ; je trahirois leur honneur & le mien... Je ne leur ai jamais rien caché... Ils sauront tout.

REMI, *se levant.*

Comment donc, ma fille ?..

CHARLOTTE.

Cet or qui vous a rendu libre, fut prodigué pour séduire mon frere & moi. Tout le bien qu'il veut nous faire, n'est qu'au prix de mon deshonneur... Mon pere, retournez en prison.

REMI, *avec noblesse.*

Oui, sansdoute, j'y retournerai dès ce moment & avec plus de joie que je n'en suis sorti. L'esclavage, Monsieur, me sera moins dur que la liberté ; parce que je vous la dois, & que je rougis de vous la devoir. Peut-être un

jour l'aurois je dû à la piété de cœurs vraiment désintéressés ; alors mon ame se seroit livrée au doux sentiment de la reconnoissance, au lieu qu'elle est déchirée de regrets amers. Je préfere les chaînes à vos offres honteuses. Je vais vous signer un billet, & vous offrir un titre qui vous donnera le même droit, car mon corps est le seul bien que je possède ; mais plutôt mourir elle & moi, que de souffrir son infamie !

DE LYS.

Vous vous emportez bien vîte. Suspendez un moment... Ecoutez-moi...

REMI.

Qu'écouterois-je désormais ? Que direz-vous, Monsieur ? Parlez, achevez votre ouvrage ; poignardez le cœur d'un pere ; osez le corrompre pour faire une infâme de sa fille. Je suis pauvre, mais honnête ; je n'ai jamais rougi de l'infortune, mais je me sens humilié de l'idée que vous avez conçue ; & de quel droit comptez vous me rendre votre complice ?

DE LYS.

Je ne veux point vous humilier. Je suis riche, je puis ajouter libéral. Il est en mon pouvoir de vous faire toutes sortes de biens. Est-ce-là être criminel ? Vous êtes l'unique

auteur de vos maux. Vous préférez votre misere à la fortune qui vous rit, vous...

(*Il demeure interdit, muet devant le regard du vieillard.*)

REMI, *le fixant avec une noblesse tranquille, mais ferme.*

Achevez, Monsieur, achevez, vous n'osez, vous ne pouvez soutenir les regards d'un pere... Misérable, dénué de tout, il vous anéantit; il vous revele la turpitude & la bassesse de vos desseins, ou plutôt il vous éclaire en ce moment; car je me plais à croire que vous n'êtes pas un méchant. Non, vous ne l'êtes pas... Vous sentez que vous vous dégradez, que vous vous rendez vil à mes yeux. Allez, j'oublie mon injure pour vous faire connoître à quelle honte vous vous livrez..

JOSEPH, *furieux.*

Ah! Barbare dont je n'ai pu deviner le cœur, pourquoi m'avoir abusé, pourquoi me montrer une ombre de félicité pour me précipiter tout à-coup dans le désespoir? Ah! que n'ai-je su lire sur ce front perfide. J'aurois foulé aux pieds cet or que j'ai béni, j'aurois...

REMI, *en pere qui commande.*

Paix, mon fils, paix, je vous l'ordonne.

JOSEPH, *à part.*

O tourment inconnu !.. L'opprobre nous attendoit, & ces coups partent de lui !

DE LYS, *avec un peu de contrainte.*

Mais vous ne m'avez point laiſſé achever... Cet attachement pourroit devenir ſérieux ; épris de ſes charmes, je pourrois former avec elle des liens qui banniroient tous vos ſcrupules : ce ne ſeroit pas là, ſans doute, le premier exemple que vous auriez vu, dans le cours de votre vie, du triomphe de la beauté, & la ſienne eſt faite...

REMI.

Nouvelle inſulte que je mépriſe, ou plutôt que je pardonne à un malheureux jeune-homme qui n'a jamais conçu ce que c'eſt que l'honneur, ce qu'il exige, ce qu'il ordonne, ce qu'il inſpire. Il eſt une juſte & louable fierté qui convient plus ſouvent aux pauvres qu'aux riches mêmes. Je la ſens, Monſieur ; & quoique vous faſſiez, vous ne m'abaiſſerez point. Non, jamais... Vous ſeriez dans les ſentimens de l'épouſer, que je ne vous jugerois pas digne d'elle : ce n'eſt point par l'opulence que l'on s'égale à la vertu. Allez, je lui deſtine un autre époux, & qui ſaura la rendre heureuſe, (*Scène muette entre Joſeph & Charlotte.*) De ce

ce pas je cours accomplir ce que depuis longtems mes vœux demandoient au ciel : c'eſt pour ce ſeul bonheur que j'aſpirois au moment d'être élargi ; il ne me faut qu'une heure. Je reviendrai, Monſieur, m'engager votre débiteur, & me livrer à vous... Vous croyez à ma parole.

DE LYS, *à Remi.*

Demeurez, ſoyez libre.

REMI.

Non, je ne veux vous rien devoir. (*en montrant Charlotte.*) Vous l'avez outragée.

DE LYS, *allant à Charlotte.*

Et vous, Charlotte ; eſt-il vrai que vous me déteſtez?

(*Geſte muet de la part de Charlotte.*)

REMI.

Il nous ſeroit impoſſible d'accepter aucun de vos bienfaits ; ils ſont trop cruels, & malheur à qui les attire... Ma fille ! mon fils ! (*ils vont comme pour s'éloigner.*) Mais non, reſtez ; & vous, Monſieur, puiſque le vice eſt encore étranger à votre ame, qu'elle peut être changée par l'exemple d'une vertu victorieuſe de l'infortune, & par celui des révolutions de la fortune qui nous joue tous tant que nous ſommes ; ſoyez témoin d'un

a reu que mon cœur ne sauroit garder plus long-tems. (*à ses enfans.*) Voici le moment que je vous ai promis, & je dois surtout m'expliquer devant Monsieur, pour éteindre dans son cœur jusqu'aux dernieres lueurs d'une espérance coupable... Charlotte... Joseph... Vous vous croyez frere & sœur... Mes enfans, l'un de vous deux...

JOSEPH.

Qu'allez-vous dire!... L'un de nous deux n'est pas votre enfant?

CHARLOTTE.

Je tremble pour lui... Je tremble pour moi...

REMI.

Je serai toujours votre pere; je vous aimerai toujours également: vous ne cesserez point d'être à moi; vos cœurs me resteront, j'en suis bien sûr... O ma Charlotte! Je t'ai souvent parlé de ton oncle & de son fils qui vivoient dans l'opulence; vous savez l'un & l'autre combien j'ai fait de recherches, & toutes hélas! infructueuses... Hé bien, Charlotte, apprends que c'est ton pere, que c'est ton frere que je cherchois.

CHARLOTTE, *avec douleur.*

Je ne suis pas votre fille!

JOSEPH.

Je ne serois pas ton frere! O ciel!

REMI.

Un moment, chers enfans, & ne m'interrompez pas. (*a Charlotte.*) Tu m'as été confiée en naissant par mon frere. Ma femme te nourrit de son lait, & te servit de mere. Elevée avec mon fils comme sa propre sœur, & forcé de vous laisser l'un à l'autre, je n'ai pas trouvé de moyen plus assuré pour vous conserver dans une union pure & fraternelle, que de vous laisser ignorer un secret dont j'ai toujours porté sur moi les preuves écrites en cas d'évènement. Vous savez, comme frappé de plusieurs revers, errant de côté & d'autre, j'ai perdu jusqu'à l'espérance de retrouver les deux parens que j'ai inutilement redemandés à toute la terre. Ils avoient changé de nom. On les disoit établis dans cette capitale; mais le sort m'a toujours enlevé jusqu'aux moindres indices.... Charlotte, mon enfant, tu devrois vivre aujourd'hui dans l'opulence, & tu demeureras pauvre; mais tu auras la vertu, le courage, l'innocence & la paix de l'ame. Que ces biens te consolent de ceux que tu as perdus...

DELYS, *à part.*

Il me faut écouter jusqu'au bout... Voilà qui m'intéresse fort.

REMI.

J'ai bien gagné le droit de disposer de toi. Il te faut un époux qui sache te connoître & t'aimer ; il te faut un protecteur. Une union fortunée n'est pas interdite aux pauvres : c'est même un avantage que les riches semblent leur envier (*Joseph & Charlotte entrelassent leurs mains, & leurs regards expriment leurs sentimens mutuels.*) Oui, mes enfans, je connois vos cœurs ; ils sont nés l'un pour l'autre, & Joseph doit retrouver une épouse en perdant une sœur. (*à Charlotte*) Parle ; ne le préféreras-tu pas non-seulement à ce riche, mais encore à tout autre ?

[*Ils s'embrassent*]

CHARLOTTE.

Ai-je besoin de le dire ?

DELYS. *à part.*

Quelle scene ! quel rapport ! quel trouble s'empare de moi !

JOSEPH.

Charlotte !... Ah ! c'est pour la vie.

CHARLOTTE.

Mon...

JOSEPH.

Oublie le nom que tu allois prononcer, oublie-le pour un autre non moins cher...

Sous quel titre que je l'obtienne, il ne me ſera pas poſſible de t'aimer d'avantage.

REMI, *à de Lys qui reſte penſif en les contemplant.*

Voyez ſi tout ce que vous poſſédez vaut un ſeul de nos tréſſaillemens. Ah ! ſi vous pouviez ſentir ces mouvemens purs & doux... (*avec tranſport.*) Riches malheureux, gardez votre or indigent, & laiſſez-nous la volupté des larmes. (*Il preſſe ſes enfans dans ſes bras.*) Allons, mes enfans, je vous conduirai, ſuivez-moi : l'air que l'on reſpire ici n'eſt pas bon... Monſieur, j'ai voulu vous rendre le premier témoin de la déclaration que je dois faire publiquement. Il faut qu'il en ſoit dreſſé un acte dans les formes, enſuite je reviendrai... Je vous ai déja engagé ma parole, adieu (*Joſeph & Charlotte ſe ſont déja éloignés.*) (*de Lys arrêtant Remi & le tirant à part.*)

DE LYS.

Un mot.

REMI.

A mon retour, Monſieur, à mon retour, & je ſuis tout à vous...Craignez-vous pour votre ſomme; je vais vous ſigner un billet... Accordez-moi ſeulement une heure.

DE LYS.

Je ne vous demande qu'un mot. Dites-

moi de grace votre nom & de quel pays vous êtes.

REMI, *en s'en allant.*

Remi, de Montboſon, en Franche-Comté... Serviteur.

SCÈNE IV.

DELYS, *extrêmement agité, & ſe promenant à grands pas.*

C'Est lui, c'eſt elle, ce ſont eux... Oh! je ne puis en douter... Rencontre fatale! Sort perfide! J'ai manqué de me trahir. Il faut ici de la prudence, de l'activité. Le premier pas, ſans doute, eſt de ne point les laiſſer échapper par la ville. Je leur donnerai de l'argent & les renverrai ſur le champ hors de Paris. (*il ſonne, un Domeſtique entre.*) Dubois, courez vîte apres eux; engagez-les à revenir tout de ſuite. Dis-leur que j'ai quelque choſe d'important à leur communiquer, & que cela ne ſouffre aucun retard. Acquitte toi bien de ta commiſſion. (*Le Domeſtique ſort.*) Je les retiendrai ici. J'abjurerai devant eux cette frivole fantaiſie qui m'a ſurpris je ne ſais comment. Je prodiguerai l'or avec les démonſtrations

d'un zele purement généreux. Dès demain je les ferai embarquer pour la Province. Avec une chaumiere & quelques arpens de terre, je les rendrai bien contens. Oui, voilà ce qu'il faut faire pour réussir ... Mais je suis tout tremblant : je voudrois, je ne sais ... Que deviendra tout ceci?

(*Il marche à pas précipités.*)

SCÈNE V.

DE LYS, M. DU NOIR.

DE LYS.

AH, Monsieur du Noir, bon jour ; vous venez fort à propos.

M. DU NOIR.

Dieu merci, je vous trouve. Je craignois fort de ne pouvoir vous rencontrer ; car ...

DE LYS.

Ecoutez-moi ... J'ai à vous dire ....

M. DU NOIR.

Laissez-moi vous annoncer auparavant..

DE LYS, *avec impatience.*

Eh! non, c'est moi qui dois vous apprendre ...

M. DU NOIR.

Mais, de grace, prêtez-moi l'oreille...

DE LYS.

Volontiers, après que je vous aurai dit...

M. DU NOIR.

Mais si vous saviez...

DE LYS.

Je sais cela.

M. DU NOIR, *avec vivacité.*

Vous, vous? C'est étrange; vous savez que je viens de recevoir de leurs nouvelles. Vous savez cela?

DE LYS, *frappant du pied.*

Oui, je le sais mieux que vous.

M. DU NOIR.

Vous m'impatientez : apprenez, apprenez que cette sœur est à Paris avec un vieil oncle & un cousin.

DE LYS.

Je le sais, je le sais, morbleu; je ne le sais que trop.

M. DU NOIR, *étonné.*

Vous le savez! Et d'où s'il vous plaît?

DE LYS.

Nous les cherchions bien loin; ils étoient sous nos yeux.

M. DU NOIR.

Sous nos yeux !

DE LYS.

Ce Tiſſerand dans ce galetas, frere & ſœur ſuppoſés ; ce pere en priſon ; tout cela ſort d'ici.

M. DU NOIR.

Eſt-il poſſible !..

DE LYS.

Ils étoient-là ; à ce qu'ils ont dit, je les ai reconnus.

M. DU NOIR, *ſtupéfait.*

Là, ils étoient-là ?

DE LYS.

Eh oui... Si vous ſaviez ce qui s'eſt paſſé entre moi & cette famille indigente. J'avois donné cinquante louis à ce Tiſſerand ; ils ont ſervi à tirer le pere de priſon.

M. DU NOIR, *avec humeur.*

Que diable vous aviſiez vous auſſi de donner votre argent ? Cela porte toujours malheur.

DE LYS.

Le pere m'a fait l'offre de me faire un billet.

M. DU NOIR.

Un billet ! prenez, prenez ; mais ſurtout faites m'en faire le modele : qu'il n'y ſoit

pas dit que la somme dont il se reconnoît Débiteur a servi à le retirer de prison ; car nous ne pourrions plus l'y faire rentrer.

DE LYS.

Oh ! ce n'est point cette misérable somme qui m'inquiete.

M. DU NOIR.

Vous avez tort ... Mais cette canaille va faire du train ... Ils savent donc que vous êtes...

DE LYS.

Rien à mon égard ; ils ne se doutent seulement pas...

M. DU NOIR, *avec joie.*

Ils ne savent rien ? Oh ! laissez-moi faire, laissez-moi faire. Je les écarterai bien vîte. Allez, je les ferai coffrer tous trois en prison ; ils me doivent trois termes : où sont-ils, où sont ils ?

DE LYS.

J'ai fait courir après eux pour mieux les retenir ; vous allez les voir, vous allez les voir.

M. DU NOIR.

Bon, bien imaginé ... On vient ... Prenons bien garde à nous. Les voici.

SCÈNE VI.

DE LYS, Monsieur DU NOIR, DUBOIS.

DE LYS, *avec impatience.*

HÉ bien?

DUBOIS.

Monsieur, il ne m'a pas été possible de les faire revenir sur leurs pas. Le Vieillard m'a juré qu'il seroit ici dans une heure; mais il m'a dit vouloir auparavant parler à un Notaire. Il m'en a demandé un de confiance, un honnête homme, un bon humain. Je lui ai enseigné le vôtre; ils y courent.

DE LYS, *furieux.*

Malheureux... Tu périras de ma main.

DUBOIS, *tremblant.*

Eh! Monsieur, est-ce que j'ai mal fait? Ce Notaire n'est-il pas un fort honnête homme?

DE LYS.

Retire-toi, crains ma colere.... Retire-toi.

SCÈNE VII.

DE LYS, Monsieur DU NOIR.

M. DU NOIR.

MAIS il y a une destinée qui nous joue... C'est un sort, c'est un sort.

DE LYS, *allant & venant.*

La fureur me transporte.

M. DU NOIR.

Au surplus, quand votre Valet n'eut pas indiqué votre Notaire, le premier auquel ils se seroient adressés, n'auroit pas manqué de les instruire de tout, parce qu'il est annoncé qu'on a quelque chose de très-intéressant à dire à votre sœur ou à ses héritiers. On a même promis une récompense à celui qui pourroit en donner des nouvelles; & dans les affiches d'aujourd'hui, un Commis de Receveur des Tailles y fait savoir qu'elle est à Paris, ainsi que son frere, & que son oncle est détenu en cette ville pour deniers Royaux, ses meubles n'ayant pas suffi pour le libérer.

DE LYS.

Mais que faire? Comment parer ce coup terrible?

M. DU NOIR.

Habillez-vous, & faites avant courir chez ce Notaire, afin qu'il vous attende & qu'il ne soit visible pour personne .... Prévenez-le bien d'être seul, & mettez la plume à la main sur le champ.

(*De Lys est comme un fou, il sonne tous ses laquais.*)

(*Les laquais arrivent*).

DE LYS.

Mon Secrétaire?

UN LAQUAIS.

Monsieur, il est sorti.

DE LYS, *se promenant.*

L'impertinent! le fat! Quand j'ai besoin de lui. Allez, allez.... Restez.... Sortez tous... Comme tout s'enchaîne!.... Si je n'avois pas donné une bourse de louis, il ne seroit pas sorti de prison, il ne seroit pas venu ici, il n'auroit pas eu l'adresse de mon Notaire... Jour fatal! Maudite fantaisie.

M. DU NOIR.

Mais, Monsieur, il faut écrire deux mots absolument.

DE LYS, *se désespérant.*

Mon Secrétaire absent, puis-je écrire?

M. DU NOIR.

Eh ! Monſieur, je vous en ſerviraî.

DE LYS.

A la bonne heure, que ne me diſiez-vous ?... Paſſons dans mon cabinet. (*Il ſonne.*) De l'encre, une plume. Vous me dicterez tout au long comme il faudra mettre, entendez-vous, tout au long. (*regardant ſes Domeſtiques*). Je chaſſerai tous ces coquins-là.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

Le Théâtre représente le Cabinet d'un Notaire. Il est assis en robe de chambre devant son bureau garni de papiers & de cartons.

SCÈNE PREMIERE.

LE NOTAIRE. *Il lit & signe.*

QUE d'emprunts ! On n'a jamais vu de siécle plus affamé d'argent... Où passe-t-il ? (*Il secoue la tête.*) Mauvaise affaire que tout ceci. Plus de fonds, plus de crédit !... Ce Particulier jouissoit de la confiance publique; c'étoit pour lui une mine inépuisable ... Le mal adroit l'a imprudemment fermée, & il voudroit encore... (*Il leve les épaules*). Quelle impéritie !... (*Un Clerc entre. & lui présente des papiers à signer*). Qu'est ceci?... Ah! c'est cet Usurier qui a fait banqueroute ... On ar-

range tout aujourd'hui. Quel brigandage! Et ces héritiers ſont-ils venus? Prendront-ils jour enfin pour finir?

LE CLERC.

Un inſtant après que vous êtes ſorti, Monſieur Durand les a voulu accorder définitivement, & trois heures entieres de conteſtations n'ont rien avancé... Ils vont plaider.

LE NOTAIRE,

Quelles petites ames avec leurs titres & leurs biens! Que de baſſeſſes l'intérêt leur fait faire? Je les ai vu au moment du décès venir m'aſſaillir comme une troupe de loups acharnés l'un contre l'autre. Leurs yeux affamés me diſoient tout eſt à moi, rien à mon frere, & cependant le moins riche a plus de quarante mille livres de rente.

LE CLERC.

Monſieur, il eſt encore venu ce pere avec ſon gendre futur.

LE NOTAIRE.

Hé bien!

LE CLERC.

Ils ne ſont pas encore tout-à fait d'accord; ils ne ſe tiennent plus qu'à mille écus.

LE NOTAIRE.

Eſt-il poſſible de marchander ainſi un lien heureux! Le bon-homme de pere eſt atta-

ché à ſes écus. Il lui en a coûté pour les amaſſer, d'accord; mais il me paroît moins mépriſable que celui qui, malgré l'amour qu'il prétend avoir pour ſa fille, s'obſtine impudemment à ne vouloir l'épouſer qu'à tel prix... J'ai beau voir de ces choſes-là depuis trente ans, je ne peux m'y accoutumer.

LE CLERC.

Ce Financier a envoyé... C'eſt celui-là qui retient au couvent ſa fille de force.

LE NOTAIRE.

Faute!, dit il, d'avoir aſſez d'argent pour l'établir, tandis que tout le monde fait les dépenſes ruineuſes où le jettent les petits ſoupers qui le deshonorent... Quelles gens!

LE CLERC.

Tantôt doit repaſſer cet homme veuf pour ſon contrat. Ce n'eſt qu'à vous, Monſieur, qu'il prétend avoir affaire.

LE NOTAIRE.

A moi!... Je le remercie. Jamais il ne m'induira à lui dreſſer ſon acte dans ſes intentions perverſes. Quelle voie criminelle cet aveugle pere veut prendre pour ruiner des enfans en bas âge, à l'avantage d'une ſeconde femme!... Je ne crois pas qu'aucun de mes confreres ſe prête à de pareilles ſuperche-

ries; je ne le crois point, & malheur à celui qui en ſeroit l'inſtrument. (*Il ſigne*). Monſieur Renaud; ſouvenez-vous bien, ſi jamais vous parvenez à une de nos Charges, ſouvenez-vous des devoirs dont un Notaire eſt comptable à la ſociété. Ce n'eſt pas aſſez de les remplir avec cette intégrité ordinaire qui le met à l'abri des reproches, il faut veiller avec une ſcrupuleuſe ſévérité, à ne rien laiſſer faire que dans la rigide équité : c'eſt à nous enfin à ſonder, à pénétrer le fripon, à le démaſquer, à le faire rougir, s'il eſt poſſible, en lui dévoilant ſa propre turpitude... C'eſt ainſi qu'on ſe rend utile à la Patrie, & qu'on dort ſatisfait & content de ſoi-même.

LE CLERC.

Monſieur, votre exemple m'en dit aſſez. Il ſeroit à ſouhaiter que tout homme en place regardât ſon état comme vous regardez le vôtre.

LE NOTAIRE.

Paix, paix, mon cher ami.... Ne parlons ici de perſonne; marchons droit, & n'appercevons pas ceux qui s'écartent. Que ce qui n'eſt pas honnête ſoit abſolument étranger même à notre penſée. (*Un domeſtique apporte une lettre de la part de Monſieur de Lys.*) Donnez (*il lit*). Il me prie de n'être viſible que pour lui ſeul; il me dit qu'il va

venir avec ſon Procureur, pour concerter... Je ſais de quoi il s'agit. Ce Procureur & ce jeune homme... Nous ne nous accorderons point enſemble ; & ces informations que j'ai fait faire... Quoi, on n'auroit reçu aucune nouvelle !

LE CLERC.

Aucune, Monſieur.

LE NOTAIRE.

Au moins les petites affiches ne ſont pas encore arrivées.

LE CLERC.

Pas encore, Monſieur.

LE NOTAIRE.

Vous me les apporterez ſur le champ... Cette affaire m'attriſte toutes les fois que j'y ſonge : c'eſt bien malheureux... Ils ſouffrent peut-être la plus extrême miſere, tandis qu'ils poſſédent une fortune qu'ils ignorent. (*Il ſoupire*). Donnez-moi ce carton n°. 307 ; de ce côté... Mettez-le là. (*On dépoſe le carton ſur le bureau*). *Un petit Clerc entre & apporte des groſſes*). C'eſt collationné ? bon... Emportez ces papiers... Pour peu qu'on ait beſoin de moi, avertiſſez-moi tout de ſuite, & ne faites attendre perſonne. Rien n'eſt plus cher à Paris que le tems.... Le mien eſt con-

ſacré au Public, & je me dois tout entier à ſon ſervice.

Le dernier CLERC.

Mais, Monſieur, il y a dans l'étude un vieux payſan, un garçon & une fille... Cela a l'air d'un mariage. Ils voudroient ne parler qu'à vous; mais je n'ai pas cru devoir vous interrompre à cette heure. Ils attendent.

LE NOTAIRE.

Pourquoi ne m'avoir pas averti plutôt? Je vous ai prévenu plus d'une fois de me laiſſer toutes ces bonnes gens... Que mon Maître-Clerc faſſe les Marquis, les Ducheſſes, les Financiers. Oh! tant qu'il lui plaira, j'y conſens; mais pour les pauvres, je me les ménage; c'eſt-là ma récréation... Allez vîte, qu'ils montent.

SCÈNE II

LE NOTAIRE.

VOYEZ un peu comme l'étourderie les rend négligens... Je ne veux plus auſſi que l'on cire mon eſcalier ni mon cabinet. Ils ont peur de venir juſqu'à moi, & je ne ſuis jamais plus content que lorſque leurs ſouliers à clous ont bien rayé mon parquet. J'ai ſouvent trouvé des ames neuves & grandes dans ceux que l'orgueil appelle petites gens. Je ſuis dégouté des joues & des talons rouges. Je les ai vu de près. Triſte beſogne! Affligeant travail! Je ne veux plus avoir affaire aux Grands; mon cœur ſouffre trop à les entendre.

(*Ici on voit le vieux Remi, Joſeph & Charlotte. Ils ſe frottent les pieds au dernier paillaſſon & héſitent pour entrer. Le Notaire ſe leve & va au devant d'eux.*)

SCÈNE III.

REMI, JOSEPH, CHARLOTTE, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

ENTREZ, entrez mes amis, entrez donc... Laiſſez, laiſſez, cher papa; vous êtes bien, très-bien, entrez...

REMI ET JOSEPH.

Monſieur, Monſieur, nous venons...

LE NOTAIRE.

Premierement aſſeyez-vous tous trois...

JOSEPH.

Nous craignons...

REMI.

Ah! Monſieur...

LE NOTAIRE.

Mettez-vous à votre aiſe avant tout.... Aſſeyez-vous, je vous en prie... (*ils s'aſſeyent*). Là bien... Parlez, préſentement... Eſt-ce un contrat de mariage dont il s'agit?

JOSEPH.

Monſieur! comme vous devinez!.. Oui, Monſieur.

LE NOTAIRE.

Tant mieux... Voilà une bien jolie fille, qui, de plus, eſt fort modeſte : c'eſt un plaiſir pour moi que de voir un pareil couple.... Hé bien, mes chers amis, vous devez être d'accord. Il n'y a plus que vous autres qui faſſiez des mariages, car pour ceux des villes, pour peu qu'il y en ait, on ne peut plus les appeller que des marchés.

REMI.

Hélas ! Monſieur, nous ſommes parfaitement d'accord ; mais il y a quelque choſe qui peut nuire à cet accord mutuel, c'eſt pour cela que j'ai demandé à ne parler qu'à vous. Je deſire que ces deux enfans ſoient unis ; il le faut, c'eſt tout mon eſpoir, le ſeul bonheur que j'attende ici-bas avant que de deſcendre au tombeau. Mais, Monſieur, le croiriez-vous, à nous trois nous n'avons pas... Je n'oſe achever ; cependant il faut parler...

JOSEPH.

Mon pere, permettez, je vais dire pour vous.

REMI.

Non, Joſeph, laiſſe-moi dire, Monſieur, je viens vous implorer, vous révéler notre triſte ſort... Je viens... Ah ! mes idées ſe troublent, ...

LE NOTAIRE.

Pourquoi hésitez-vous? Il ne faut jamais trembler comme cela devant votre semblable, dont le devoir est, dans tous les tems, de vous écouter & de vous être utile.... Je vous respecte, car vous me paroissez un bien digne homme.

REMI, *se levant & tendant les bras vers lui.*

Sans argent, ., Nous n'avons rien à vous donner, Monsieur, & je ne sais comment m'y prendre pour vous prier de protéger leur mariage. Je demande seulement qu'ils puissent être unis : car quant à la vie, ils sont laborieux & sobres, ils auront toujours du pain ; & la Providence qui les a aidés jusqu'ici, daignera peut-être les favoriser davantage.

LE NOTAIRE

Je vous loue. & vous avez raison de penser ainsi. Oui, sans doute, je veux les voir unis. Mon cœur même en éprouve une joie secrette : ce qui concerne mon ministere, sera bientôt fait, & je ne demande rien pour l'heureux pouvoir de l'exercer.

(*Geste muet entre Joseph & Charlotte*

REMI.

Hélas ! Monsieur, que de bonté ! Cependant ils peuvent concevoir des espérances, voilà

voilà pourquoi je desire que le contrat se fasse ; car le pere de cet enfant ... Vous saurez tout .... Mais on m'a dit qu'il y auroit quelques difficultés : l'une est ma niéce, l'autre mon fils ... Je voudrois savoir ...

LE NOTAIRE, *d'un ton sérieux.*

Cousins-germains !... Il est vrai ... c'est un obstacle.

JOSEPH

Un obstacle !... Je suis perdu !... Ah Charlotte !

LE NOTAIRE.

Ne vous allarmez point. Quoique par le Concile de Trente, il soit défendu d'accorder des dispenses pour les mariages des cousins-germains, si ce n'est à de grands Princes & pour des raisons d'Etat, d'autres raisons font qu'on en accorde depuis long-tems à tous ceux qui les demandent, ainsi avec un peu de tems & un peu d'argent, on aura plein pouvoir.

JOSEPH, *à Charlotte.*

On aura plein pouvoir.

LE NOTAIRE.

J'avancerai cette somme. Ils me paroissent trop bien assortis pour les laisser languir

REMI.

Ah ! Monſieur... Votre généroſité...

LE NOTAIRE, *la plume en main.*

Quel eſt votre état ?

REMI.

Je vivois du labourage.

LE NOTAIRE, *avec ame.*

Bon, ſi vous ſaviez combien j'honore, combien je chéris les Agriculteurs.

REMI.

Accablé de pluſieurs calamités qui ont fait ma ruine, & pourſuivi pour des deniers Royaux, dont le recouvrement me devint impoſſible, je fus traîné dans les priſons...

LE NOTAIRE.

Je vous entends... Il y a des hommes bien durs ; mais abandonnons-les à leur propre inſenſibilité... Ils ſeront punis... Dites-moi, mon pere, dans quelle Province étiez-vous établi ?

REMI.

En Franché-Comté, à Montboſon.

LE NOTAIRE, *avec intérêt.*

A Montboſon ? Mais c'eſt tout juſte-là l'endroit. Vous m'allez faire plaiſir. (*Il ſe*

leve & fouille dans le carton). Je ſuis à la recherche d'une certaine famille, peut-être en ſaurez-vous quelques nouvelles. (*Il lit pluſieurs papiers à voix baſſe, & l'élevant tout-à-coup*). En 1750, le nommé Pierre-Alexis Remi....

REMI.

Hélas ! Monſieur, que ce ſoit une nouvelle infortune prête à m'accabler, je ne puis nier la vérité, c'eſt moi...

LE NOTAIRE, *étonné & jettant un cri.*

Vous ! Pierre-Alexis Remi !

REMI.

Bien moi, Monſieur, bien moi.

LE NOTAIRE, *les mains tremblantes de joie.*

Prenez garde; êtes-vous frere d'Iſidore Remi, ſurnommé depuis de Lys? ... lequel fut abſent...

REMI.

Oui, Monſieur, c'eſt mon frere, c'eſt le pere de cet enfant, c'eſt ce frere que je cherche & dont je n'ai point eu de nouvelles depuis tant d'années; vous allez voir des papiers qui conſtatent ce que j'avance. (*Il fouille dans ſes poches*).

LE NOTAIRE, *y jette un coup d'œil, & s'écrie tranſporté.*

Ah ! mes chers amis ! Le Ciel vous amene

à moi. Jour heureux !... Je ne me sens pas de joie. . La voilà donc cette chere enfant que nous cherchions de tous côtés.... Eh vous ne lisez donc pas les petites affiches ?

REMI.

Jamais, Monsieur ; je ne sais même ce que c'est... Son pere vivroit-il ? Le connoîtriez-vous ? Le connoîtriez-vous ? Ah ! parlez ; quels que soient ses torts, il est mon frere.

CHARLOTTE.

Je suis toute émue... Joseph!.. Joseph!..

JOSEPH.

Ecoutons, écoutons. Ah ! Monsieur ; achevez...

LE NOTAIRE, *à Charlotte d'un ton grave & avec sentiment.*

J'ai connu votre pere, je l'ai connu.... Je suis celui qu'il envoya chercher à ses derniers momens...

CHARLOTTE, *avec un ton douloureux.*

Il est mort !...

LE NOTAIRE.

En regrettant de ne vous avoir pas à ses côtés pour fermer sa paupiere. Il est mort en vous aimant, en appellant sa fille, en voulant réparer l'oubli... Il m'a dicté un testament que voici.... Il a laissé cent quatre-

vingt mille livres de rente : vous n'êtes que deux enfans à partager. Il faut aujourd'hui que je vous préſente à votre frere, qui vit ici dans l'opulence ſous le nom de Monſieur de Lys, que ſon pere avoit pris.

(*Les trois Perſonnages exprimeront leur ſurpriſe par un langage muet. Leurs yeux ſe parlent, & ils s'écrient preſque enſemble.*)

JOSEPH.

Ah ! Charlotte.

REMI.

Voilà tes vertus récompenſées, . . . Le Ciel eſt juſte.

CHARLOTTE.

Eſt-ce une illuſion ? . . . Mon pere... Quoi ! Ce Monſieur de Lys ſeroit mon frere !

LE NOTAIRE, *à Charlotte.*

Vous le connoiſſez ?

CHARLOTTE.

Je ne le connois que trop.

JOSEPH.

Oui, ſi c'eſt lui qui demeure rue du Coq...

LE NOTAIRE.

C'eſt lui-même.

REMI, *ſe levant.*

Monſieur, nous ſortons tous trois de chez lui.

LE NOTAIRE. *surpris.*

Eh ! comment donc ? Vous ! chez lui ! Apprenez-moi . . . . Que je ſois informé de tout ce qui a pu vous amener dans ſa maiſon . . .

REMI.

Ah ! diſpenſez-moi, Monſieur, de vous faire un détail qui feroit rougir notre front. Dans quelles mœurs a-t-il été élevé ! Le malheureux, avec ſes viles richeſſes ! Que n'eſt-il plutôt reſté dans la pauvreté avec nous ! Dumoins il eût été honnête & vertueux. Mais hélas ! corrompu par l'opulence ; c'eſt un ſéducteur, un débauché . . . . Il croyoit ce matin pouvoir acheter ſa vertu... Il a oſé à moi m'en propoſer le prix.

LE NOTAIRE.

Etes-vous toutefois demeurés inconnus l'un à l'autre ?

REMI.

Je ne me ſuis nommé que prêt à le quitter . . . Se ſouviendroit-il de mon nom?

LE NOTAIRE.

S'il s'en ſouvient ! Oui, certes, & d'une maniere qui humilie ſon orgueil & qui allarme ſon avarice.

UN DOMESTIQUE.

Monſieur de Lys deſcend de voiture.

REMI.

Lui? Il viendroit... Il nous pourſuivroit ici...

CHARLOTTE.

Ah! Que je ſois préparée à ſoutenir ſa vue.

LE NOTAIRE, *au Domeſtique*.

Qu'il attende un moment; quand je ſonnerai, vous l'introduirez. (*Le Domeſtique ſort*). Mes bons amis! Voici un des plus beaux jours de ma vie. Oh que je rends grace au Ciel de cette rencontre fortunée! Que je bénis la main de la Providence!... Vous n'allez plus être pauvres: vous n'aurez plus beſoin de perſonne; vous ſerez riches; vous jouirez du bien qui vous appartient, & que méritoient vos vertus. (*Il met la main ſur un papier qui eſt à ſa droite*). Voici un teſtament que je dois vous lire... Charlotte, voici la ſignature d'un pere que vous ne pouvez vous rappeller d'avoir vu. Hélas! Il a bien ſongé à vous dans ſes derniers inſtans....

CHARLOTTE, *ſe penchant avec reſpect & baiſant la ſignature en larmes.*

Ah! pourquoi n'eſt-il plus!

JOSEPH.

Laiſſe-moi baiſer auſſi ſon nom... Ton pere doit être le mien.

LE NOTAIRE, *se levant.*

Vous allez entendre ce qu'il a dicté. Je vous lirai ce testament ; & puisque votre frere est là, je vais le faire entrer ; mais pour rendre le premier abord plus tranquille, passez tous trois dans ce cabinet. De-là vous entendrez ma voix, Quand il sera tems, je vous en ferai sortir. Je veux presser, frapper, changer ce cœur endurci. Ah ! s'il pouvoit se rendre ! Que je serois content de moi-même !

REMI.

Monsieur, qui vous rend si bon envers nous ?

LE NOTAIRE.

J'ai fait le serment d'être juste ; je n'accomplis qu'un devoir... Entrez, mes bons amis...

(*Il ouvre la porte du cabinet & la referme sur eux.*)

SCÈNE IV.

(*Le Notaire ſonne, un Domeſtique entre.*)

LE NOTAIRE.

MONSIEUR, de Lys peut être introduit... (*le Domeſtique ſort.*) Nous verrons s'il gardera ſon injuſte projet. Il n'y a plus à diſſimuler. Le partage eſt de plein droit. Je ſuis fâché néanmoins que ce Procureur ſoit l'Exécuteur teſtamentaire. C'eſt ſon conſeil; & comme la chicane lui eſt familiere... Les voici.

(*Il les ſalue, fait approcher des ſieges, & va s'aſſeoir très-gravement dans ſon fauteuil.*)

SCÈNE V.

LE NOTAIRE, DE LYS, Monsieur DU NOIR.

DE LYS.

MONSIEUR, nous venons toujours pour cette affaire. Il est singulier d'agir de la sorte. Vous avons les bras liés ; car enfin, une moitié sur laquelle on est toujours inquiet, il faudroit cependant finir cela...

LE NOTAIRE, *froidement.*

Messieurs, avez-vous reçu quelques nouvelles ? Sauriez-vous où peut-être celle sans laquelle on ne peut rien terminer.

DE LYS, *s'emportant.*

Rien terminer... Voilà votre langage, Messieurs ; vous vous ressemblez tous ; cela est affreux. Des délais qui n'ont pas le sens commun. Elle n'est plus sans doute, depuis long-tems, & je dois, moi, demeurer encore frustré parce quelle est morte... En vérité, Monsieur, mes affaires ne s'arrangent point de ce retard.

LE NOTAIRE.

Je vous l'ai déja dit, Monsieur, il vous faut un jugement qui vous envoye en possession des biens de cette sœur que vous supposez morte si gratuitement. Vous avez vu qu'il n'y a eu qu'un Officier public qui ait pu suppléer cette sœur, lors de la levée des scellés, la confection d'inventaire & la vente des meubles. La loi prend les absens sous sa protection. Elle ne veut pas confier leurs intérêts à leurs parens ; & si après un certain tems d'absence prouvée, elle leur permet de s'emparer des biens de l'absent, ce n'est qu'à la charge de les lui rendre. Cet envoi en possession ne donne pas même la propriété à l'héritier apparent ; mais une simple administration dont il est comptable envers l'absent en cas de retour ; & cet héritier ne peut vendre, aliéner ni hypothéquer les biens de l'absent, qu'après cent ans, pendant lesquels la loi le fait présumer vivant. Il est étonnant que Monsieur du Noir, votre conseil, ne vous ait pas confirmé toutes ces vérités. Ainsi l'extrait mortuaire de votre sœur peut seul faire disparoître cette présomption de la loi ; car cette sœur peut fort bien être en pleine santé, & venir à l'instant même réclamer sa légitime.

M. DU NOIR.

Mais vous entendez bien qu'on ne partage pas ainſi avec une inconnue ; & quand la ſœur de Monſieur s'offriroit à l'inſtant, nous la repréſenterions comme un impoſteur qui veut s'emparer du nom & du bien d'une famille. Permettez-moi de vous le dire, Monſieur, une tentative comme celle-là réuſſit bien difficilement ; parce qu'on ne préſume pas qu'un pere ſe ſoit déterminé à priver ſon enfant de ſon état : auſſi les Juges ne prononcent jamais en faveur de l'inconnu, que quand ils ſe voyent ſubjugués par des preuves éclatantes & victorieuſes ; mais heureuſement que rien n'eſt ſi difficile à ſaiſir que la chaîne des faits qui conduiſent à la découverte d'un état. Elle rapportera, me direz-vous, ſon extrait-baptiſtaire ; hé bien nous verrons s'il eſt ſigné du pere. La naiſſance établie avec certitude, ne ſuffit pas ; il faut pouſſer la preuve de l'identité juſqu'à la derniere évidence ; c'eſt-à-dire qu'il faut appliquer la preuve de la naiſſance ſpécifiquement & excluſivement à l'Individu qui réclame la filiation, & cette application ne peut ſe faire que par une ſuite de preuves qui établiſſent la poſſeſſion d'état acquis par la naiſſance.

On demandera, me direz-vous encore, à être admis à la preuve teſtimoniale. Nous nous y oppoſerons de toutes nos forces; & ſi cette preuve eſt permiſe, nous détruirons les témoignages par des reproches, par des faits juſtificatifs, par des enquêtes contraires. Enfin, nous prendrons l'inſcription de faux...

DELYS, *couché ſur ſon fauteuil.*

Oui, c'eſt bien dit, l'inſcription de faux...

LE NOTAIRE.

Contre ce que vient de dire Monſieur, à la bonne heure. (*s'adreſſant à M. du Noir.*) Vous comptez apparamment parler à cette ſœur, ou votre but eſt de ruiner votre Client par une condamnation de dépens.

M. DU NOIR, *s'adouciſſant & s'approchant du Notaire.*

J'aurois encore des moyens; mais, tenez, il faut vous parler naïvement. Nous venons ici à deſſein. Entrez un peu dans les vues de Monſieur, & je vous réponds d'une entiere reconnoiſſance. Il a beſoin de ſes fonds en entier... Que feroit cette fille d'une ſomme pareille?.. Peu de choſe la contentera. Écoutez; n'avez-vous pas vu ici de

pauvres gens? nous savons qu'ils y sont entrés; nous le savons; je vois le dessous des cartes. Allons, vous ne voudrez pas être méchant avec nous, nous faire la guerre; & je vous jure que vous pouvez compter sur... Vous serez content, vous serez content... (*à de Lys, tout bas.*) Il faut le gagner.

DE LYS.

Oui, oui.

LE NOTAIRE, *avec tranquillité.*

Je ne vous comprends pas, expliquez-vous...

M. DU NOIR, *avec un rire forcé.*

Vous comprenez très-bien qu'il ne s'agit plus que de s'arranger amiablement. Monsieur est raisonnable; il veut bien lui accorder quelque chose pour retourner en son pays; il pourra même lui faire une petite pension fort honnête, toute fois après qu'elle aura fait une renonciation en forme. Cet article est préalablement nécessaire. Elle n'aura pas un sou avant, d'abord.

LE NOTAIRE, *à de Lys.*

Monsieur se flatte-t-il de pouvoir réussir dans ce projet?

DE LYS.

Il ne tiendra qu'à vous de nous prêter

les mains, car Monsieur étant l'Exécuteur-testamentaire, il sait comme il faut l'interpréter.

LE NOTAIRE, *prenant le testament, & se mettant en devoir de le lire.*

Voulez-vous bien avant tout écouter ce testament dicté par un pere, dont les volontés dernieres doivent être pour vous des loix sacrées.

DE LYS.

Il étoit bien mal alors; car autrement, je sais qu'en bonne santé...

LE NOTAIRE, *d'un ton ferme & haut.*

Voulez-vous bien me permettre de vous le lire.

DE LYS.

Je l'ai déja entendu.

LE NOTAIRE, *avec fermeté.*

Fort mal; voilà pourquoi je recommence.

M. DU NOIR, *à de Lys.*

Laissez; écoutons; peut-être y trouverons-nous des moyens de nullités qui nous sont échappés...

[*Le Notaire lui jette un coup d'œil d'indignation.*]

LE NOTAIRE, *d'un ton haut & posé.*

Testament d'Isidore Remi.

« Je me trouve trop accablé pour » espérer quelque retour à la vie : elle » m'échappe au seul instant où j'entrevois » comment j'aurois dû l'employer. Quel » moment ! Vous qui lirez ce que je fais » écrire, songez-y de bonne-heure. Un » jour vous vous y trouverez comme moi : » c'est alors que la vérité s'agrandit, & qu'il » faut la reconnoître & lui rendre hommage.

M. DU NOIR.

C'est de la morale, passons, passons.

LE NOTAIRE, *le regarde encore d'un œil indigné.*

» Je déclare donc par cet acte testamentaire.

M. DU NOIR.

Ah ! nous y voici.

LE NOTAIRE.

» Avoir laissé une enfant, second fruit de » mon mariage, entre les mains de mon » frere Pierre-Alexis Remi, Laboureur à » Montbosson en Franche-Comté, ma pa- » trie. Je déclare que cet enfant est ma » fille légitime, sœur cadette de Louis Remi

» mon fils, appellé depuis de Lys, surnom
» que j'ai pris. Je déclare avoir délaissé cette
» enfant d'abord, faute d'avoir pu m'en
» charger; & qu'ensuite entraîné par l'am-
» bition, l'avidité & le tumulte des affaires,
» errant d'ailleurs dans des pays éloignés,
« je l'ai bannie, pour ainsi dire, de ma mé-
» moire. Parvenu à un état que l'homme
» trouve heureux tant qu'il n'est pas éclairé
» par le flambeau de la mort, j'ai eu la du-
» reté de faire taire dans mon cœur tout
» ce qui me rappelloit cette enfant, dans
» le seul dessein d'accumuler tous mes biens
» sur la tête de mon fils. Sous un nouveau
» nom, j'ai oublié mes proches; j'ai rompu
» volontairement avec eux. Endurci par la
» fortune, & rougissant de cette parenté de
» campagne, dans la fausse prévention qu'elle
» me feroit honte, j'ai manqué aux devoirs
» les plus sacrés, dont je demande pardon
» à Dieu bien sincerement; mais mes plus
» grands remords sont d'avoir donné une
» éducation à mon fils d'après ces faux
» pricipes. Mes remords sont de l'avoir in-
» duit moi-même à cacher sa naissance,
» son pays, ses parens, & le nom de cette
« sœur que je regardois comme un obsta-
» cle à sa grande fortune. J'abjure par cet
» acte une indigne éducation; & je crains

» bien, pour juſte punition, qu'elle n'ait » que trop germé dans ſon cœur. Je le » prie en grace de me pardonner ma faute, » & de réparer lui-même le mal que j'ai fait. » Je le prie de rechef, & lui ordonne en » pere de chercher ſa ſœur, & de lui porter » tous les regrets, tout l'amour, tous les » ſentimens que j'ai manqué d'avoir envers » elle, & qui ſont au fond de ce cœur ex- » pirant. Je veux qu'il partage avec elle, » en égale portion, tous les biens qui ſe » trouveront m'appartenir au jour de mon » décès. Je fais des vœux au Ciel pour » qu'elle vive & qu'elle entende mes der- » nieres paroles... O mon fils! ſi tu la re- » vois; ſi tu retrouves encore avec elle ce- » lui qui lui a ſervi de pere, regarde-le » comme le tien. Sans l'ambition qui m'a » empriſonné dans ces grandes villes, & qui » même a abrégé mes jours; je mourrois » entre leurs bras, arroſé de leurs larmes, » honoré de leurs regrets.

» Je nomme pour Exécuteur de ce teſ- » tament, mon ancien ami Monſieur du » Noir, afin de lui donner les moyens de » réparer certaines fautes, perſuadé que » mes derniers ſentimens feront ſur lui tout » l'effet que j'en attends. Nous ſommes à peu- » près de même âge. Que ma fin lui ſerve

» d'avertiſſement. Il entendra bien ce que » je veux lui dire. »

M. DU NOIR.

Mais tout ceci n'eſt pas en ſtile de Pratique.

DE LYS, *à M. du Noir.*

Quel parti prendre, Monſieur du Noir?

LE NOTAIRE, *ſe leve & dit avec énergie.*

Quel parti! Eh! Monſieur, demandez-le à vous même, à votre conſcience, à votre propre cœur, & répondez d'après lui.

[*Il ſe promene chagrin & rêveur.*]

M. DU NOIR, *à demi-voix.*

Je ne vois pas comment on pourroit caſſer ce teſtament; je n'ai pas découvert le moindre mot... Mais tâchons de l'intimider. (*un peu plus haut.*) Vous n'avez rien à craindre de ces bonnes-gens; ils n'ont pas l'air bien fin; d'ailleurs ils ſont ſi pauvres. Avec quoi ſuivroient-ils un procès qu'il eſt aiſé de bâtir, & qu'on peut faire durer toute leur vie, par des retours qui me ſont familiers. Je ſais comme je m'y prendrai; je me fais fort de les faire mourir de faim avant qu'ils ayent obtenu par premiere ſentence aucune proviſion.

[*Le Notaire a ſonné pendant ce dernier couplet, entre un domeſtique.*]

LE NOTAIRE, *au domestique d'un ton décidé.*

Conduisez cet homme-là hors de chez moi & veillez à ce qu'il ne touche de sa vie le seuil de ma porte.

M. DU NOIR, *se levant & embarrassé.*

Comment, Monsieur, comment! Un Officier comme moi!

LE NOTAIRE, *au domestique.*

Obéissez; qu'il sorte. (*à de Lys.*) Vous, Monsieur, restez; j'ai à vous parler.

M. DU NOIR, *en s'en allant.*

Je me mocque de cet affront; je me vengerai bien; nous plaiderons, nous plaiderons.

SCÈNE VI. & *dernière.*

LE NOTAIRE, DE LYS.

LE NOTAIRE.

DE pareils propos doivent être punis, & ce n'auroit pas été assez de les mépriser.

DE LYS.

Mais c'est comme Procureur qu'il parloit.

LE NOTAIRE.

Non, non, ne vous y trompez pas: ce sont de pareilles gens qui deshonorent l'état: il ne comporte pas moins qu'un autre l'obligation d'être homme de bien, de chercher la justice & la paix. J'en connois plusieurs de cette intégrité; & tout rares qu'ils sont, ils peuvent servir d'exemple. Je vous les aurois souhaité pour conseil. Au reste, je vous le répete, ce n'est que vous même que vous devez consulter; interrogez votre cœur & répondez.

DE LYS.

Mais une moitié dans l'héritage, une moitié, je ne puis, c'est trop . . . c'est trop.

LE NOTAIRE, *avec un courroux noble.*

Hé bien, Monsieur, suivez votre indigne conseil; allez vous rendre méprisable comme lui : c'est à moi que vous aurez affaire. J'épouse le procès, & croyez qu'il ne traînera pas en longueur comme vous l'espérez. J'irai moi-même, je préviendrai les Juges de vos intentions iniques; ils ne laisseront pas languir l'honnêteté dans l'indigence : elle ne soupirera pas longtems après la justice qui lui est due. (*De Lys demeure interdit, & ne sachant ni sortir ni rester.*) Est-il possible que l'or soit ainsi votre tyran, étouffe en vous tout sentiment de vertu, & même d'équité. Si ce pere reparoissoit accusant votre avare insensibilité, vous reprochant de trahir ses volontés dernieres, méconnoîtriez-vous sa voix ?.. Hé bien, tremblez; elle va vous confondre : elle va sortir du fond de son tombeau pour vous accuser & vous faire rougir. Oui, c'est son sang qui va paroître & déposer contre vous. (*Il court au cabinet, & ouvre la porte.*) Approchez, vénérable vieillard &, vous, fille vertueuse, approchez.

(*Ils sortent tous trois en larmes, & voulant embrasser les genoux du Notaire.*)

CHARLOTTE.

O mon Bienfaiteur !

REMI.

Homme de Dieu !

JOSEPH.

O notre Protecteur !

DE LYS, *étonné, & reculant de surprise.*

Ciel ! ce sont eux ; ils ont tout entendu !

LE NOTAIRE, *avec transport.*

Levez-vous, mes amis, levez-vous... Chere fille, si vous perdez un frere, je vous en tiendrai lieu ; ma maison sera la vôtre, jusqu'à ce qu'il ait été forcé à vous rendre votre portion héréditaire.

CHARLOTTE, *allant à de Lys.*

Vous rougissez, Monsieur, de vous trouver mon frere ; & moi qui veux vous aimer, je gémis de vous trouver un cœur si peu semblable au mien. Allez, si les biens dont vous êtes idolâtre vous ont assez corrompu pour vous rendre injuste, moi je les méprise trop pour vous les disputer (*Revenant au Notaire.*) Monsieur, qu'il rende seulement à mon pere de quoi rentrer dans cette chaumiere qu'on lui a ravie ; qu'il lui donne de quoi racheter les précieux instrumens du labourage ; c'en est assez, & nous irons contens y vivre, y travailler & y mourir ensemble.

LE NOTAIRE, *à de Lys.*

Entendez-vous ?

CHARLOTTE.

Je ne veux point deshonorer mon frere par un procès, & lui arracher l'ame en lui demandant ce qu'il ne veut point restituer. Je lui apprendrai que peu de chose suffit à une ame courageuse. N'est-il pas vrai, mon pere, que nous n'avons pas besoin de superflu ? N'est-il pas vrai, Joseph, que je serai toujours assez riche pour toi ?

JOSEPH.

Ah ! tu le sais.

REMI, *en soupirant.*

C'est donc-là cet enfant que j'ai vu si petit, que j'ai porté dans mes bras, que j'ai caressé, que j'ai pressé tant de fois contre mon sein. Je lui parlerois bien, mais il m'a dédaigné. Son ame ingrate est loin de la mienne, & nous ne nous entendrions pas...

DE LYS *est resté près de la porte, sans pouvoir sortir.*

(*Avec une exclamation sourde.*)

Ils me fuyent ! Leur mépris m'est insupportable... Ah ! je l'ai mérité.

LE

LE NOTAIRE.

[*Dans une action pleine de feu & une vivacité inattendue, court vers la porte, le saisit par le bras, le traîne rapidement en face de son oncle, en face de sa sœur. Il faut que cela soit fait avec noblesse, précision, force, grandeur, avec le vrai mouvement de l'ame.*]

Non, vous ne garderez pas cette ame avide & mépriſable. Vous en prendrez une autre. A travers vos combats j'ai démêlé votre caractere... Si vous euſſiez paſſé la porte, je ne voudrois plus vous regarder; mais vous ne vous dégraderez pas à ce point. Toute ſenſibilité n'eſt pas éteinte dans votre ame, & vous ſerez ému... Livrez-vous avec moi au doux plaiſir d'embraſſer ce vieillard dont les vertus ne peuvent que vous honorer. Cedez à ſon digne fils que vous aimerez, à cette ſœur dont le cœur tendre appelle votre cœur. La voix de ce pere expirant ne vous auroit-elle rien dit? J'en ai été touché, moi.. Ah! voyez les larmes de cette vertueuſe famille qui coulent encore; elles attendent les votres. (*dans la chaleur du ſentiment.*) Allons, du courage, jeune-homme, du courage, ſois des nôtres: oublie ta dorure, ton opulence, ton luxe; ſois homme; ſois juſte; prends un

cœur, pleure & connois la nature ; elle ne te trompera pas, &, crois m'en, tu seras récompensé par elle.

DE LYS.

[*Pendant ce tems a les deux mains sur son visage. Il est dans l'attitude d'un homme chez qui il se fait une révolution forcée & prompte. Il ouvre les bras ; & cachant tout d'un coup sa tête dans le sein du Vieillard, il crie d'une voix étouffée.*]

Oui, j'ai un cœur, j'ai un cœur . . . je le sens . . Mon oncle, je crois revoir en vous mon pere. Je cede à vos vertus, tout me frappe malgré moi.

CHARLOTTE, *volant à lui.*

Mon frere !

JOSEPH.

Mon cousin !

DE LYS, *embrassant Charlotte & Joseph.*

J'ai été injuste, barbare, dénaturé ; je ne le suis plus ; je ne le serai plus ; je ne pourrai plus l'être. . . Je vous imiterai. . . Je vous aimerai. . . .

LE NOTAIRE, *le serrant dans ses bras.*

Bien, bien ; il est de la famille ; il est de votre sang ; il est votre frere à tous. . . . Il est digne de vous.

DE LYS.

Me pardonnerez-vous ? M'aimerez-vous encore ? Etes-vous satisfaits de mon repentir ? (*On l'embrasse pour toute réponse.*) J'éprouve un sentiment qui m'étoit inconnu. Voilà le premier vrai plaisir de ma vie ; je l'ai senti dans vos embrassemens.

REMI.

Sois toujours mon neveu : va, je n'ai point d'habits galonnés ; mais sous cette bure grossiere ce cœur est tendre & tout à toi.

LE NOTAIRE, *à de Lys.*

N'est-il pas vrai que la respiration est maintenant plus libre ? Il y a beaucoup de gens qui ne savent pas le charme qu'il y a à être bien dégagé de-là.

(*De Lys embrasse le Notaire.*)

JOSEPH, *à de Lys, montrant Charlotte.*

J'étois son frere, & vous devenez le sien.... Vous approuverez nos nœuds.

DE LYS.

Oui ; que le partage soit fait ; qu'on en dresse l'acte, & je vais le signer.

CHARLOTTE.

Ecoutez-moi, mon frere ; vous êtes accoutumé au train de l'opulence, aux dépen-

ſes que le grand monde entraîne. Non, je le répete, le néceſſaire ſuffit à notre bonheur. J'exige, & mon pere l'exige auſſi, car je lis ſes intentions dans ſes regards, j'exige que vous conſerviez ce qui eſt indiſpenſable au rang que vous avez pris ; que ſurtout les meubles & la terre ſeigneuriale ſoient à vous ſans partage.

DE LYS.

Cette généroſité que j'admire me trace mon devoir. Je ne garderai rien de ce qui ne m'appartient pas. Vous êtes trois, & d'ailleurs il eſt des pauvres. (*en montrant le Notaire.*) Monſieur ſera notre Juge, & Juge ſévere.

REMI.

Eh bien, Monſieur ; vous ordonnerez à notre priere qu'il accepte ce don de notre amitié : tu nous donneras ce contentement, ou tu ſeras un orgueilleux. . .

DE LYS.

Je ne le ſerai point ; je m'éléverai juſqu'à vous ; je conſentirai à vous devoir beaucoup, parce que je me plairai, dans tous les tems, à l'avouer comme à le ſentir.

LE NOTAIRE.

Ce dernier trait m'enchante ; votre cœur

eſt né droit, juſte & ſenſible, & tous les artifices d'un traître n'ont pu le corrompre. Il eſt raiſonnable pourtant que vous ayez une portion un peu plus forte, parce que vous avez plus beſoin de fortune que ces honnêtes-gens-ci aſſez riches par leur modération ; mais il n'y aura point de mal que notre cher Remi & ſes enfans ayent plus qu'ils ne demandent ; parce que s'ils retournent habiter la campagne, comme je le crois, ils trouveront aſſez de voiſins à ſecourir.

REMI.

Hélas ! il eſt bien vrai ; ſi je deviens heureux, je ne veux pas l'être ſeul. Quand j'aurai quelque choſe, beaucoup d'honnêtes-gens, compagnons de ma miſere qu'ils ont partagée avec conſtance, ne ſeront pas ſûrement oubliés... Joſeph ! Joſeph ! Quelle joie nous attend ! Nous pourrons répandre quelques bienfaits.

LE NOTAIRE, *en ſouriant.*

Tenez, ne voilà-t-il pas déjà de l'argent placé ; mais bien avantageuſement. Mes amis ! Que ce jour ſoit conſacré à la joie ; demain nous terminerons cet affaire. Ma

journée eſt heureuſement remplie ; nous ſouperons enſemble. Je me trouve trop bien pour chercher d'autre compagnie.

DE LYS.

Et moi je renonce à toute autre.

LE NOTAIRE.

Voilà une famille raſſemblée ; imaginez que j'en ſuis auſſi.

(*Il ſonne.*)

JOSEPH.

Vous en ſerez le Roi.

LE NOTAIRE.

Non pas, s'il vous plaît... l'ami.

(*Les domeſtiques apportent des flambeaux, & le Notaire conduit dans ſon ſallon le bon Remi, Joſeph, Charlotte & de Lys qui tient la main de ſa ſœur.*)

FIN.

LE
FAUX AMI,
DRAME.

PERSONNAGES.

MOnsieur MERVAL, *homme de robe.*

Madame MERVAL.

Mademoiselle CORBELLE, *sœur de Madame Merval.*

JULLER, *Célibataire.*

NERVILLE, *Cousin de M. Merval.*

Le petit MERVAL, *âgé de sept ans.*

UN DOMESTIQUE.

La Scène est à Paris, dans la maison de M. Merval.

LE FAUX AMI,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

MERVAL.

(*Il eſt en robe de chambre & ſe promene.*)

JE ſerai mieux ici qu'auprès d'elle... Tâchons de nous poſſéder... Remontons à la ſource de nos querelles ; & voyons là, ſans prévention de ma femme ou de moi, lequel a tort : c'eſt elle... oui, c'eſt elle... aſſurément, c'eſt elle... (*en ſoupirant.*) Cruel

examen ! Ah ! lorſque je ſoupirois après l'inſtant qui devoit nous unir, je ne penſois pas qu'un jour viendroit... Mais quoi ! me repentirois-je des liens que j'ai formés ? Voudrois-je les briſer s'il étoit en mon pouvoir?.. Non, non... Je l'aime donc encore... Ah ! ſi je ne l'aimois pas, mon cœur éprouveroit-il le tourment qui le déchire ?

(*Il s'aſſied & porte la main à ſon front comme pour rêver en ſilence.*)

SCÈNE II.

MERVAL, JULLER.

JULLER, *entrant & lui frappant ſur l'épaule.*

EH bien ! Que fait donc-là notre ami ? A qui en a-t-il avec cet air rêveur ?.. Oh ! pour le coup voilà bien le tableau des charmes du mariage. Ces Époux, quand ils ſe levent le matin avec leur bonnet de nuit, ils font une mine...

MERVAL.

Mon Dieu, Juller, laiſſe-moi. Je n'ai ni ſujet ni envie de rire. Jamais je n'eus plus beſoin de repos.

JULLER.

Oh ! te voilà, te voilà à merveille. Lorſque Monſieur ſe promene au milieu de ſes belles penſées, il ſeroit fâcheux de le troubler en ſi bonne compagnie. Il faut reſpecter les graves méditations d'un pere de famille... Eh bïen, tu peux rêver à ton aiſe ; je te ſouhaite le bon jour.

MERVAL, *l'arrêtant.*

Eh non ! demeure... Mais ne viens point aigrir ma triſteſſe par une joie déplacée.

JULLER.

Veux-tu que je boude auſſi ? Soit... Eh je veux te diſſiper, te diſtraire...

MERVAL.

Je le crois... Mais à quelle heure êtes-vous donc rentrés ce matin ? Tu promenes donc comme cela toute la nuit notre petit couſin. C'eſt un honnête garçon ; ne vas point le gâter. Nerville a rapporté de ſa Province cette candeur qui s'y eſt réfugiée : voudrois-tu l'engager dans ce tourbillon qui lui feroit tourner la tête... Pour toi, tu as pris ton pli ; tu ſeras toujours un vaurien... aimable.

JULLER.

J'ai conduit Nerville, dans ces jours de fêtes, au milieu de tous ces bals qui ſe ſuc-

cedent & s'éclipſent, parce qu'il faut qu'il voye tout : va, le pauvre garçon n'eſt pas né pour la fatigue du grand monde. La quiétude ſera ſon lot. Il eſt allé ſe repoſer depuis une heure ; moi je venois paſſer mon ſommeil avec toi ; car je n'aime gueres à dormir : c'eſt du tems perdu.

MERVAL.

Mais ſeroit-il mieux employé à courir la nuit ? Quel goût trouves-tu dans un train de vie ſi bizarre ?.. Et Nerville a du plaiſir ?

JULLER.

Son goût tarde à ſe former... Je ris encore de tout mon cœur, lorſque je ſonge au ſingulier contraſte que ſa mine philoſophique faiſoit avec le ton de nos délicieuſes orgies.

MERVAL.

Pour moi, je l'en eſtime davantage.

JULLER.

Je veux qu'il connoiſſe ſon Paris. Ce n'eſt pas pendant le jour que l'on voit ce qu'il y a de plus curieux. Ah ! mon ami, quelle ville ! Il y a beaucoup de gens qui y vivent ſoixante années ſans ſoupçonner les merveilles qui les environnent.

MERVAL.

Je ſuis peut-être de ces gens-là ?

JULLER.

Tu l'as dit. Il n'y a que deux mois que Nerville nous eſt arrivé, & je gagerois qu'il eſt déjà plus au fait que toi, ſur le local & ſur mille particularités...

MERVAL.

Nerville ne pourroit-il pas échanger toutes ces belles connoiſſances contre d'autres plus utiles, plus importantes, & pour leſquelles ſes parens l'ont envoyé préciſément en cette capitale? Les Arts, par exemple, mériteroient de l'emporter ſur toutes ces frivolités dont tu l'occupes.

JULLER.

Les Arts auront leur tour; mais au fond, que ſont-ils ſans la connoiſſance du monde? Privé de cette étude préliminaire, on n'a la clef de rien. Que de ſots ſavans! Tu ignores cette chaîne continuelle de petits plaiſirs qui renaiſſent à chaque inſtant. Soupers fins; rendez-vous; doubles intrigues menées de front & filées à bas bruit; déſeſpoir de femmes, leurs plaintes, leurs jalouſies, leurs lettres, leurs querelles, l'hiſtoire du jour ſi variée, ſi amuſante...

MERVAL.

Et l'on peut s'occuper ſérieuſement de ces bagatelles!

JULLER.

Merval ; vous êtes un fort honnête homme, mais vous n'avez pas vécu... Tu n'as payé aucun tribut aux mœurs du siécle...

MERVAL.

Et je ne m'en repens point.

JULLER.

D'accord... Dès ta jeuneſſe l'himen s'accommodoit avec ton caractere naturellement grave & ſérieux : il te falloit une conduite paiſible & monotone : ton bonheur fut d'être lié à tes devoirs ; ta volupté, d'être l'eſclave de la chere Madame Merval ; tu portes ſes chaînes preſque avec orgueil. Vous imaginez vrai tout ce que vous dites enſemble : vous prenez vos réves pour des réalités : vous êtes heureux à votre maniere ; mais, crois moi, c'eſt faute de connoître d'autres plaiſirs. Tu n'as point joui, mon cher, tu n'as point joui... Si tu voyois comme moi l'intérieur de chaque maiſon, comme chacun ſe joue tour-à-tour ; femme, époux, fille, pere, mere ; c'eſt une Comédie toujours renaiſſante ; & le moyen de s'ennuyer ſur la brillante ſcène du monde, ſur ce théâtre ſi fertile en perſonnages changeans.

MERVAL.

Le bal t'a un peu échauffé... Quoi ! chaque maiſon t'offriroit un pareil ſcandale !

JULLER.

Oui, d'honneur ; excepté la tienne.

MERVAL.

Grand merci de la grace ſignalée que tu veux bien me faire.

JULLER.

Remercie le ciel qui t'a donné en partage la plus vertueuſe des femmes. Je penſe que c'eſt pour toi tout exprès qu'il l'a formée. Avoue que c'eſt la plus inſigne faveur qu'il ait pu t'accorder ; car ſi la chere Madame Merval eût été pétrie comme les autres ; oui, je gage que tu ſerois homme à faire du bruit, & tu conçois bien qu'on te riroit au nez.

MERVAL.

S'il y a une exception pour moi, pourquoi n'y en auroit-il pas pour d'autres ?

JULLER.

C'eſt que le cas eſt ſi rare, ſi rare, qu'il eſt preſque unique. Je connois un peu le monde. Sur quelque femme que tu arrêtes les yeux, ſois ſûr qu'il y a ample matiere à compoſer de jolis petits contes, mais tout-à-fait moraux. Que de ſecrettes avantures

couvent dans le sein de cette jeune fille qui marche le regard baissé & d'un air si modeste ! elle paroît tranquille, ingénue, & sa main savante ourdit une trame amoureuse, travaillée de mille fils secrets qui se croisent & se répondent : cette autre femme semble n'avoir des yeux que pour son mari, l'idolâtrer ; cette apparence n'est dans la société qu'un *domino* dont on est convenu de se couvrir. Toute l'adresse consiste à le déposer subtilement, à le reprendre de même. C'est peu ; je connois plus d'un mari dont l'artifice surpasse celui de sa femme : il trompe la perfide avec un art supérieur au sien. C'est-là un vrai chef-d'œuvre ; qu'en dis-tu ?

MERVAL.

Beaux portraits de pure imagination !

JULLER.

Si je te nommois avec qui nous nous sommes rencontrés cette nuit, & la découverte que nous avons faite... Mais non. Où est la femme qui n'ait pas le secret d'éloigner son mari à propos, de le rappeller selon ses vues ? De son côté il entend fort bien ce que cela veut dire : il trouve des dédommagemens : il faudroit être bien sot pour mourir victime de cette fidélité, qu'un moment de frénésie a fait promettre si sin-

gulierement, & qu'on a enſuite tout le tems de ſa vie pour abjurer à loiſir.

MERVAL.

Tu ne finiras pas ſitôt : te voilà retombé ſur le chapitre du Mariage.

JULLER.

Que n'es-tu venu hier avec nous ? Que n'as-tu préféré ce bal étincellant à l'uniformité du lit conjugal ? Que de folies heureuſes ! quel déſordre ! quel tumulte charmant !

MERVAL.

Je n'ai rien de caché pour toi. J'eus hier certaine criſe avec ma femme. La quitter dans ſes momens d'humeur auroit été aggraver l'affaire.

JULLER, *riant.*

L'excellent mari ! il falloit abſolument te raccommoder avec elle le ſoir même, afin qu'une autre fois elle ſe mît dans le cas du raccommodement. Ce que c'eſt que l'himen ! on ſe boude ; on ſe querelle, & le tout pour mieux accomplir ſes devoirs.

MERVAL.

Tu me déſoles avec ce ton léger : c'eſt d'un ami ; c'eſt d'un confident ſenſible dont j'ai beſoin...

JULLER.

Ah ! je vous attendois là ; je vous y

prends... Pourquoi m'avoir dit tantôt ; laiſſez moi ; je ſavois bien que ce cœur demandoit à s'épancher. On vouloit cependant être ſeul : on n'a qu'un ami ; il eſt de trop.

MERVAL.

Pardon.

JULLER.

Tu ſais que je plaiſante volontiers ; mais qu'ami ſincere & vrai, je prends un vif intérêt à ce qui te regarde. Si je donne carriere à mes folies, c'eſt parce que je t'aime, & que ce cœur t'eſt bien connu.

MERVAL.

Sois toujours mon ami.

JULLER, *avec ſentiment.*

Eh bien, révele-moi donc le ſujet de tes peines.

MERVAL.

La plaie qui me fait ſouffrir eſt ſi ſenſible, qu'on ne peut y toucher ſans que je gémiſſe. Non, Juller, non, je ne comprends pas ce déſordre de mœurs dont tu me parles. Tu veux que je m'amuſe de ces trahiſons honteuſes. Tu as beau accumuler les exemples, ils ne juſtifient point les coupables, & je ne les crois point en auſſi grand nombre que tu le ſuppoſes. Quand ce ſeroit une vérité, il faudroit la taire, l'enſevelir,

Pour moi, j'ai toujours suivi le bonheur en ligne droite. J'ai cherché, j'ai béni le lien conjugal ; il m'unissoit pour la vie à celle que j'aimois, que j'estimois. Si la loi n'eût pas existé, je l'aurois créée pour assurer mon entiere félicité. Je n'ai jamais trouvé de loi plus simple, plus raisonnable, plus digne d'être respectée. Tout y flatte les intentions secrettes de mon cœur ; mais, dis-moi, pourquoi mon attente est-elle trompée ? Je défiois le sort de nous ôter l'amour, & ce n'est qu'à présent que je reconnois quelle étoit ma présomption. Quoi, le plus doux sentiment de notre être est sujet à s'éteindre ! Ce flambeau si brillant & si pur pâlit & ne jette plus qu'une foible lueur ! L'aurois-je cru, dans les premieres années de notre mariage, que ces feux si vifs devoient être un jour altérés. Je l'aime toujours ; elle paroît encore m'aimer ; qu'avons-nous donc à nous plaindre toujours l'un de l'autre ? Quel est le démon qui nous suscite à chaque instant de nouvelles querelles, & cela sur un rien, absolument sur rien ? D'une parole à l'autre, allons, nous voilà partis, brouillés... Il y a un an que nous vivions dans une meilleure union. Dis-moi, mon cher, lorsque tu nous fis le plaisir de venir demeurer sous le même toît, d'augmenter notre société des charmes de

ton esprit, elle étoit encore bien loin du point où elle est parvenue ... Si cela va en continuant, tu verras un homme au désespoir.

JULLER.

Mon ami, je vais t'affliger, je le sens; mais dois-je taire la vérité? Tout charme cesse. Le tems, par une loi plus forte que nos sermens, a un effet inévitable sur nos cœurs, comme sur le reste de la nature. En émoussant la pointe du plaisir, il rallentit la tendresse, rend au caractere sa pente naturelle, le dépouille de sa sensibilité primitive. Le tems, destructeur impitoyable, éteint tout, affection, amitié, & jusqu'à l'amour des peres pour les enfans...

MERVAL.

Tu me fais frémir!

JULLER.

L'Amant le plus passionné cherche dans son cœur flétri un reste de tendresse, & surpris de lui-même, ne le trouve plus.

MERVAL.

Quoi, je perdrois par degré un sentiment plus précieux que la vie!

JULLER.

Il faut t'y attendre ... Sois Philosophe.

MERVAL.

Non, si pour l'être il faut être insensible.

JULLER.

Tu as bu dans la coupe de la volupté... le vase est à sec. Plus raisonnable, cherche ailleurs le plaisir ; un peu de diversion peut le faire renaître. Ris des tracasseries de ta femme ; ne te brouilles pas à demi, rien n'est plus dangereux. Une rupture décente, polie & ménagée vous mettra tous deux fort à votre aise. Il viendra bientôt un âge où vous vous raccommoderez à coup sûr.

MERVAL.

Tu me connois mal. Je ne puis vivre sans l'aimer... Va, sois bien assuré qu'il ne sera pour moi aucun plaisir dans le monde, tant que nous serons éloignés l'un de l'autre.

JULLER.

Je voulois voir si ton amour étoit à toute épreuve. Il est d'un tempéramment robuste; (*avec un sourire forcé.*) j'en suis enchanté, ravi... Va, oublie ce que je t'ai dit ; aime toujours ta femme. Le meilleur moyen, cependant, seroit de te dissiper, de la quitter quand la mauvaise humeur la saisira ; de revenir à elle le front gai, ouvert, content, radieux, comme s'il ne s'étoit rien passé... Te voyant moins sensible, elle sera plus circonspecte.

MERVAL.

Mais, dis-moi ; Je trouve un plaisir secret

à pénétrer dans son cœur, à remonter à la source de nos débats, à discuter ce point intéressant. Ah! si je pouvois une bonne fois la convaincre de ses torts!..

JULLER.

Eh bien?

MERVAL.

Je lui sacrifierois les reproches que je serois en droit de lui faire; elle sentiroit....

JULLER, *feignant d'applaudir.*

Oui, oui, c'est un sentiment fort délicat, digne d'un amant... Mais prends garde qu'elle ne devienne ton tyran; car si la tête acheve de te tourner, tous mes conseils n'y feront plus rien... Allons, veux-tu faire un tour de promenade?

MERVAL.

Je ne sais... Non.

JULLER.

Eh, dissipe-toi... Veux-tu mourir d'ennui dans ta lugubre robe de chambre?

MERVAL, *d'un ton mélancolique.*

Je ne sortirai point... Nous nous rejoindrons tantôt. Nerville vient; je me sens le cœur trop serré pour parler à qui que ce soit. (*à Nerville qui entre.*) Bon jour, Nerville, bon jour; nous nous verrons une autre fois. (*Il sort précipitamment.*)

SCÈNE III.

JULLER, NERVILLE.

NERVILLE.

VOILA un bon jour bien séchement prononcé. Il m'a coupé la parole... Est-ce moi qui cause sa retraite ?

JULLER.

Non, je sais ce qui occasionne son humeur.

NERVILLE.

Eh puis-je être de moitié ?

JULLER.

Tu ne devines pas ?..

NERVILLE.

Comment, encore une nouvelle tracasserie ?..

JULLER.

Justement.

NERVILLE.

En vérité, ce train-là me désole. Mais comment s'arrangent-ils donc ?.. Merval est cependant le meilleur homme du monde, le plus indulgent, le plus doux, le plus confiant, & sa femme est honnête, complaisante, affable ; enfin, elle est en tout point

le portrait de sa sœur ; on ne sauroit, je crois, faire de comparaison plus vraie, plus heureuse, & tu sais que Mademoiselle Corbelle est jolie, spirituelle, charmante, douce, & si vive en même-temps ! Non, je n'ai encore rien vu qui me plaise autant qu'elle ; & tenez, toutes ces femmes que vous m'avez fait passer en revue, je ne sais ; elles ont toutes un caractere d'effronterie qu'elles veulent en vain couvrir d'une modestie simulée. Leur artifice perce, leur ame échappe dans leurs regards, tantôt hardis, tantôt froids ou dédaigneux. Elles ne me plaisent point. Ah ! quelle différence lorsqu'on rapproche d'elles, ces deux sœurs... Quelle différence !

JULLER.

Vous avez été bien long-tems à me faire cette confidence ; mais apprenez que malgré vos petites ruses, vous n'avez point échappé à mon coup d'œil. Ah, ah ! te voilà donc sérieusement épris.

NERVILLE.

Oui, & je voudrois bien qu'elle m'aimât.

JULLER.

Je ne crois pas l'affaire bien difficile ; mais toi, tu seras encore fort inept à remporter une victoire aisée.

NERVILLE.

NERVILLE.

Je n'ai d'autre secret pour toucher un cœur, que d'aimer beaucoup.

JULLER.

En ce cas tu éprouveras des obstacles qui feront ton ouvrage. Tu n'es pas formé, & ces petites fillettes vous menent loin, surtout lorsqu'elles ont des Adorateurs de ton espece... Prends-y garde.

NERVILLE.

Je ne crains que de déplaire ; mais crois que je ferai l'impossible pour être aimé.

JULLER.

L'impossible !.. L'expression est plaisante.

NERVILLE.

N'est-elle que plaisante ?.. Tiens, Juller, je t'ouvre mon cœur avec franchise ; ouvre-moi le tien. Ne serois-tu pas mon rival ? J'en tremble de peur, & je ne te parle ainsi que pour me tirer de l'incertitude où je suis... S'il étoit vrai qu'elle t'aimât & que tu eusses projetté de l'épouser, il m'en coûtera, sans doute, il m'en coûtera ; mais je saurai céder à ma fatale destinée ; ainsi, réponds...

JULLER, *avec fatuité.*

Non, mon ami ; heureusement pour toi, je ne suis point ton Rival.

NERVILLE.

Embraſſe-moi... Je ſuis au comble de ma joie, & tu ſeras déſormais le dépoſitaire de toutes mes penſées.

JULLER.

Tu le dois, & je l'exige... Nous autres hommes, dans nos mouvemens d'ouverture, nous ne nous faiſons pas ſcrupule de nous révéler mutuellement les ſecrets des femmes. Il n'eſt point d'indiſcrétion à redouter. Le nom d'ami ne permet jamais à un galant homme de n'être pas diſcret; & d'ailleurs, nos projets ſont à-peu près-les mêmes.

NERVILLE, *avec joie.*

Tu veux auſſi te marier?

JULLER, *froidement.*

Non, mon antipathie pour le mariage eſt ſi violente, que deux Époux, même heureux, me font pitié.

NERVILLE.

Tu t'abuſes étrangement.

JULLER, *riant.*

Écoute... Oui, d'honneur... Cela ſe rencontre à merveille, & nous nous accorderons fort bien enſemble.

NERVILLE.

Je ne t'entends point.

JULLER.

Tu vois par toi-même combien cette chere Madame Merval eſt adorable. Quelques obſtacles ajoutent des charmes à ſa beauté ! J'ai des vues ſur elle...

NERVILLE.

Des vues ſur Madame Merval ! Mais elle eſt mariée ; elle a ſon Époux.

JULLER.

C'eſt juſtement à cauſe de cela. Nos Demoiſelles ſont fort aimables ; mais avec elles on éprouve des embarras ſans nombre, des accidens preſque inévitables ; & toi-même, avant peu, n'en ſeras peut-être que trop convaincu.

NERVILLE.

Mais aimer une femme mariée, c'eſt s'ôter toute eſpérance, c'eſt vouloir aſpirer après un bien dont un autre eſt le poſſeſſeur légitime. Te préſerve le Ciel...

JULLER, *lui faiſant ſigne & regardant au tour de lui.*

Prends garde... Non... Heureuſement perſonne ne t'a entendu. Comme on riroit à tes dépens ! Mais je ſerois obligé d'en rougir pour toi.

NERVILLE.

Et moi je crains qu'on ne t'ait entendu

parler d'amour envers une femme auſſi reſpectable... Où cela peut-il te conduire ?

JULLER.

Mon pauvre Nerville ! Je t'aſſigne à un an & à pareil jour ; alors tu feras toi-même la réponſe ; elle te divertira beaucoup... Cependant tu as rencontré plus d'une femme à laquelle on pouvoit raiſonnablement aſpirer ; & pour le peu de tems que nous avons été enſemble, je t'en ai fait connoître qui n'étoient pas douées d'une auſtérité farouche.

NERVILLE.

De qui me parles-tu ? Sont-ce là des femmes dignes d'être aimées ? On a beau dire ; toutes celles qui n'ont pas un cœur honnête, fuſſent-elles pourvues des plus rares attraits, n'obtiennent à la fin que des mépris ; & Madame Merval, je penſe, eſt bien éloignée de cette claſſe...

JULLER.

Sans doute, ſans doute qu'elle eſt l'honneur de ſon ſexe ; mais en eſt-elle moins femme ? Ce mot dit beaucoup. Le Commentaire le plus long n'effleureroit pas la matiere. J'ai aſſez bien étudié ſon ſexe, pour ſavoir qu'il ne ſe connoît pas lui-même.

NERVILLE, *ironiquement.*

Et tu le connois mieux, toi ?

JULLER, *d'un ton important.*

Oui, la femme eſt ce que nous la faiſons.

NERVILLE, *en le badinant.*

En ce cas, tu perds bien du tems & des paroles ! Cette nuit, que d'extravagances infructueuſes je t'ai vu faire ! Comme tu te tourmentois ! Et tu crois que les femmes ajoutent foi à toutes ces ſimagrées.

JULLER.

Lorſque je les badinois ; que je les plaiſantois ; que je leur faiſois un ridicule de leur pudeur, ne les as-tu pas vues toutes rougir : c'eſt par ces petits riens qu'on familiariſe les femmes avec l'habitude de céder à nos deſirs.

NERVILLE.

Tu meurs d'envie de t'étendre ſur le chapitre de tes exploits.

JULLER.

Mais je ne puis dire à une femme que je l'aime, qu'elle ne me croye. Elles trouvent tant de plaiſir à être aimées, qu'elles ſouffrent volontiers des hommages équivoques, pour peu qu'elles les interprètent comme un effet de leur beauté. Celle même qui ne veut appartenir qu'à un ſeul, aime à être recherchée de pluſieurs, & la plus ſage n'a jamais

pu se résoudre à détruire d'un seul coup l'espoir de ses adorateurs.

NERVILLE.

Tous ces discours ingénieux ne gâteront jamais dans mon esprit le tableau que je me suis fait d'une union heureuse où régneroit cette confiance mutuelle, inviolable, qui rapproche deux cœurs. Je ne crois pas que la volupté puisse habiter avec le crime : ce sont deux choses incompatibles, absolument incompatibles.

JULLER.

N'est-ce point là la morale avec laquelle tu donnas dernierement des vapeurs à six femmes ? Toutes déserterent la place, & toi seul n'apperçus pas l'ennui dont tu étois la cause.

NERVILLE.

Peu m'importe de déplaire à des femmes amoureuses de futilités, à de franches coquettes...

JULLER.

Avec quels yeux les as-tu observées, pour oser assurer qu'elles ne le sont pas toutes? Il n'en est pas une qui n'ait son genre de prétention, & la petite Corbelle, avec sa vertu d'apparat, si elle étoit conduite avec art & préparée par degré au dernier enchante-

ment, ne réſiſteroit pas au tranſport d'un amant aimé.

NERVILLE.

Tu te trompes : ſa pudeur ne ment pas ; elle eſt bien vraie, bien ſacrée : on diroit qu'elle n'a jamais ſongé qu'elle eſt belle.

JULLER.

C'eſt la fureur des femmes de vouloir paſſer pour inſenſibles aux yeux de leurs amans. J'ai ſouvent obtenu les plus précieuſes faveurs, tout en les accuſant de cruauté... Uſe de ma recette, & tu verras par expérience qu'il y a à y gagner de toute façon.

NERVILLE.

Qui, moi ? Je pourrois faire ſon bonheur & le mien, & je méditerois ſa ruine ! Non, je ne ſerai point aſſez faux, aſſez perfide, pour exciter la tendreſſe d'une fille ſenſible & ſage, & pour l'avilir enſuite pour prix de ſa confiance.

JULLER.

La perfidie ! Quel terme ! Et tout cela n'eſt qu'un jeu.

NERVILLE.

Quoi ! le deshonneur d'une femme, la diſcorde d'une maiſon, le déſeſpoir d'un honnête homme trompé... Ce ſont-là des objets plaiſans ?

JULLER.

Mais elles y consentent. Il faut être de son siécle : l'esprit dominant fait loi.

NERVILLE.

Et l'amitié, la religion, l'honneur seront comptés pour rien ?

JULLER.

L'amitié, la religion, l'honneur... Oh ! finis avec tes grands mots. Ces conventions humaines sont des conventions factices ; & le cœur né libre, ne sait point les reconnoître.

NERVILLE.

Il le doit. Il est un frein nécessaire, utile à la société, fait pour assurer à chacun son bonheur en paix, & surtout sans remords... Si tu avois des principes.

JULLER

Tu es bien bisarre avec tes grands principes ! Allons, mets-les en évidence, nous en verrons les fruits. Suis ton aventure avec la petite Corbelle... Elle te menera jusqu'au sacrement, je t'en avertis.

NERVILLE, *avec noblesse.*

Ce n'est point-là ce que je redoute.

JULLER.

Oh ! cela fera beaucoup d'honneur à ta sagacité.

NERVILLE.

Avant tout, je me pique d'être honnête homme.

JULLER.

Elle a de certains yeux gris... Crois-moi, ne te preſſe point de devenir ſon époux : c'eſt un pacte cruellement litigieux que celui qui embraſſe toute la vie... Toute la vie ! ſonge donc.

NERVILLE.

J'y ſonge fort bien ; & plus j'y ſonge, plus je trouve qu'il n'eſt point de tréſor au-deſſus de la poſſeſſion de celle avec qui je déſire d'unir à jamais ma deſtinée.

JULLER.

Mais tente un peu l'aventure, quand ce ne ſeroit que par curioſité. (*Nerville s'éloigne.*) Tu ne veux plus m'écouter.

NERVILLE.

Tranchons-là. Nous avons deux âmes bien différentes. J'aime cette chere Corbelle plus que moi-même. Je n'uſerai point de deſſeins artificieux. Je ne ſaurai que la reſpecter & ne voudrai que chercher à lui plaire, à m'en faire aimer. Tant que la ſœur n'aura point trahi la foi qu'elle doit à ſon époux, je croirai à la vertu, & j'y croirai long tems.

JULLER.

Et ſi je te rends incrédule

NERVILLE.

Avoue que tu es assez avantageux.

JULLER.

Mais on se connoît... Si je t'annonçois sa défaite ?

NERVILLE.

Sa défaite !.. Visionnaire !.. Va, je ne doute point qu'elle ne te force à des sentimens conformes à la probité, & je ris d'avance de l'embarras où te jettera ton extravagante fatuité.

JULLER, *un peu déconcerté.*

Je veux te rendre faux Prophête. Tu ne recuseras peut-être pas un fait... Mais j'entends Madame Merval. Laisse-nous, & vas mettre le tems à profit près de sa chere petite sœur.

NERVILLE.

Avant toi, mon cœur m'avoit ordonné d'y voler.

SCÈNE IV.

Madame MERVAL, JULLER.

Madame MERVAL, *entre sur la scène inquiette & rêveuse.*

JE croyois le rencontrer ici.

JULLER, *saluant Madame Merval.*

Madame, vous cherchiez...

Madame MERVAL.

Bon jour, Monsieur Juller; l'avez-vous vu ce matin?

JULLER.

Qu?

Madame MERVAL.

Qui? vous savez bien.

JULLER.

Ah! oui, Merval?

Madame MERVAL, *soupire.*

Vous n'êtes donc pas restés ensemble?

JULLER.

Non; il fal'oit tout de suite voler à une petite maison de campagne, pour je ne sais quelle partie de plaisir. Je ne connois point d'homme qui ait des goûts plus changeans?

Madame MERVAL.

Mais, eſt-ce qu'il n'avoit point l'air chagrin, le ton ſombre ?

JULLER.

Bon ; il rioit à gorge déployée. L'air chagrin ! oh ! ce n'eſt point là la phiſionomie qu'il porte avec nous.

Madame MERVAL.

(*à part.*) Le traître ! Après nous être quittés avec autant de froideur.

JULLER.

Il faut que vous l'ayez rendu bien heureux, bien ſatisfait ; car, je vous dis, il étoit d'une gayeté...

Madame MERVAL.

(*à part.*) Eſt-il poſſible !.. Et vous ne ſavez pas où il eſt allé ? Pardon, M Juller ; mais vous l'accompagnez ordinairement. Oh ! je n'aime point quand il s'en va ſeul & fâché.

JULLER.

Comment fâché ! encore ?

Madame MERVAL.

Oui, M. Juller ; & chaque jour ne luit que pour m'affliger davantage.

JULLER.

Mais ſa joie étoit donc ſimulée... Ah Madame, qu'il m'eſt cruel de voir la méſin-

telligence qui règne ici ! Vous ? faite pour rendre un homme fortuné, vous ne l'êtes pas. Je vous dirois... mais l'amitié me force à me taire.

Madame MERVAL.

Dites-moi par quelle contrariété deux époux que tout semble avoir réunis pour s'aimer jusqu'au dernier instant de leur vie, travaillent chaque jour à se désunir, & cela malgré une certaine voix secrette qui les rappelle sans cesse l'un vers l'autre... Monsieur Juller, vous êtes son ami.

JULLER.

Oui; mais je ne m'aveugle point sur ses défauts.

Madame MERVAL.

Il en a donc ?

JULLER.

Je lui souhaiterois, entre nous, un cœur plus riche en sensibilité. Il manque d'une certaine délicatesse qu'on ne doit pas toujours attendre d'un mari, il est vrai; mais dont il seroit redevable envers une femme de votre mérite. Je lui ai fait sentir cela plus d'une fois... Mais il n'écoute pas volontiers ce qu'on lui dit à ce sujet... Je voudrois qu'il eût mon cœur ; il sentiroit ce qu'il doit au rare assemblage de vos perfections.

Madame MERVAL, *essuyant une larme.*

Je vois tout ; mais je garderai le silence... C'en est fait, Merval ne veut plus rien être pour moi... Qui l'eût dit dans ces jours heureux où il m'a donné tant de preuves de son amour ! Jours fortunés ! vous ne reviendrez donc plus... Une autre a su lui plaire. Je n'en doute plus ; mon malheur est certain... Il seroit inutile, monsieur, de vous interroger. Par un ménagement cruel, vous me tairez la vérité ; mais son infidélité est trop visible pour que vous puissiez la déguiser à mes yeux.

JULLER.

Madame, il ne faut jamais ajouter foi à tous ces rapports ; la calomnie les invente & les perpétue ; on doit toujours les supposer faux, pour sa propre tranquillité. La vérité afflige, tourmente, & ne guérit point la douleur.

Madame MERVAL.

Ah ! je ne suis que trop informée des desseins qui ce matin l'ont sitôt séparé de moi.

JULLER.

Cette partie qui étoit liée?.. Elle est rompue.

Madame MERVAL.

Il se fait chaque jour un jeu de nos querelles : elles pourront un jour devenir plus sérieuses qu'il ne l'imagine. L'ingrat ne con-

noît aucun ménagement. Il ſe plaît à aigrir la douceur de mon caractere. Je ſuis laſſe de ſes froideurs. Que dis-je? Il oſe dans certains momens affecter de la tendreſſe.

JULLER, *d'un air ſurpris.*

Quoi, Madame!

Madame MERVAL.

Que je ſuis malheureuſe!

JULLER.

Je partage vos peines; mais ce qui me déſole, c'eſt que vous vous rendez telle volontairement. Il faudroit un peu plus de courage, prendre un parti...

Madame MERVAL.

Et quel parti voulez-vous que je prenne?

JULLER.

Vous avez un cœur qui s'eſt fortement épris Il y a du danger à trop aimer un mari, ou du moins à paroître l'aimer. Prenez un extérieur plus indifférent: vous le gâtez par vos careſſes, par vos attentions ſans nombre. On vous voit toujours livrée à mille inquiétudes déplacées. Votre tendreſſe eſt trop vive; un mari s'y accoutume, & reçoit comme un tribut, ce qui, plus habilement ménagé, deviendroit une grace précieuſe.

Madame MERVAL.

O ciel! comment aimer & ne point livrer

ſon âme à l'effuſion des ſentimens dont elle eſt remplie ? Comment contraindre des mouvemens ſi doux ? Quel ſera donc celui que je devrai déſormais fixer avec tendreſſe ? Où s'attachera ce cœur ſenſible ? Qui ſera mon ami ſi ce n'eſt mon époux ?

JULLER.

Vous vous êtes fait ſur le mariage un ſiſtême peut être trop élevé. Vous croyez à une tendreſſe éternelle & ſans bornes. Mais de mille perſonnes mariées, les trois quarts & demi, au bout d'un an, ne ſont plus gueres liées que par l'eſtime, par un ſimple attachement, par une amitié tranquille & raiſonnée. Si l'on conſervoit la flamme & les tranſports du premier mois, l'on tomberoit dans un état dangereux ; & le cœur, à force de ſentir, s'épuiſeroit & perdroit ſon activité pour tout autre objet.

Madame MERVAL.

Ah ! c'eſt un effort bien cruel que de ne plus aimer celui qu'on a une fois choiſi ! Il me ſemble pour moi que je préférerois autant de ne pas exiſter, que de ſentir mon cœur changé à ce point.

JULLER.

Que vous reviendra-t-il de vous livrer toute entiere au chagrin, de vous abſorber dans un ſeul objet, de ne plus vivre que

dans les larmes... Il eſt dangereux de fonder ſon bonheur ſur le cœur d'un époux ; c'eſt-à-dire, ſur ce qu'il y a de plus inconſtant dans le monde.

Madame MERVAL.

Je ne change point ; pourquoi ſeroit-il autoriſé à changer ? Mon cœur n'eſt pas formé autrement que le ſien ; & ſi je chéris la conſtance, pourquoi ne la connoîtroit-il pas ?

JULLER, *comme ſortant d'une profonde rêverie.*

Employez un ſtratagême innocent... Feignez de l'imiter ; cela pourra le ramener. Plus on accorde à un mari, plus il s'attribue de droits nouveaux. Ils ſont tous des Deſpotes altiers qui augmentent la ſervitude des Eſclaves de leurs caprices, à meſure qu'ils paroiſſent plus ſoumis. Paroiſſez vouloir vous dérober au joug, & il voudra vous retenir. Il s'endormoit dans le charme de l'abſolu pouvoir ; il s'éveillera pour ſentir que le bonheur pourroit lui échapper, s'il ne s'appliquoit à le mieux mériter.

Madame MERVAL.

Quoi, il ne m'aimeroit plus ! Eh ! qu'ai-je donc fait pour le rendre infidele ? Aurai-je recours à des moyens qui feront encore

plus cruels pour moi que pour lui... Non; cher Merval, tu dois régner absolument sur ce cœur! Malheur à toi si tu abuses de ton empire! Ah! tu ne sais pas combien tu me fais souffrir... Pardon, Monsieur, j'ai besoin d'être seule.

[*Elle se retire.*]

SCÈNE V.

JULLER.

Elle revient toujours à Merval. Je ne puis voir ses larmes sans ressentir un dépit secret... Mais une femme aime à se venger d'un ingrat. Si j'ai bien étudié son cœur, elle ne connoît pas elle-même tout le fond de sensibilité qu'il renferme. Qui sait jusqu'à quel point peut varier une femme livrée à de si heureuses dispositions?.. Observons ses pleurs: mettons chaque soupir à profit. La douleur d'une femme est un véritable état de tendresse. Il vient un moment favorable; & mon génie me serviroit mal, si je ne savois pas le saisir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

Mlle. CORBELLE, NERVILLE.

Mademoiſelle CORBELLE.

Eh quoi! vous voilà encore? Il n'y a qu'un moment qu'à vos adieux, je vous croyois abſent au moins pour deux heures.

NERVILLE.

Auſſi Mademoiſelle il y a bien plus longtems que je vous ai quittée, je vous le proteſte.

Mademoiſelle CORBELLE.

Oh! point du tout, s'il vous plaît; voyez plutôt; (*elle regarde à ſa montre.*) vous êtes parti à dix heures quinze, & je penſois...

NERVILLE, *avec vivacité.*

Et que penſiez-vous? achevez, dites... Penſiez-vous que je pourrois revenir bien

vîte... Auriez-vous remarqué la minute de mon départ, ou celle de mon arrivée? J'aime à m'abuſer : j'aime à vous repréſenter à mon imagination telle que je voudrois vous voir. Non, je ne puis me trouver content qu'à vos côtés. C'eſt-là que je ſuis bien. Il ſemble que le bonheur que vous enchaînez près de vous, faſſe rejaillir ſur moi ſes plus purs rayons.

Mademoiſelle CORBELLE.

Voilà une belle image.

NERVILLE.

J'aurai beau les choiſir, les aſſembler toutes, jamais je n'exprimerai qu'imparfaitement ce que mon cœur ſent ſi bien.

Mademoiſelle CORBELLE.

Patience : les louanges, les proteſtations, les ſermens mêmes, vont bientôt couler de ſource... Oui, Monſieur Nerville, vous ſavez conter les plus jolies choſes du monde. Je me fais quelquefois un plaiſir de vous entendre. Je vous écoute avec intérêt ; mais parlez-moi avec franchiſe. Si mon cœur alloit ajoûter foi à tous ces propos d'amant, en vérité je vous amuſerois trop, & votre rôle ne dureroit pas aſſez longtems. Je ſais ce que je dois penſer ; ainſi je crois que nous pouvons l'un & l'autre continuer ſur le même pied.

NERVILLE.

Quoi, vous voulez toujours me déſeſpérer... Oui, dites-moi plutôt une bonne fois : Nerville, vous me déplaiſez ; je ne puis vous ſouffrir ; jamais vous ne parviendrez à trouver le chemin de mon cœur : dites-moi cela, Mademoiſelle, plutôt que de m'outrager, plutôt que de me croire du nombre de ces vils adulateurs, qui ſe font un paſſe-tems de feindre les plus beaux ſentimens du cœur humain. Je ne conçois point ces êtres faux qui oſent avouer une paſſion qui n'exiſte pas ; mais le menſonge de leur cœur doit paſſer ſur leur front... Voyez le mien ; appercevez-vous en lui quelques traits d'un vice ſi bas, ſi odieux, ſi révoltant ?..

Mademoiſelle CORBELLE.

Là, là, tout doucement ; comme vous allez... Je vous redoute, au moins. Je ne veux pas diſputer avec vous : & j'aurai plutôt fait, je penſe, de vous croire.

NERVILLE, *lui baiſant la main.*

Charmante, adorable & ſeule amie de mon cœur ! Ah ! n'en doutez pas... Je voudrois renfermer un aveu, peut-être trop vif, trop précipité, & toujours il s'échappe malgré moi. J'ai beau me dire : modere le penchant qui t'entraîne ; ne t'abandonne

pas tout entier à ſon charme, peut-être hélas trompeur; il faudroit ſavoir avant ſi tu es aimé, ſi ce cœur, que tu adores, conſent d'être à toi. Je ne puis impoſer des loix au ſentiment qui me maîtriſe. Il s'exprime dans ma voix, mon geſte, mes regards... Dès que vous paroiſſez mon âme entiere vole vers vous. Tout décéle un amant paſſionné, vrai, ſincere... Méconnoîtrez-vous l'empire que vous avez ſur moi, ou feindrez-vous de l'ignorer pour mieux me tourmenter?

Mademoiſelle CORBELLE.

Paix, paix... Mon Dieu, comme ces hommes ſavent ſe tranſporter!.. Je n'ai qu'une réponſe à vous faire. Il y a huit ans que ma ſœur avoit mon âge; j'ai entendu Merval lui tenir les mêmes propos. Je me ſouviens de l'avoir vu près d'elle, & la regarder d'un air... là, tout comme vous me regardez, juſtement, avec ces yeux là... Eh bien, j'aurois répondu de l'union la plus parfaite, la plus durable; ma ſœur ne l'eſpéroit pas moins. Elle croyoit à ſon époux de la meilleure foi du monde; elle eſt devenue Madame Merval. Dites, vous êtes témoin aujourd'hui, auſſi-bien que moi, des ſcènes journalieres qui ſe paſſent: après cela, prononcez ſur ce que je dois penſer.

de toutes les protestations que fait un amant.

NERVILLE.

Et pourquoi m'offrir une situation qui nous seroit étrangere?.. Ah ! mon cœur ne me trompe point. Je serois trop fortuné pour que vous ne fussiez pas heureuse. Le desir de votre félicité me dévore, me consume. Jamais le moindre nuage ne viendroit obscurcir nos beaux jours. Près de vous, je défie la discorde de nous approcher... Elle ! désunir un instant nos cœurs ! Non, non, cela n'est pas possible.

Mademoiselle CORBELLE.

Tout aussi possible qu'entre Merval & ma sœur, & je vous avoue que son exemple me détourne un peu...

NERVILLE.

Ah Dieu ! qu'entends-je ! Devois-je m'attendre à cette injustice de votre part ?

Mademoiselle CORBELLE, *sérieusement.*

Et de quel droit vous plaignez-vous, Monsieur ?

NERVILLE.

De quel droit?.. Ah la flamme la plus vive...

Mademoiselle CORBELLE.

Merval en disoit autant ; Merval a changé, &...

NERVILLE *l'interrompant.*

N'achevez pas... Dites moi, ſon époux ne partage-t-il point ces déſagrémens domeſtiques ? N'eſt-il pas de moitié dans ſes peines, & pouvons-nous prononcer lequel ſouffre le plus ? Je ne ſais quelle eſt l'origine de leurs querelles ; mais tous deux en ſont les victimes. Croyez-moi ; lorſqu'on eſt uni par des liens ſi étroits, les chagrins ſe partagent comme les plaiſirs. Tout eſt commun ; & dès qu'on s'eſtime, il faut riſquer la vie enſemble.. Vous me parlez de quelques jours orageux ; mais vous ne ſongez pas au nombre de jours ſereins qui les ont précédés & qui ſont prêts à renaître. Oui, ils renaîtront ; j'en ſuis le garant. Deux cœurs honnêtes ſe reportent l'un vers l'autre par un penchant invincible ; & ſi quelque foibleſſe momentanée les ſépare, c'eſt pour prêter un nouveau charme à leur réunion.

Mademoiſelle CORBELLE.

Voilà comme le pinceau fait tout embellir ; mais la réalité dément un peu cette illuſion flatteuſe, ce coloris trompeur... J'en crois l'expérience.

NERVILLE, *preſque en colere..*

Achevez, cruelle, de ſaiſir un prétexte odieux pour ſignaler votre indifférence.

Achevez

Achevez de déſeſperer un amant qui ne reſpire que pour vous... Mais vous riez.. Ce que je vous dis, Mademoiſelle, eſt cependant très-ſérieux. Je vois trop que vous ne m'écoutez que pour vous diſtraire... Je ſuis déſolé.

Mademoiſelle CORBELLE.

En vérité, vous n'êtes ni ſage, ni ingénieux. Pour mieux me convaincre de la douceur d'un époux, vous commencez par me faire une querelle... Que ſera-ce donc ?..

NERVILLE.

Mais s'il vous en coûte tant de prononcer un mot ſi facile à dire, favoriſez-moi d'un ſigne de tête... Laiſſez-moi lire dans ces beaux yeux l'aſſurance de votre tendreſſe... Vous les baiſſés.. là, là, ſeulement un petit ſigne, & je ſuis le plus heureux des hommes.

Mademoiſelle CORBELLE.

Votre bonheur dépendroit d'un ſigne de tête ? Non, non, je ne le crois pas ; vous voulez m'aimer ; je ne puis vous en empêcher... Contentez-vous de m'aimer ; oui, aimez-moi bien. En récompenſe je vous promets, ſi vous venez à me déplaire d'être aſ-

fez reconnoiſſante pour vous en avertir ſur le champ... Etes-vous ſatisfait ?

NERVILLE.

Je pourrois l'être d'avantage... Vous ſoulevez, vous appaiſez mon ame à votre gré. Oui, vous êtes bien la ſouveraine de mon être. Cette ſuppoſition que vous venez de faire, me chagrine un peu ; mais vous ſeriez bien ingrate, ſi vous teniez contre la force du ſentiment qui m'enchaîne à vous.

SCÈNE II.

Mme. MERVAL, Mlle. CORBELLE, NERVILLE.

Madame MERVAL, *en entrant.*

ET vous l'écoutez, ma ſœur !

NERVILLE.

Ah ! Madame.

Mademoiſelle CORBELLE.

Vous nous ſurprenez ainſi !

Madame MERVAL.

Tu rougis... Va, chere petite ſœur, à ton tour... à ton tour... Voilà les momens

que j'ai passés & que je voudrois rappeller. Que ceux qui leur ont succédés ne t'arrivent jamais !

Mademoiselle CORBELLE.

Et le sûr moyen de les éviter, est de ne point se lier au sort d'un sexe inconstant ; & qui d'entre eux ne l'est pas !

NERVILLE, *à Mlle. Corbelle, du ton du reproche.*

Toujours !

Madame MERVAL, *à Mlle. Corbelle.*

Ce n'est pas cela que j'ai voulu te faire entendre, quoique je ne sois plus heureuse.

NERVILLE.

Vous n'êtes plus heureuse. Eh ! quel Démon trouble votre félicité ? Quand on a connu celle du cœur, je ne saurois concevoir comment on peut vivre sans en jouir. Tenez, je n'ai point de foi à tous ces petits différens ; ils ne doivent être regardés que comme une ombre légerement distribuée dans le tableau du bonheur.

Madame MERVAL.

Ah ! Monsieur, que votre sexe est quelquefois cruel ! Je voulois que ce secret mourut avec moi dans mon sein. Jusqu'ici j'ai eu la force de renfermer mes chagrins, de

m'interdire toute plainte ; mais ce courage me manque.

NERVILLE.

Votre douleur ſera bientôt un tourment pour l'ame noble de Merval.

Madame MERVAL.

Si vous ſaviez, Monſieur, ce qu'un cœur bien épris ſouffre des tiédeurs d'un Époux ; ſes regards ſont moins affectueux ; ſa voix, quand il me parle, n'a plus la même tendreſſe ; l'indifférence à ſuccédé aux attentions les plus paſſionnées. Quelle révolution ! Et la cauſe en demeure toujours cachée.

NERVILLE.

Merval eſt un homme de bien : il vous a recherchée par amour : un tel ſentiment une fois conçu, ne s'altere point.

Madame MERVAL.

Tous mes vœux étoient jadis ſatisfaits. Merval étoit tendre & plein d'égards. Je jouiſſois même de l'avenir. Mais ce ſonge charmant s'eſt évanoui. Plus de confiance ; ſa conduite change de jour en jour.

NERVILLE.

Éloignez de tels ſoupçons. Merval n'eſt point infidele. Croyez-vous que par l'entre-

miſe d'un honnête homme il ſoit impoſſible de vous rendre votre Epoux.

Madame MERVAL, *ſe jettant dans les bras de ſa ſœur.*

Ma chere bonne amie ! L'amertume eſt au fond de mon ame... Reçois un aveu terrible ! Nous ſommes peut-être ſur le point de nous ſéparer.

Mademoiſelle CORBELLE.

Vous ſéparer ! ô Dieu !

Madame MERVAL.

Hélas ! croirois-tu que Merval me l'a preſque fait entendre, & je ne te dis pas encore tout ; je lui dois des ménagemens.

Mademoiſelle CORBELLE, *pleurant à moitié.*

Ma ſœur !.. Ah Monſieur !.. Comme je haïrois votre ſexe... Tous les hommes peuvent être des Merval.

Madame MERVAL.

Ne dis rien contre lui, ne dis rien. Je l'aime, & ſes droits ſont toujours bien établis dans mon cœur.

NERVILLE.

Oui, Madame, aimez-le toujours malgré ſes injuſtices. Il connoîtra ſes erreurs. Vous lui ſerez plus chere... Ah ! Mademoiſelle, vous ne ſavez pas combien l'hymen

a de puiſſance ſur un cœur vertueux. Il peut s'égarer ; mais il revient plus tendre... Non ; un Époux fut-il un monſtre, ne pourra jamais haïr une femme qui n'aura pas ceſſé de mériter ſon eſtime.

Madame MERVAL.

Et vous, Nerville, eſt-il bien vrai que vous puiſſiez faire l'apologie d'un lien qui de jour en jour ſemble devenir plus à charge à votre ſexe : ou vous aimez beaucoup, ou vous n'êtes pas ſincere.

NERVILLE.

Je le ſuis : ce n'eſt point un ſentiment aveugle qui me fait épouſer une ſi belle cauſe. La plus ſaine raiſon la plaidera toujours avec avantage. L'himen, de toutes les inſtitutions, eſt la plus ſainte & la plus digne d'être obſervée. Elle confirme le penchant de deux cœurs ſenſibles. Il leur eſt impoſſible d'ajouter à ſes nœuds, & que peut déſirer de plus un honnête homme ? Il ſe trouve aſſujetti, mais c'eſt pour être plus conſtamment heureux. La loi lui donne le gage perpétuel de ſa félicité. La loi veille à prévenir l'inſtabilité qu'un moment d'erreur pourroit faire naître. J'avois toujours entendu parler avec reſpect de ce nœud ſacré. En arrivant ici, jamais je ne fus plus ſurpris que de rencontrer une foule de petits per-

ſonnages ironiques, tranchans, qui logeoient des ames ſans vigueur dans des corps efféminés; je les entendis déclamer contre le plus auguſte des liens, le plus utile à la ſociété. Fiers d'idées ſubtiles & non moins fauſſes, ils ſe diſent Partiſans de la volupté & en connoiſſent à peine l'ombre. Ils verſent le ridicule ſur le mariage, & tout le feu de leur eſprit ne ſert qu'a parer la débauche. Voilà les Apologiſtes du célibat... Qu'ils viennent, ces Apologiſtes impies, je les confondrai, ou plutôt ſont ils dignes qu'on leur réponde? Non, ils ſe rendent juſtice en fuyant les plus touchans devoirs de l'homme. Ils ne ſont faits, ni pour être Epoux, ni pour être peres, ni pour être amis.

Mademoiſelle CORBELLE.

J'en reconnois plus d'un à ce portrait; & les touches ſont encore ménagées.

Madame MERVAL.

Ah! Nerville, je vous ſais honnête, & je crois que vous êtes bien éloigné de leur reſſembler.

Mademoiſelle CORBELLE.

Oui,.. Mais qui peut répondre...?

NERVILLE.

Encore! cruelle, encore!.. Épargnez ma ſenſibilité. Il ne tiendra qu'à vous de me faire adorer & bénir un titre que je brûle de porter.

SCÈNE III.

Mme. MERVAL, Mlle. CORBELLE, NERVILLE, MERVAL, JULLER.

(Merval & Juller parlent dans le fond du Théâtre.)

JULLER, *à Merval.*

TU ne feras jamais qu'un sot si tu écoutes ses larmes... Parle en maître... Mais, la voici; il ne faut pas rétrograder. (*Juller passe à côté de Madame Merval, lui fait une révérence profonde, & dit fort haut à Mademoiselle Corbelle,*) Tous les jours plus jolie.

Mademoiselle CORBELLE, *froidement.*

Et vous, tous les jours plus complimenteur.

MERVAL, *dans le fond.*

Elle ne me regarde point... Elle détourne la tête... Elle me dédaigne... Oui, Juller a raison. Allons, je n'encenserai plus son orgueil & je braverai ses dédains. Retirons-nous.

Madame MERVAL, *sur le devant de la Scène.*

L'ingrat! Il ne daigne point m'aborder;

me voir... Il fuit ma préſence. Sortons, pour donner un libre cours à mes douleurs,

(*Elle va pour ſortir.*)

MERVAL.

Non ; reſtez, Madame, je vous en épargnerai la peine ; c'eſt moi qui dois me dérober.

Madame MERVAL.

Ma préſence vous gêne. Suivez vos deſſeins, Monſieur ; éloignez-vous de moi : allez chercher le plaiſir où vous comptez le trouver, les remords viendront vous punir, & votre conduite...

MERVAL.

Ma conduite, Madame ! ma conduite ! Je n'en dois compte à perſonne ; la mienne n'entraîne point de remords ; mais la vôtre eſt d'oublier la modération & la douceur.

Madame MERVAL.

Eſt-ce moi qui vous fuis, ingrat ? Si mon extrême douceur s'eſt quelquefois démentie, c'eſt vous qui m'y avez forcée ; & quel cœur peut demeurer calme au milieu de ſi ſenſibles atteintes ! Il faut que je vous ſois devenue bien odieuſe.

MERVAL.

Bien odieuſe ! Et ſur quoi fondez-vous...

Madame MERVAL.

Vous êtes complaisant, sensible envers tout autre ; vous n'êtes injuste qu'envers moi.

Mademoiselle CORBELLE, *à part.*

Dieu ! que va-t-il arriver !

NERVILLE, *à part.*

Que ne suis-je loin, ou que ne puis-je calmer !

MERVAL.

Je suis injuste ! Envers vous !

Madame MERVAL.

Et comment traiteriez-vous une femme que vous haïriez ? Ah ! je vous ai mal connu.

MERVAL, *courroucé.*

Vous m'avez mal connu!.. Eh bien, vous me connoîtrez, Madame.

Madame MERVAL.

Je ne vous ai jamais imaginé tel, sans quoi j'eusse été plus tranquille.

MERVAL, *avec une fureur contrainte.*

J'en étois trop sûr pour en douter ; & c'est ainsi que vos paroles m'offensent.

Madame MERVAL.

C'est ainsi que vous insultez à mes larmes qui m'étouffent, qui coulent malgré moi...

Ah Dieu ! La mesure de mes afflictions est remplie : vous n'y pouvez rien ajouter.

MERVAL.

Des plaintes, des reproches ! Oh faites-moi grace de tous ces gémissemens.

Madame MERVAL.

Ils vous importunent... Je vois votre projet. Il est trop bien marqué ; tout me le fait connoître ; votre indifférence, votre ton ironique... Vous tendez à une séparation. Elle vous est facile, Monsieur ; la loi vous favorise.

Scène muette d'étonnement & de douleur entre Mademoiselle Corbelle & Nerville.

MERVAL.

Vous la demandez, Madame ?

Madame MERVAL.

C'est vous qui dans le fond du cœur ne désirez, n'attendez que ce moment, ne cherchez qu'un pretexte...

MERVAL.

J'entends, Madame ; vous le faites naître, & vous voulez m'en laisser l'honneur.

Madame MERVAL.

Ah ! si mes yeux pouvoient lire dans le fond de votre ame...

MERVAL.

Eh bien ? qu'y verriez-vous ?

Madame MERVAL.

Mépris, injuſtice, infidélité.

MERVAL, *échauffé.*

Vous croyez que mon cœur nourrit de tels ſentimens?

Madame MERVAL.

Oui, Monſieur, je le crois; aſſez de preuves me l'atteſtent. Ceſſez de diſſimuler. Débarraſſez-vous du fardeau qui vous peſe.

MERVAL, *en colere.*

C'en eſt trop, Madame, vous le voulez; oui, oui, nous nous ſéparerons... Ah! tu ne crois plus à mon cœur.

(Madame Merval émue fait deux pas, & voudroit courir à ſon Epoux. Juller ſe met au devant d'elle, & lui prend la main.)

JULLER.

Ah! Madame, que je ſuis déſeſpéré de tout ceci; mais voilà qui eſt inconcevable... Croyez-moi, n'irritez pas ſon courroux... Dans un inſtant plus calme...

MERVAL, *dans le fond du Théâtre.*

Je me retire; je ne ſerois plus maître de moi. *[Il ſort.]*

NERVILLE.

Dans quel étonnement!

Mademoiſelle CORBELLE, *courant à ſa ſœur & la ſerrant dans ſes bras.*

Ah ! ma ſœur, ma ſœur ! Comment appaiſer cet orage? Quelle ſcène malheureuſe ! (*A Nerville qui s'avance humblement pour lui donner la main.*) Laiſſez-moi, Monſieur, laiſſez-moi. En tout tems votre ſexe fut injuſte, barbare; je veux le fuir & le déteſter à jamais.

[*Elle donne le bras à Madame Merval, qui, dans ſa douleur, marche à pas lents & s'appuie ſur elle.*]

SCÈNE IV.

JULLER, NERVILLE.

NERVILLE.

VOILA qui eſt fatal. Malheureux moment ! Une ſcène pareille entre deux Epoux qui ne devroient que s'adorer. Ah ! ſi j'euſſe prévu cet orage ... Ils en viennent au moins à des extrémités ſérieuſes.

JULLER.

Voilà qui eſt excellent. Tout va le mieux du monde.

NDRVILLE.

Que veux-tu dire ?

JULLER.

Je vois bien que ceci te paſſe. Cette leçon eſt au-deſſus de ta candide intelligence. Ne me ſuis-je pas fait fort de te prouver...

NENVILLE.

Tu veux me rappeller tes vains propos... Oh ! c'eſt une mauvaiſe plaiſanterie que tu n'auras pas pouſſé plus loin ; & dans ces circonſtances...

JULLER.

Je ne m'arrête point ainſi dans ma carriere... Tu crois peut-être que cette méſintelligence qui regne entre ces Epoux, eſt l'effet du hazard : non, mon ami, c'eſt moi qui prépare ces petits débats pour mieux la conduire où je veux la mener.

NERVILLE, *ſurpris*

Qu'entends-je !.. (*à part.*) Diſſimulons... Laiſſons le parler.

JULLER.

C'eſt dans ces momens de douleur & de dépit que l'on ſurpend un cœur qui ſembloit ne devoir jamais ſuccomber, & la plus légere pente le fait aller loin.

NERVILLE.

Quoi ! c'eſt toi qui ſemes ici la diſcorde... (*a part.*) Poſſédons-nous.

JULLER, *d'un air avantageux.*

Va, perſonne ne connoît mieux que moi l'art de ſe gliſſer chez une femme. Je commence d'abord par me faire l'ami de la maiſon ; flattant les deux Epoux en particulier, peu à peu je deviens leur confident ſecret, l'homme néceſſaire. J'étudie leur goût, leur penchant, & les mets à profit. J'excite de petites bouraſques que je fais calmer à propos, en attendant que je faſſe lever la tempête ſérieuſe qui doit les ſéparer l'un de l'autre. Pendant ces premiers jours je ſurviens comme conſolateur. Je flatte ; je propoſe des raccommodemens que je fais échouer ; alors je manie à mon gré un cœur dont je connois les replis. J'y domine avec myſtere, mais avec empire ; & ce qui m'amuſe beaucoup, c'eſt ce que l'Epoux aveuglé par ce génie favorable qui les rend tous confians, ne ceſſe point de m'être attaché... Je ne manque pas de bons amis.

NERVILLE.

Juller, ceci paſſe l'inconſéquence, la légereté. Si l'on te connoiſſoit une ame pareille... (*a part.*) Je le démaſquerai, je rendrai ſes attaques vaines.

JULLER.

Détrompe-toi, mon pauvre Nerville; de telles infidélités ſont en honneur dans le commerce du monde.

NERVILLE,

Tu le crois donc peuplé de gens qui te reſſemblent?

JULLER.

Tu ne m'entends point; ce qui t'effraie eſt ce qui conſtitue la paix du ménage, ce qui la fera renaître ici. La femme n'eſt jamais ſi complaiſante, ſi douce, ſi attentive, que lorſqu'elle a une intrigue ſecrette à voiler. L'Epoux alors eſt preſque auſſi ménagé que l'Amant.

NERVILLE.

Et tu te crois déjà plus heureux qu'un Epoux. (*a part*) Feignons encore d'applaudir.

JULLER.

Chacun penſe ainſi, s'il n'agit pas de même.

NERVILLE, *reprenant ſon caractere.*

Chacun penſe ainſi!.. Pour moi, ſi l'on m'imputoit injuſtement ce dont tu te glorifies, je regarderois cette imputation comme le plus ſenſible outrage; & croyant mon

honneur véritablement offenſé, j'en tirerois vengeance ſur l'heure.

JULLER, *éclatant de rire.*

Tu es vraiment original.

NERVILLE.

Ce n'eſt point-là un faux point d'honneur comme celui auquel les hommes attachent un ſi haut prix... Quoi! le larcin deshonore, & l'adultere ſource de tous les déſordres ne ſeroit point un crime infâme?... Au reſte, je me plais à croire que tu renonceras à ton abominable projet.

JULLER.

Suis tes petites prétentions, & laiſſe-moi à mes grands deſſeins.

NERVILLE, *avec force.*

Tu ne les acheveras point... Non.

JULLER.

Tu te fâches; mais choiſis: il faut que j'aie Madame Merval ou la petite Corbelle... Ton Ange céleſte, ta rare Divinité ne tiendroit pas plus longtems contre moi. Les deux ſœurs ſont faites de même bois que le reſte de leur ſexe; & quand le feu en approche, vert ou ſec, il faut que cela prenne également.

NERVILLE, *le fixant.*

Tu m'excedes... Expliquons-nous un

peu, je te prie... Ne dis-tu pas que Madame Merval... Acheve, parle donc.

JULLER, *le regardant malignement & lui ſerrant la main.*

Va, mon ami, c'eſt comme choſe faite.

NERVILLE, *le fixant encore.*

Tu veux me perſuader que Madame Merval... Réponds donc.

JULLER.

Le vent m'eſt très-favorable. Elle a exhalé un ſoupir à demi étouffé, qui exprimoit tant de ſenſibilité... Elle m'a regardé... Quel plaiſir il y a d'être aimé d'une femme dont la raiſon eſt formée! La réflexion dirige ſa tendreſſe & lui donne une prudence conſommée. Tu as vu qu'ils alloient ſe ſéparer. Il ne faut plus qu'un inſtant...

NERVILLE.

Mais ſa bouche auroit-elle avoué qu'elle te portoit le cœur qui appartient à ſon Epoux... A-t-elle prononcé?

JULLER, *levant les épaules.*

Prononcé! Eſt-ce qu'une femme prononce? Va, mon pauvre Nerville, il ſe fait ſur un viſage des mouvemens ſi prompts, ſi légers, que l'œil connoiſſeur qui ſait les ſaiſir, lit les nuances des paſſions cachées,

comme celles des passions visibles. Tu t'étonnes encore.

NERVILLE.

Tu m'en imposes... Madame Merval ne sauroit être parjure à ses devoirs. La sœur de celle... Non, garde-toi de le penser. Sur qui faudroit-il compter ? Je croirois plutôt...

JULLER.

A un miracle, qu'à la fragilité d'une femme ! Mais je les reconcilierai après les avoir brouillés. Oh ! c'est la regle. (*Nerville lui lance un regard d'indignation.*) Tu es indisciplinable, n'en parlons plus. Je te laisse à ton imagination moralisante. Je ne t'entretenois sur cette matiere, que pour débrouiller un peu tes idées provinciales fort confuses sur un pareil sujet.

NERVILLE, *avec feu.*

Tu viens de me percer l'ame. Je ne serai point témoin insensible du deshonneur de mon ami, & je n'en resterai pas là.

JULLER, *étonné.*

Que veux-tu dire ?

NERVILLE, *très-sérieusement.*

Il faut que tu me confirmes cette prétendue puissance que tu as sur le cœur de Madame Merval. Tu t'en es vanté. Je veux

savoir si c'est avec quelque fondement. Il faut consentir à passer pour un calomniateur, ou avouer que tu ne connoissois ni elle, ni toi. Si tu me donnes preuve du contraire...

JULLER.

Eh bien, si je te la donne...

NERVILLE.

Alors je passerai par où tu voudras; & loin d'épouser la sœur, je serai le premier à mépriser & à fuir un sexe aussi perfide; mais j'exige...

JULLER.

Tu exiges...

NERVILLE.

Oui, & je te parle sérieusement.

JULLER, *avec un sourire forcé.*

Il te faut cette leçon? Il te la faut? Eh bien, on te la donnera, on te la donnera.

NERVILLE, *avec force.*

Je l'attends.

SCÈNE V.

NERVILLE, *seul.*

JE commence, mais trop tard, à pénétrer ce caractere pernicieux. Ce n'eſt point là cette légéreté ordinaire qui prend le ton du vice pour le ton du jour. C'eſt un vil impoſteur !.. Voilà donc ces hommes qui ſont admis, fêtés, careſſés dans le monde, & dont on exalte l'eſprit, ſans ſavoir qu'il prend ſa ſource dans un cœur vicié... Mais comment Merval lui accorde-t-il ſon amitié, ſa confiance, lui a-t-il ouvert ſes foyers?.. Ah! c'eſt l'homme qui a la meilleure opinion d'autrui. J'ai été moi-même ſéduit par cet extérieur poli & brillant, qui trop ſouvent ici eſt le maſque de la fauſſeté... Dans quelles mains j'allois tomber, & que je rends graces au pere ſage qui m'a appris de bonne heure à n'eſtimer les objets que par les degrés de reſſemblance qu'ils ont avec la vertu!.. Mais qu'il tremble; je ne ſouffrirai pas qu'on joue impunément mon ami,

SCÈNE VI.

Mlle. CORBELLE, NERVILLE.

Mlle. CORBELLE, *arrivant précipitament.*

JE vous cherchois, & j'ai à vous parler.

NERVILLE.

En quoi ai-je failli ?

Mademoiselle CORBELLE, *avec un peu de sévérité.*

Mais...

NERVILLE.

Parlez, ordonnez... Je suis prêt à réparer le malheur de vous avoir déplu.

Mademoiselle CORBELLE.

Souvent on peut affliger une personne sans lui déplaire... Il me paroît que vous êtes intimement lié avec Juller.

NERVILLE.

Je vous entends... & je vous proteste bien que je ne suis rien moins que son ami.

Mademoiselle CORBELLE.

Cet aveu m'enchante... Dites-moi quelle impression a fait sur lui l'éclat de cette scène ?

NERVILLE.

Je ne puis dire qu'il en ait été affecté auſſi vivement que moi.

Mademoiſelle CORBELLE.

Je m'en ſuis apperçue.

NERVILLE.

Je ne puis encore parler. L'ombre même d'une imprudence m'allarme; mais bientôt je pourrai répondre plus poſitivement.

Mademoiſelle CORBELLE.

Cet homme à coup ſûr eſt un traître; & je lui attribue la méſintelligence qui regne entre ma ſœur & ſon époux.

NERVILLE.

Mais comment deux cœurs auſſi vertueux ne triompheroient-ils pas d'un mauvais génie?

Mademoiſelle CORBELLE.

Oh! voilà les hommes: ils ne veulent rien entendre. Merval eſt le plus honnête, le plus ſenſible de tous, & cependant il rend ſa femme malheureuſe.

NERVILLE.

Peut-être que ſa femme... Pardonnez...

Mademoiſelle CORBELLE.

Ma ſœur eſt auſſi complaiſante qu'elle eſt

généreuse. Un excès de sensibilité peut avoir quelquefois emporté trop loin le langage de son cœur ; mais par combien de vertus elle répare cet heureux défaut. Enfin, que la cause soit grave ou non, ils n'en sont pas moins prêts à se séparer.

NERVILLE.

Ah ! je préviendrai cette rupture, je la préviendrai.

Mademoiselle CORRELLE.

Il le faut ; abordez Merval avec confiance ; détruisez les inspirations secrettes de Juller. Le ton de la vérité & de la vertu a une force naturelle sur les cœurs droits ; & s'il faut vous le dire, je croirai volontiers à l'éloquence de votre ame.

NERVILLE.

Lorsque je l'employerai pour un autre, elle sera plus heureuse que pour moi-même.

Mademoiselle CORBELLE.

En la faisant servir à une cause si belle, vous ne devez pas craindre qu'elle vous manque dans toute autre occasion.

NERVILLE.

Je sens que je vous devrai son triomphe.

[*Il sort.*]

SCENE

SCÈNE VII.

Mademoiſelle CORBELLE, *ſeule.*

DE jour en jour je m'apperçois que je l'eſtime d'avantage. Il ſait oublier l'intérêt de ſon amour, lorſqu'un autre intérêt le lui commande ; mais plutôt ne confirme-t-il pas le premier... Ah ! jugeons des bonnes actions en elles mêmes, & ne remontons jamais au principe... Si Juller pouvoit être démaſqué, ſi la paix réconcilioit ces deux époux, cette paix ſi douce, & qu'un moment fatal a troublée .. Ah ! la rupture eſt preſque auſſi ſérieuſe, que ſi elle avoit un fondement réel.

SCÈNE VIII.

Mme. MERVAL, Mle. CORBELLE.

Madame MERVAL.

AH ! ma ſœur ! aide-moi à ſupporter mes ennuis. J'ai le cœur cruellement oppreſſé.

Mademoiſelle CORBELLE.

Ma ſœur ! remettez-vous. Ah ! j'étois

bien éloignée de croire Merval... Que les hommes sont injustes !

Madame MERVAL.

Ne dis rien, ne dis rien contre lui. J'ai tort, oui, j'ai tort. Je lui devois plus de ménagement. Je suis son épouse enfin, & je sens que j'aurai toujours à me reprocher de n'avoir point sçu passer sur des riens qui sont devenus de conséquence.

Mademoiselle CORBELLE.

Comment, ma sœur?

Madame MERVAL.

Oui, je me rappelle mille occasions où mon ame a laissé échapper de ces traits d'humeur, qui, quoique légers, doivent être immolés aux regards d'un Epoux.

Mademoiselle CORBELLE.

Tu te juges avec bien de la sévérité... Ah ! s'il t'avoit aimée...

Madame MERVAL.

Il m'aimoit, il m'aimoit, j'en suis bien sûre, & présentement il ne m'aime plus. Il m'a été toujours cher ; il me l'est encore aujourd'hui malgré ses injustices ; & cette séparation, si elle arrive, sera pour moi un coup mortel.

Mademoiselle CORBELLE.

Vous me faites frémir !

Madame MERVAL.

Nous voilà nous autres femmes. Il semble que nous aimions la guerre, que nous nous lassions du repos; & toujours exigeantes ou foibles, le combat une fois engagé, nous soupirons après la paix.

Mademoiselle CORBELLE.

Elle reviendra, ma sœur, elle reviendra.

Madame MERVAL.

Heureuse dans mon infortune, j'ai trouvé une amie dans ma sœur... Mais, pardonne, j'oublie toute la terre; je ne m'occupe que de ma douleur, de moi seule... Laisse-moi lire enfin dans ton âme; parle-moi sans détour; tu ne hais point Nerville?

Mademoiselle CORBELLE.

Dis plutôt que je l'aime... Son caractere simple, ouvert & franc m'a toujours plu. Je n'hésite point à te l'avouer; mais j'attends encore... Il est si facile de se tromper... C'est assez sur ce chapitre... Réponds aussi ingénument à ma question. N'aurois-tu pas fait un mauvais marché avec Merval; & par un certain respect ou une aveugle tendresse peut-être, ne couvrirois-tu pas ses défauts d'un voile officieux & discret?

Madame MERVAL.

Non, je ne fais que d'ouvrir les yeux. Le

malheur m'a instruite, & je vais t'apprendre ce que j'ai découvert. Merval est toujours l'homme que j'ai vu, lorsque, pour la premiere fois, je lui donnai ma main. L'amour, dans les premieres années, nous voila reciproquement quelques foiblesses inséparables de l'humanité. Le premier fruit de nos amours, élevé d'abord sous nos yeux, servit à prolonger notre enchantement. Plus attachée, plus tendre que jamais, j'exigeois une tendresse égale à la mienne. Je ne voyois pas que je touchois à ce terme où nous sommes heureuses lorsque le cœur d'un Epoux gagne en amitié ce qu'il perd en amour. Je voulois voir Merval toujours amant, toujours passionné, parce que je l'étois moi-même. Un premier mouvement d'humeur devint le germe d'un autre ; & à force d'aimer, je parvins à croire qu'il ne m'aimoit plus. Les hommes ne veulent point être importunés, même par le sentiment du bonheur. Mon cœur plaide en ce moment pour Merval. Oui, ma tendresse l'a quelquefois tirannisé. Je reconnois trop tard ma faute.

Mademoiselle CORBELLE.

A parler vrai, Merval m'a toujours paru un bien galant homme, honnête, sans or-

gueil, presque sans foiblesse; cependant je l'ai vu depuis quelque-tems dire & faire des choses qu'il sembloit amener tout exprès pour te piquer, & surtout en présence de Juller. Je te l'ai déja dit; je n'aime point à les voir ensemble.

Madame MERVAL.

Je voulois te parler de ce Juller. Je ne crois pas me tromper : ce triste jour semble fait pour m'éclairer. Ne voudroit-il pas me faire sa cour? T'en serois-tu apperçue?

Mademoiselle CORBELLE.

J'attendois que tu m'en parlasses la premiere. Je l'ai surpris plus d'une fois qui épioit l'instant où nous nous séparions. Va, c'est un homme dangereux.

Madame MERVAL.

On ne l'est avec nous qu'autant que nous sommes sans méfiance. Il m'avoit paru jusqu'ici l'ami de mon époux & le mien; il m'avoit même inspiré quelqu'estime, mais le bandeau tombe. Quelques mots recueillis m'ont dévoilé son cœur. Je me rappelle plusieurs discours que j'aurois regardé alors comme un crime de mal interpréter; & je suis si étonnée, que j'ai peine à le croire.

Mademoiselle CORBELLE.

Je n'ai jamais aimé ni son esprit, tout bril-

lant qu'on le suppose, ni sa phisionomie dont il est d'ailleurs si vain. Il a un certain regard auquel je ne me suis jamais fiée... Je voudrois qu'il fût à mille lieues d'ici.

Madame MERVAL.

Le traître n'a fait encore que lever un coin du masque ; il faut qu'il tombe en entier. Je veux voir jusqu'où peut monter la trahison d'un faux ami, & sur le bord de quel précipice son orgueil insolent se flattoit de conduire une femme que son honnêteté rendoit facile & confiante, mais qu'on n'aura point outragée impunément.

Mademoiselle CORBELLE.

Oui, tu dois le confondre & le faire connoître à Merval qu'il abuse.

Madame MERVAL.

Mais notre petit cousin fréquente ce Juller, cela me fait de la peine. S'il épousoit ses principes, si celui-ci en faisoit son disciple...

Mademoiselle CORBELLE.

Ne crains rien, ma sœur ; nous nous sommes expliqués à ce sujet... Il est bien différent, bien différent ; à présent même il est occupé à ménager une réconciliation prompte & parfaite.

Madame MERVAL, *avec vivacité.*

Eh bien, dis-moi, comment ?

Mademoiselle CORBELLE.

Nerville verra Merval. Une ame honnête a une éloquence touchante. Il réussira ; crois-en le présage de mon cœur.

Madame MERVAL, *après un moment de silence, vivement & comme sortant d'une inspiration.*

Faisons mieux, ma sœur ! Allons retirer mon fils de sa pension ! Tu sais que Merval chérit son enfant. Que de fois nos regards se sont croisés sur son berceau ! En le contemplant, nous nous aimions d'avantage. Il ne pourra vivre sous nos yeux sans ramener ici la concorde.

Mademoiselle CORBELLE.

Que je t'embrasse, ma sœur ! Le projet est heureux, digne de toi ; c'est le Ciel qui te l'inspire. Vîte, allons le chercher... Aussi, pourquoi l'avoir exilé chez ce pédant ? Je vous l'ai dit. Les enfans n'en sont que plus mal loin de leurs parens, & cela porte toujours malheur.

Madame MERVAL.

Je n'ai osé contrarier les idées que Juller avoit inspirées à mon mari. Tu sais qu'il se flatte d'être profond sur le chapitre tant débattu de l'Éducation publique & domestique.

Mademoiselle CORBELLE

Le méchant ! que je le hais ! Un enfant de sept ans courbé sur des Auteurs latins, quand à peine il peut s'exprimer en françois ; c'est apprendre de bonne heure & avec grande peine, ce qu'il oubliera dès la premiere année qu'il sera au Régiment.

Madame MERVAL.

Tu penses bien comme moi, ma sœur ; mais nous écoute-t-on... Allons le chercher. Oh ! comme il va sauter de joie !

Mademoiselle CORBELLE.

Un petit oiseau échappant à tire-d'aîle aux griffes de l'épervier, ne s'evaderoit pas plus content, je vous en assure... Mais prenons garde à ce que personne ne devine notre projet. Il faut surprendre Merval, lui presenter son fils & nous jetter tous à son cou !

Madame MERVAL.

Il n'y tiendra pas ; il sera attendri... Cet enfant, ses caresses, mon repentir, mon amour...

Mademoiselle CORBELLE, *l'interrompant.*

Partons : que ce bel amour soit l'ange de la paix, & qu'il serve à réunir deux cœurs faits pour s'aimer.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MERVAL, Le Petit MERVAL, UN DOMESTIQUE.

MERVAL, *tenant son fils par la main.*

(*A demi-voix à un Domestique.*)

ELLES sont sorties ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur.

MERVAL.

Y a-t-il longtems ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, environ depuis une heure.

MERVAL.

Bon, & d'un air fort empressé, m'as-tu dit ?

LE DOMESTIQUE

Oh ! oui, Monsieur.

MERVAL.

Veille à ce que personne ne puisse nous voir avant que j'en sois informé. (*à part.*) Elle me connoîtra enfin ; elle apprendra combien je l'aime. La présence de cet enfant ramenera l'union & la gaieté ; c'est le signal & le garant de notre réconciliation. Je me remplis de cette douce & agréable image.... Eh bien, mon fils ?

LE PETIT MERVAL.

Papa ! Oh ! que je suis joyeux quand je me retrouve ici ! Tout m'y fait plaisir. C'est aujourd'hui un beau jour pour moi, oh bien plus beau qu'un jour de congé ! Comme je l'attendois ! .. Mais courons à la chere maman ; il ne manque plus à mon bonheur, que de l'avoir embrassée.

MERVAL.

Attends donc qu'elle soit de retour.

LE PETIT MERVAL.

Qu'il me tarde de sauter à son cou !.. Est-elle allée bien loin ? Si je savois de quel côté il faut aller, je courrois au devant d'elle & de toutes mes forces.

(*Il se met en devoir de courir.*)

MERVAL, *l'arrêtant & le caressant.*

Mais la parole te revient à cette heure. Pourquoi n'osois-tu souffler un seul mot dans ta pension ?

LE PETIT MERVAL, *faisant une petite moue, & d'un air un peu chagrin.*

Mon cher pere, avez-vous jamais appris le latin ?

MERVAL.

Oui, mon fils, à ton âge j'étudiois beaucoup.

LE PETIT MERVAL.

Eh bien ! si vous savez le latin, pourquoi ne me l'enseignez-vous pas ? J'apprendrois bien mieux de vous tous ces mots difficiles, si longs à trouver dans le dictionnaire & si durs dans la bouche des maîtres.

MERVAL, *à part.*

Il m'embarrasse... Mais, mon fils, chacun a son état.... Je m'occupe à présent d'autre chose... Tu as donc une grande aversion pour le latin ?

LE PETIT MERVAL.

C'est que j'ai ordinairement un grand mal de tête quand il faut rester enfermé presque tout le jour dans une étude, & cela ne se dissipe qu'après que j'ai bien couru.

MERVAL.

Mon ami, on ne peut cependant pas toujours se récréer. Chacun s'applique sérieusement de son côté. Il faut se rendre utile, autrement l'on n'est qu'un fardeau dans la société.

LE PETIT MERVAL.

Mais, mon cher pere, est-ce qu'on est bien utile & bien riche quand on sait le latin? Cependant ceux qui l'enseignent ont l'air bien pauvre, & n'ont pas grand esprit.... Je le sais bien, moi.

MERVAL.

Mon fils! cette étude mene à des emplois que vous ne pouvez encore appercevoir, & là-dessus vous devez suivre mes volontés.

LE PETIT MERVAL, *pleurant à moitié.*

Ah! je m'efforcerai à faire de mon mieux.... Si vous saviez pourtant comme nous souffrons tous sous ces maîtres! Depuis le maître de quartier jusqu'au Régent, c'est à qui nous chagrinera le plus. Ce n'est point-là votre douceur, votre esprit... Ils ne disent jamais rien d'amusant.

MERVAL.

Allons, Merval, ne soyez plus enfant. Nous verrons s'il est possible de vous rendre ici l'étude plus agréable : vous y resterez.

LE PETIT MERVAL, *avec surprise.*

J'y resterai !

MERVAL.

Oui, & pour toujours.

LE PETIT MERVAL, *avec la plus grande joie.*

Ah, mon cher pere ! en grace, en grace, ne retractez point ce que vous me faites espérer. J'apprendrai ici tout ce qu'il vous plaira. Je saurai toutes les langues à la fois si vous le voulez, pourvu que ma chere mere ou vous, me fassiez répéter.

(*Merval caresse son fils.*)

UN DOMESTIQUE, *qui entre.*

M. Juller, Monsieur.

MERVAL, *prenant son fils par la main.*

Dis à tout le monde que je suis absent. Je ne veux point qu'il me rencontre, & pour cause... Viens, mon fils.

SCÈNE II.

JULLER, UN DOMESTIQUE.

JULLER.

PERSONNE à la maiſon?

LE DOMESTIQUE.

Perſonne, Monſieur.

JULLER.

On ne tardera ſûrement pas à revenir?

LE DOMESTIQUE.

C'eſt ce que je ne puis deviner, Monſieur.

JULLER.

J'attendrai.

LE DOMESTIQUE, *s'en allant.*

Soit.

SCENE III.

JULLER, *seul.*

OÙ sera-t-elle allée ? faire des réflexions... Oh ! les réflexions ne peuvent que me la ramener... Voici le moment ; le laisser échapper, ce seroit perdre tout le fruit de mon intrigue... Dès la premiere entrevue, prévenons toute réconciliation. Il n'y a plus à différer... Il faut... Oui, c'est cela... Ah ! je crois l'entendre avec sa sœur.

(*Il se retire sur le devant de la Scène.*)

SCÈNE IV.

Mme. MERVAL, Mlle. CORBELLE, JULLER.

Madame MERVAL, *avec affliction.*

TOUT conspire contre nous... Cruelle fatalité ! Un moment plutôt.... Chere sœur, il me l'a enlevé... Nous sommes arrivées trop tard... J'interroge tous les domestiques ; ils sont muets... Je m'attendois du moins

à le trouver courant dans le jardin. Je ne vois ni le pere ni l'enfant... Ah ! se sont-ils encore éloignés de moi pour mieux me punir.

Mademoiselle CORBELLE.

Voilà un tour perfide... Je vais faire mes enquêtes, après nous verrons. Oh ! fut-il caché au centre de la terre, je le trouverai, je le trouverai.

(*Elle s'élance avec légereté.*)

SCENE V.

Madame MERVAL, JULLER.

JULLER.

PUIS-JE vous servir, Madame, dans la recherche que vous faites ?

Madame MERVAL, *d'un ton grave.*

Vous m'attendiez, si je ne me trompe... (*à part.*) Je vais enfin te connoître.

JULLER.

Je l'avouerai ; tout m'enchaîne où vous êtes. Je suis mal où vous n'êtes pas : quelque plaisir qui m'environne, je sens que loin de vous il me manque quelque chose... Expliquez-moi donc la cause de ce que j'é-

prouve... Ne craignez point de m'ouvrir votre cœur ; nous sommes amis ; nous le serons longtems, j'espere ; vos intérets ne different point des miens... Je vous jure que c'est au prix de ma vie, que je voudrois payer le bonheur de la vôtre.

Madame MERVAL.

Monsieur, ne vous intéressez-vous point un peu trop en ma faveur, & ne craignez-vous pas d'avoir affaire à une femme qui ne pourra jamais s'acquitter envers vous, car je ne sais comment reconnoître tant d'attachement.

JULLER.

Peut-on voir l'ingratitude de votre Epoux, & demeurer insensible ? Qui, vous connoissant, se persuadera jamais qu'aucun homme, à l'exception de votre mari, vous préfere une autre femme ?

Madame MERVAL.

Je ne vous entends point.

JULLER.

Peut-il ainsi traiter votre beauté ? Tant de perfections réunies... Il ne connoît point le prix dont vous êtes... Merval est depuis assez longtems heureux... Il a été votre adorateur ; c'est un tribut que tous les hommes doivent après vous avoir vue.

Madame MERVAL.

A moi, Monsieur.

JULLER.

Le contentement, le bonheur, sont encore des biens en votre pouvoir.

Madame MERVAL.

Je voudrois que le succès fût entre mes mains. Il n'y a rien que je ne fisse dans cette vue ; mais quel ascendant peut-il me rester sur un Epoux, après ce qui vient de m'arriver ?

JULLER.

Quelle infortune pour moi que vous ne m'ayez pas été destinée. Jamais vous n'auriez essuyé les chagrins qui vous tourmentent... Ah ! pourquoi vous ai-je connu trop tard... J'envie le sort de Merval ; mais, si j'ose le dire, une femme ainsi dédaignée, n'a plus de raison valable pour demeurer indifférente aux soins d'un consolateur.

Madame MERVAL.

Est-ce vous qui parlez, Juller?

JULLER.

Me croyez-vous le plus aveugle des hommes ? Seriez-vous à deviner le penchant qui m'entraîne vers vous ? Tout a dû servir à vous le confirmer. Ah ! lisez votre victoire dans mes yeux.

Madame MERVAL.

Vous ! mais vous oubliez...

JULLER.

Et quel autre pourroit mieux vous convenir ? Le ſort nous favoriſe. Nous demeurons tout près l'un de l'autre. Je pourrai vous voir, vous adorer à chaque heure du jour. Nous nous aimerons comme ces Epoux dont vous vous faites une ſi charmante idée. Je veux être avec vous comme le vôtre devroit y être... C'eſt moi qui ſais aimer. Votre bonheur ſera ſûr. Un voile impénétrable couvrira cet heureux myſtere. Vous verrez qu'il ajoute un nouveau prix... Vous m'entendez bien ?

Madame MERVAL.

Oui, je vous entends... A votre tour, écoutez-moi.

JULLER.

Ah !

Madame MERVAL.

Répondez-moi, Merval eſt-il votre ami ?

JULLER.

Ami ? mais oui, comme on l'eſt à Paris... Pourquoi méler ſon nom à nos entretiens ?.. Vous me permettrez, d'ailleurs, de m'aimer plus que lui.

Madame MERVAL.

Il m'avoit semblé que la plus sincere affection vous attachoit à Merval ; c'étoit même ce motif, je pense, qui vous avoit déterminé à venir dans cette maison pour habiter ensemble, afin que les occasions de vous voir fussent plus multipliées.

JULLER.

Ah ! Madame, que dites-vous ? Avez-vous pû méconnoître le véritable & unique motif qui m'ait attiré près de vos charmes ?

Madame MERVAL.

Quoi ! ce n'étoit donc pas Merval ?

JULLER.

Non, je vous le jure.

Madame MERVAL.

Et quand vous le serriez sur votre sein, en lui protestant qu'il étoit votre plus cher ami, vous lui en imposiez donc ?

JULLER.

Ce n'étoit pas lui ; c'étoit vous que j'embrassois.

Madame MERVAL.

Mais concevez-vous que c'étoit une trahison ?

JULLER.

Une trahison !

Madame MERVAL.

Vous ne regardez pas comme un crime de la plus grande noirceur de dérober à un ami l'affection & la fidélité de sa femme ?

JULLER.

Madame, un amant bien épris croit tout légitime, & vous savez qu'il est des maris négligens qui méritent assurément tout ce qui leur arrive.

Madame MERVAL.

Il est des maris qui méritent qu'on les trahisse ? Supposons que mon Epoux ait des torts envers moi, que vous a-t-il fait à vous pour venir dans sa propre maison lui ravir le cœur de son Epouse ? Il vous aime ; il vous croit sincere ; il vous confie ce qu'il a de plus caché. Vous méditez tranquillement son malheur & son opprobre. Vous souriez tout bas de sa crédulité ; vous le caressez pour mieux lui percer le cœur. S'il me mettoit dans le cas de ne plus l'aimer, quel droit auriez-vous de le tromper & de le haïr ?

JULLER.

Madame, ces discours sont de l'ancien tems, & voilà une morale surannée. Ne puis-je vous aimer sans le haïr ? On n'est point trompé alors qu'on ne soupçonne point l'être. Votre Epoux est étranger à

la cauſe que nous traitons. Elle ne le touche pas. Ne brouillons point les objets, de grace. Merval n'a rien à déméler ici.

Madame MERVAL.

Vous demandez que je m'engage avec vous dans une liaiſon qui me rendroit parjure aux ſermens que j'ai fait à la face des autels, au fond de mon propre cœur, entre les mains d'un Epoux à qui je dois tout. Je tramerois une trahiſon, ou plutôt la mort contre l'amant que j'ai choiſi, que j'ai préféré à tous, contre le pere de mon enfant!... Mais, Monſieur, ne voyez-vous pas quelque choſe de noir, d'injuſte, d'infâme, dans un procédé pareil? Seroit-il poſſible que vous chériſſiez longtems la perfide qui viendroit de ſe deshonnorer à ſes propres yeux? Je doute même que vous l'ayez jamais penſé. Je vous aurois donc paru bien fauſſe, bien vile, bien mépriſable... Non, Monſieur, dites plutôt que vous avez voulu m'éprouver... Ceſſez toute diſſimulation, & rendez-moi la juſtice que vous me devez, & que je ſuppoſe repoſer encore au fond de votre ame.

JULLER, *ſe retourne étonné, court ouvrir la porte d'un petit cabinet voiſin, & y regarde.*

(*En revenant.*) Vous m'avez fait grand

peur ! J'ai vraiment cru que quelqu'un étoit caché là qui nous écoutoit... Ce n'eſt qu'en public qu'on fait la montre & l'etalage de tous ces beaux ſentimens que perſonne n'adopte en particulier, que tant d'exemples détruiſent, & qu'on abandonne enfin à la triſte plume des moraliſtes modernes. N'avez-vous pas devant les yeux celles à qui leurs Epoux ſont étrangers ? Faut-il vous les nommer ?.. Mais c'eſt un uſage reçu.

Madame MERVAL.

Je ne vois rien que ce qui me paroît digne d'être imité. Je ferme les yeux ſur le reſte.

JULLER.

Je lis dans votre ame... Vous craignez... Repoſez-vous ſur mon expérience, rien ne percera au dehors.

Madame MERVAL, *avec dignité.*

Arrêtez : j'en ai trop entendu ; mais il falloit vous laiſſer parler, pour mieux vous connoître, pour mieux juger la profonde noirceur de votre ame. Vous vous êtes trompé, & vous m'avez mal connue. Je ſuis loin de vous aimer, & la maniere dont je vous le dis, doit vous en convaincre. Merval eſt le ſeul homme qui me ſoit cher; & ſi j'avois eu le malheur de changer à ſon égard, mon cœur, pour être injuſte, ſeroit loin d'être coupable. Je vous plains d'être ſi mépriſable

à mes yeux. Vos pareils sont le fléau de la société & les auteurs de tous ses désordres. Il est des criminels condamnés sur l'échafaud à des supplices publics qui n'ont pas causé tant de maux, & qui ont été bien moins lâches. Je ne trouve plus ici de termes pour exprimer l'horreur que m'inspirent ces hommes vils & perfides qui ne se disent les amis d'un homme confiant & vertueux, que pour venir d'un front plus assuré, souiller le lit où son cœur se repose.

JULLER.

Mais, Madame...

Madame MERVAL.

Rougissez; & si votre cœur n'est pas entiérement corrompu, connoissez le repentir, ou du moins la honte. Abjurez cet esprit faux & séducteur, qui vous sera funeste à vous-même. Félicitez-vous de m'avoir trouvée ferme contre vos discours, Je vous ravis le pouvoir de faire une infortunée, & vous épargne de nouveaux sujets de remords.

JULLER, *voulant changer de ton.*

Je vous reconnois, Madame; il faudroit ne vous avoir pas fréquentée pour s'attendre à d'autres paroles... Pardonnez: tout ceci n'étoit que pour entendre de votre bouche le vrai ton d'une honnête femme qui répond

répond à certaines propositions. Ce ton est assez rare, & c'est même la premiere fois que je l'entends s'exprimer aussi noblement.

Madame MERVAL.

La crainte vous oblige à vouloir me donner le change sur votre bassesse. Allez, elle vous met à l'abri de toute vengeance. Mon epoux doit ignorer un aussi mépriſable dessein. Comme cependant vous vous êtes intéressé à quelques-uns de nos démêlés que vous avez même pris soin d'aigrir, & que je vous vois maintenant au grand jour; c'est à vous de chercher quelque prétexte honnête pour quitter cette maison. Je suppose que mon aspect vous seroit un reproche perpétuel; & je veux vous éviter l'affront de rougir devant une femme que vous avez offensée, & qui vous pardonne l'ignorance où vous étiez de ses principes.

SCÈNE VI.

Mme. MERVAL, Mlle. CORBELLE, JULLER.

Mademoiselle CORBELLE, *accourant.*

VENEZ vîte, ma sœur, venez vîte. Je l'ai trouvé. Oh, pour le coup, je le tiens. Je ne veux pas vous en dire davantage. Digne épouse ! heureuse mere ! venez.

(*Elle entraîne sa sœur.*)

SCENE VII.

JULLER.

QUI se seroit attendu à un pareil trait ! Est-ce haine, artifice, dissimulation ?.. Je ne la croyois pas d'un caractere si altier... Ces physionomies douces sont quelquefois d'une fierté... J'aurai mal pris mon tems.... Aussi je voulois attendre... Comme elle m'a traité !.. Si l'on savoit cela... Ces femmes ! Eh bien, voilà la premiere, & je sens que mon orgueil s'en enflamme... Oh ! que

j'aurois de plaisir à me venger !.. Si je la subjuguois, comme je lui ferois payer cher le dépit dont je me sens rongé : elle dévoreroit à son tour... Mais qui sait après tout... Je ne crois point à cette vertu qui sonne si haut. Telle après avoir proferé d'aussi beaux discours avec un appareil imposant, se rend à bas bruit, & garde le secret. Nous verrons. Je n'abandonne point mon projet. Je changerai seulement de batteries : plus cachées, elles seront plus sures.

SCÈNE VIII.

JULLER, NERVILLE.

JULLER.

Eh bien ? Qu'y a-t-il de nouveau ?.. Te voilà triste, abattu...

NERVILLE.

Je n'ai pas lieu d'être satisfait.

JULLER.

Quand on aime comme toi, cela ne peut être autrement.

NERVILLE.

Les chagrins qui oppressent le cœur de Madame Merval passent dans le cœur géné-

reux de sa sœur... Je suis prêt de tomber dans une mélancolie affreuse.

JULLER.

Il t'est donc arrivé une disgrace sérieuse ?

NERVILLE.

Tout ce que je redoutois. Mademoiselle Corbelle aigrie contre notre sexe, ne veut plus entendre parler de mariage.. Je viens de lui faire les propositions les plus respectueuses, les plus passionnées. Savez vous ce qu'elle m'a répondu ? *Monsieur, je ne crois plus à aucun homme, après ce qui vient de se passer.*

JULLER.

Fort bien ; tu mérites cela.

NERVILLE.

Et pourquoi ?

JULLER.

Je te l'ai dit, mais tu ne veux pas m'en croire : voilà ce que c'est que d'être si respectueux, si passionné.

NERVILLE.

Toi qui te piques de l'être moins, serois-tu plus heureux ?

JULLER.

Mais...

NERVILLE.

Il m'importe de le savoir. Tu devois tirer d'elle un aveu ; tu t'en es vanté, du moins.

JULLER.

Eh bien, mon ami, apprends...

NERVILLE.

Acheve...

JULLER, *à voix basse.*

Apprends que tout est dit.

NERVILLE.

Quoi! Madame Merval auroit écouté... Non, non.

JULLER.

Paix. Tu seras donc toujours candide; tu ne croiras encore rien de tout ceci.

NERVILLE.

Elle seroit d'accord pour trahir son Epoux?

JULLER.

Elle est femme... comme les autres... du secret.

NERVILLE, *avec chaleur.*

Il n'est pas possible.

JULLER.

Je n'ai point d'orgueil; mais je ne vois point qu'il y ait tant à se récrier.

NERVILLE.

Quoi, elle ne t'a point fait rougir! Je me serois trompé!

JULLER.

Tu es bien né pour l'être.

NERVILLE.

Et pour détester la perfidie .. Si Madame Merval a pu trahir son époux, je ne reponds plus d'aucune femme. Je ne veux plus former aucun nœud, puisque les plus saints sont violés. Je les brise tous. Je ne crois plus à l'amitié, à l'honneur, à rien sur la terre... Tout cela me jette dans une misantropie... Autant n'être plus au monde. Où s'est donc réfugiée cette probité, cette candeur qui fait le charme de la société... Tout est perverti; pas un cœur, peut-on y penser sans frémir, qui ne recele la trahison.

JULLER.

Encore des déclamations ? Du moins ne vas point faire soupçonner . .Je veux bien te confier le petit arrangement que nous avons fait ensemble. Pour mieux tromper l'œil d'autrui, nous sommes convenus qu'elle feroit des caresses en public à son Epoux; (car je lui ai enjoint d'abord de se raccommoder avec lui) il est arrêté ensuite que nous paroîtrons d'une froideur extrême, quand je dis extrême, je veux dire raisonnée, sauf à nous en dédommager... Enfin, nous devons jouer un rôle fort comique & qui te surprendra dans quelques momens.

NERVILLE.

Quoi, ce seroit elle qui se prêteroit à à cet artifice !.. La sœur de celle... (*avec fureur,*) Garde-toi... N'insulte pas...

SCÈNE IX.

Madame MERVAL, JULLER; NERVILLE, Mlle. CORBELLE, *portant le petit Merval entre ſes bras.*

Mademoiſelle CORBELLE, *avec une vivacité joyeuſe.*

CACHONS à notre tour notre conquête... Je l'ai enfin emporté après m'être miſe en embuſcade... Il eſt à moi.. barricadons les portes... qu'il n'entre pas... Vengeons-nous.

LE PETIT MERVAL.

Chere Tante ! laiſſez entrer le cher Papa... Savez-vous bien que c'eſt lui qui m'a amené ici ?

Madame MERVAL.

Je te revois ; mon cher fils ! .: Que je baiſe encore ce front aimable où je démêle déjà les traits d'un Epoux... Ah ! pourquoi t'a-t-on éloigné d'une mere qui mettoit ſes plus cheres délices à veiller ſur ton enfance : reſte avec moi, mon fils, reſte avec moi ; nous ne ſommes point faits pour être ſéparés.

LE PETIT MERVAL.

Nous ne le ſerons plus, maman : le cher papa me l'a tantôt promis.

SCÈNE X.

Les Acteurs précédens, MERVAL, *entrant tout-à-coup.*

OUI, oui, je l'ai promis & je tiendrai parole... Ah ! ah ! vous me l'avez volé, mais je le reclame.

Madame MERVAL, *prenant son fils avec transport & le présentant à son Époux.*

Mon fils ! rends-moi le cœur de ton pere !

MERVAL, *recevant son fils & le baisant.*

Eh ! c'est moi qui voulois te le présenter ; pour qu'il fît notre paix.

Madame MERVAL, *tombant en larmes dans les bras de son Époux.*

Elle est faite, elle est faite !.. En embrassant le fils, ne songez plus qu'à la tendresse de sa mere.

MERVAL, *essuyant une larme.*

Nous avons eu tort tous deux, lorsque nous avons cru que nous ne nous aimions plus.

Mademoiselle CORBELLE, *soulevant l'enfant qui baise à la fois le pere & la mere.*

Tenez, tant qu'il sera ainsi entre vous

deux, c'eſt lui qui vous commandera de bien vous aimer. (*Poſant l'enfant à terre, & ſerrant ſa ſœur entre ſes bras.*) Ah! chere ſœur, quel moment pour mon cœur, & comme il goûte ta joie!

Madame MERVAL, *avec dignité à Juller.*

Monſieur Juller, ſoyez témoin d'une réconciliation auſſi parfaite que nos cœurs pouvoient la deſirer. Je retrouve mon Epoux tel que je l'ai toujours connu. Félicitez-moi; voyez cet enfant qui ne ſortira plus de deſſous nos regards. Aſſurez-vous d'après notre exemple qu'il n'eſt rien de plus reſpectable que l'union conjugale, comme il n'eſt rien de plus cher à nos cœurs.

JULLER, *troublé.*

Madame, je ſuis très charmé, & vous pouvez croire...

MERVAL, *à Juller.*

C'eſt vous qui m'aviez conſeillé de le mettre en penſion chez ce maudit Pédadogue. L'ennuyeux perſonnage! Sa phiſionomie ſeule dégoûteroit de la ſcience. J'étois tombé d'accord ſéduit par vos longs raiſonnemens. Je l'avois ôté à ſa mere pour le donner à un homme qui enſeigne tout ce qu'il ne ſait pas. Mais depuis un an qu'il n'étoit plus ici, il ſembloit qu'il ſe fût mis une malédiction dans notre ménage. Nous ne ſavions plus de quoi

nous amuser l'un & l'autre. Madame vouloit ceci, Monsieur vouloit cela; c'étoit chaque jour de nouvelles contrariétés... Oh! j'ai remis les choses sur l'ancien pied, & tout n'en ira que mieux : (*prenant son fils par le menton.*) ce sera-là le point de notre ralliement. (*à Madame Merval.*) Ma femme, je te laisse; tu l'éleveras à ta mode. Il a sept ans passés, je te le confie jusqu'à dix, après quoi je m'en charge. Nous verrons... Mais point de College; l'instruction domestique est plus générale, plus touchante & vaut mieux, sans doute. Dans les Colléges, il est un danger presque inévitable pour les mœurs. Et ou peut-il en recevoir de meilleures qu'ici? (*à Juller.*) Je sais bien que vous m'allez répéter tout ce que vous m'avez dit là-dessus cent fois. Vous avez une éloquence terrible; mais sur cet objet je n'en croirai que ma logique. J'agirai d'après elle, s'il vous plaît.

JULLER.

Agissez, Monsieur, agissez à votre gré; mais pourquoi me compromettre...

MERVAL.

Oh! je ne dis rien... Vous êtes mon ami, après ma femme, s'entend; mais puisque je suis en train, je vous prie de ne vous mêler en aucune façon de nos affaires domestiques.

Je ne vous demanderai plus de conseils qu'en fait de plaisir. Ce nouveau langage vous étonne ; mais j'y ai réfléchi, & encore un coup, j'ai mes raisons.

Madame MERVAL.

Tant que nous serons unis, cher Merval je défie le sort de nous porter de sensible atteintes. M. Juller nous a entendus ; il sait ce qu'il a à faire, & je le crois trop poli, trop versé dans l'usage du monde, pour ne pas condescendre à nos prieres.

JULLER.

Je me suis toujours fait une loi de régler mes volontés sur vos desirs, Madame...

NERVILLE, *à Juller.*

Tu me parois bien mal à ton aise ; c'est pour la premiere fois que je te vois dans l'embarras.

JULLER, *d voix basse.*

Laisse-moi faire mon rôle ; elle fait le sien à ravir.

NERVILLE, *à demi-voix.*

Quel rôle !.. Si j'en suis le spectateur indifférent, j'en deviens le complice.

JULLER.

Tais-toi.

NERVILLE, *haut.*

Non, voilà trop longtems que je combats, c'est mon cœur que je consulte.

JULLER.

Encore une fois.

NERVILLE.

L'honneur me dicte en ce moment ce que je dois faire, & je n'écoute plus d'autre voix.

MERVAL, *étonné.*

Que veut-il dire ?

NERVILLE.

Ce n'eſt point violer un ſecret ; c'eſt rendre un hommage indiſpenſable à la vérité ; c'eſt honorer la vertu ; c'eſt démaſquer & flétrir le vice.

JULLER, *courroucé.*

Et que prétends-tu ?

NERVILLE, *à Merval.*

M. Merval, donnez-moi la main : je la ſerre, & ce n'eſt point pour vous trahir. Vous êtes un homme que j'eſtime, & je ſouffre trop en ce moment pour vous : voici la plus perfide des femmes, ou le plus infâme des hommes. Choiſiſſez.

MERVAL,

Nerville, tu m'interdis ; je ne comprends point...

Madame MERVAL.

Dans quelle ſurpriſe !

NERVILLE, *en montrant Juller.*

Il eſt un calomniateur abominable, ou

vous êtes... (*s'inclinant devant Madame Merval.*) Pardonnez ; ce n'eſt pas vous qui portez ſur le front l'empreinte du crime. Mais toi, dont le regard traître & ſombre ſemble vouloir me dévorer ; toi, dont la bouche inſolente a oſé flétrir la vertu la plus pure, tombe à ſes pieds, demande-lui grace, avoue le plus noir menſonge...

JULLER.

Que ſignifie cette incartade provinciale ? Es-tu fou ?

NERVILLE.

Tu baiſſes les yeux malgré ton impudence ordinaire. Tu n'oſes me regarder en face. Je lis ſur ton front la pâle contenance de la rage... Je la brave.

JULLER.

Ma vengeance ne tardera pas ; mais je ſais le tems & le lieu où je dois l'accomplir.

(*Il ſort.*)

NERVILLE.

Je ne crains point ton épée ; elle eſt de la même trempe que ton cœur.

SCÈNE XI, & *dernière.*

MERVAL, Madame MERVAL, Mademoiſelle CORBELLE, NERVILLE.

MERVAL.

JE demeure ſtupéfait... Je n'ai pu dire encore un ſeul mot. Quoi ! il auroit calomnié ma femme ?

NERVILLE.

Je n'ai pu dompter le mouvement d'indignation que m'ont inſpiré ſon audace & ſa fauſſeté.

Madame MERVAL.

Je le connoiſſois vil, mais je ne ſoupçonnois pas qu'il dût pouſſer l'inſolence juſqu'à ce point ; le vice, je le vois, ne connoît point de bornes. (*à Merval.*) Je m'étois contentée de lui interdire cette maiſon, & tel eſt le ſens des dernieres paroles que je lui ai adreſſées.

MERVAL.

Que d'horreurs ! Et moi, séduis par la facilité de mon caractere, j'étois la dupe de cet esprit captieux...

Mademoiselle CORBELLE.

Nerville, je suis contente de vous, & vous venez de gagner mon cœur en vous montrant l'ennemi d'un homme de mœurs aussi dangereuses. Je lui préparois une scene terrible : mais vous m'avez prévenue. Cette justice que vous avez rendue à ma sœur, ce courage, cette fermeté, ce courroux, cette indignation profonde, tout m'engage à vous en donner la récompense..... Voici ma main. Il ne tiendra plus à moi qu'elle ne vous soit assurée pour toute la vie.

NERVILLE, *lui baisant la main.*

O bonheur précieux ! Il sera toujours présent à mon cœur...

Mademoiselle CORBELLE.

Si tout le monde prenoit une résolution aussi forte, aussi décidée, la société se feroit justice à elle même des monstres qu'elle tolere dans son sein.

MERVAL, *embraſſant Nerville.*

Ah ! j'applaudis de grand cœur à cette union ; & je ſuis prêt, comme ma femme, à en pleurer de joie.

Mademoiſelle CORBELLE.

Rentrons, ma chere ſœur, rentrons ; & ſi vous m'en croyez, fermons notre porte à ces hommes ſcandaleux qui affichent le célibat & ne cherchent qu'à corrompre les mœurs les plus pures des ſociétés, en violant les vertus qui en ſont le charme & l'honneur.

FIN.

JEAN HENNUYER,

ÉVÊQUE DE LIZIEUX.

DRAME.

PRÉFACE.

Ce Drame a l'avantage d'être fondé sur l'hiſtoire, & les principaux faits qu'il renferme ſont atteſtés & connus. Il eſt donc inutile de le remettre ici ſous les yeux du lecteur, il ſuffira de lui faire connoître le perſonnage qui, jouant le premier rôle dans cette piece, eſt demeuré, pour ainſi dire, caché dans l'ombre du tableau qu'a tracé la plume des hiſtoriens. On jugera s'il méritoit d'en ſortir avec plus d'éclat.

Jean Hennuyer naquit à Saint-Quentin, Diocèſe de Laon, en 1497. Il fit ſes études à Paris au Collége de Navarre, où il fut bourſier; il y prit des dégrés, & fut reçu docteur. Après avoir reçu le bonnet, on lui confia la direction des études de Charles de

Bourbon & de Charles de Lorraine. Il paroît qu'avant son doctorat il avoit été précepteur d'Antoine de Bourbon, Duc de Vendôme, & depuis Roi de Navarre : dans le même-temps il fut nommé professeur en théologie. On ne sçait précisément en quelle année il parut à la Cour ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut premier Aumônier de Henri II, & que ce Prince le nomma bientôt pour son Confesseur : il le fut jusqu'à la mort du Roi. Il fut aussi Confesseur de Catherine de Médicis. L'on peut remarquer que ce n'étoient pas des consciences vulgaires qu'il avoit à diriger. Nommé Evêque de Lodève en 1557, il ne prit point possession de cet Evêché, sans doute parce qu'on le retint à la Cour ; mais après la mort du Cardinal d'Annebaut, Evêque de Lizieux, arrivée au mois de Juin 1558, Fran-

çois II nomma Hennuyer à cet Evêché.

Ce fut-là, & dans les tems des fureurs de la Saint-Barthelemi, qu'il donna cet exemple d'humanité qui seul immortalise sa vie. Le Lieutenant de Roi de sa province étant venu lui communiquer l'ordre qu'il avoit reçu de la Cour de massacrer tous les Huguenots de Lizieux, Jean Hennuyer, s'y opposa fermement, & donna acte de son opposition; il obtint de lui qu'il surseoiroit au massacre, & par ce sage délai, il préserva les Calvinistes de sa ville & de son Diocèse.

Je sais qu'on a voulu lui ravir la gloire d'avoir sauvé les Religionnaires; mais plusieurs historiens se sont accordés à lui en conserver tout l'honneur. On croit sur de bien moindres preuves des crimes attroces & antiques qui effrayent l'imagination, pourquoi

auroit-on de la peine à ajouter foi à une action, qui dans le fond n'eſt qu'humaine? Tout panégyriſte que je ſuis, je crains même qu'on ne l'admire trop.

On a beaucoup écrit & diſputé pour ſavoir ſi cet Evêque avoit été Dominicain ou Sorboniſte; il fut homme, ce qu'on ne peut pas totalement affirmer de tous ſes contemporains.

Ceux qui voudront voir ſon portrait iront le chercher dans le réfectoire de la maiſon de Navarre.

Il mourut en 1578, étant doyen de la faculté de théologie de Paris; ainſi il vécut environ quatre-vingt ans, dans les tems les plus orageux qu'offre notre hiſtoire. Il n'eſt pas inutile de remarquer qu'il a vécu ſous les régnes de Charles VIII, de Louis XII, de François I, de Henri II,

de François II, de Charles IX, & de Henri III ; ce qui a pu servir, je pense, à lui rappeller que les Rois ne sont pas immortels ; vérité trop peu sentie sous les longs régnes. Comme le séjour habituel de la Cour où il passa presque toute sa vie, ne put ébranler ses vertus, on peut avancer, je crois, qu'elles étoient vraiment solides.

C'est un grand & mémorable exemple que celui d'un Evêque qui, tandis que Rome (*a*) & toute la Catholicité

(*a*) La nouvelle de la mort de Coligni, & du massacre fut reçue à Rome avec les transports de la joie la plus vive. On tira le canon, on alluma des feux, comme pour l'événement le plus avantageux ; il y eut une messe solemnelle d'action de grace, à laquelle le Pape Grégoire XIII, assista avec tout l'éclat que cette Cour donne aux cérémonies qu'elle veut rendre illustres. Le Cardinal

autorise & consacre ces meurtres au nom de Dieu, les a en horreur, s'oppose aux ordres d'un Roi foible & furieux, d'une Cour lâche & vindicative, & défend avec courage ces victimes infortunées que proscrivoient le fanatisme & une politique non moins aveugle & non moins barbare. Il n'a pas été le seul homme en place qui se soit distingué par la même fermeté; mais ce zele, cette humanité dans un Prêtre vivant à la Cour, & Confesseur d'un Roi, frappe bien davantage, & a droit encore aujourd'hui de nous étonner.

Qu'il a été petit le nombre de ceux qui ne se montrerent pas alors indignes, je ne dis pas du nom de Chré-

---

de Lorraine récompensa largement le courier, & l'interrogea en homme instruit d'avance. (*Esprit de la Ligue tome II.*)

tien;

tien, mais du nom d'homme (*)! A peine cinq ou six militaires paroissoient avoir conservé dans ce temps quelques traces de justice & de lumiere naturelle ; les autres commandans de provinces furent des forcénés, qui ne different pas beaucoup de ces dogues dont se servirent les Pisarres & les Vasco-Nunés, lorsqu'ils alloient à la chasse des malheureux Indiens qu'ils faisoient dévorer. Ces dogues guerriers étoient disciplinés & soudoyés comme eux. Ils obéissoient comme eux, & le savant auteur des Re-

(*) L'ardeur du pillage échauffa encore le carnage ; Brantôme rapporte que plusieurs de ses camarades, gentils-hommes comme lui, y gagnerent jusqu'à dix mille écus. Les pillards n'avoient pas honte de venir offrir au Roi & à la Reine les bijoux précieux, fruits de leurs brigandages, & ils étoient acceptés. *Ibid.*

cherches Philosophiques sur les Américains dit qu'on trouva dans l'ancien état militaire de ce temps-là, que le dogue *Hérécillo* gagnoit deux réaux par mois pour services par lui rendus à la Couronne. Je ne sais si ceux qui servirent si bien Charles IX & sa digne Cour furent aussi bien récompensés ; mais je maintiens leur barbarie comme beaucoup plus inconcevable. L'histoire ne marque pas qu'ils ayent eu le même gout que leurs confreres pour la chair humaine. . . . . :

. . . . . :

P. S. Ce Drame a paru pour la premiere fois, imprimé à Lauzanne, au mois d'Août 1772. Ce n'étoit pas sans dessein que l'auteur avoit choisi le retour précis de la seconde année séculaire qui rappelloit l'époque de l'horrible massacre de la Saint-Bar-

thelemi. C'étoit après deux cents années une eſpece d'expiation offerte à l'humanité, au nom de la Patrie, & un hommage rendu à la vraie Religion dans la perſonne d'un Prêtre qui la repréſentoit alors preſque ſeul. Tout foible qu'eſt l'ouvrage, puiſſe-t-il être un monument que le fanatiſme atroce ou ridicule (car il y en a de deux ſortes) ne trouvera plus ni appuis, ni défenſeurs !

On a imprimé pluſieurs fois cette Piece ſous le nom de Monſieur de Voltaire. Cette erreur des Libraires contrefacteurs n'étoit pas faite pour durer long-temps ; & l'on n'a pu ſans doute ſoutenir un moment la comparaiſon, auprès de cet illuſtre Ecrivain, que par cette même horreur pour la perſécution qui anime également l'Auteur de ce Drame.

PERSONNAGES.

JEAN HENNUYER, *Evêque de Lizieux.*
LE LIEUTENANT DE ROI *à Lizieux.*
SIMON, *Grand-Vicaire de l'Evêque.*
LES CURÉS *de Lizieux.*
TROUPE DE PRÊTRES.
TROUPE D'OFFICIERS.

ARSENNE *pere, habitant de Lizieux; Proteſtant.*
ARSENNE *fils, époux de Laure, Proteſtant.*
LAURE, *ſœur d'Evrard, Proteſtante.*
EVRARD, *habitant de Paris, Proteſtant.*
SUZANNE, *Proteſtante, amie de Laure, & parente d'Arſenne.*
CLEVARD, *Proteſtant.*
THEVENIN, *Proteſtant.*
MENANCOURT, *Proteſtant.*
DUGAS, *Proteſtant.*
FOULE DE PROTESTANS.

La Scène eſt à Lizieux. L'action ſe paſſe le 27 Août 1572.

JEAN HENNUYER,

ÉVÊQUE DE LIZIEUX.

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'appartement de Laure. Une grande armoire est entr'ouverte.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Laure range plusieurs vêtemens & linges ; elle se plaît à considérer un justaucorps galamment orné*)

LAURE, *seule.*

IL avoit celui-là le jour qui combla nos vœux ! Cher époux, il me semble le voir sur toi... Et cette écharpe... Qu'il étoit

bien !.. (*Elle baise l'écharpe & la serre avec soin. Elle prend un petit coffret dans lequel sont des lettres & quelques joyaux.*) Lettres chéries ! vous êtes mon trésor. (*Elle lit & soupire en souriant, considérant quelques bijoux.*) Aimable en tout, on le reconnoît jusques dans ses dons (*Elle prend une bague.*) Il y a un an que j'ai reçu ce premier gage, je tremblois encore, & nous n'osions espérer... Qui m'eût promis alors que six mois après... Comme tout ce temps s'est écoulé ! il n'a duré pour moi qu'un instant... Oui, mais ces huit jours d'absence, ces huit jours me paroissent des années... Il devroit être de retour... Comme je l'attends !.. Reviens, mon cher Arsenne, reviens, ta tendre Laure sent trop qu'elle ne vit plus sans toi... (*Elle prête l'oreille.*) A chaque minute il me semble l'entendre, & je suis toujours trompée. (*Elle ferme le coffret, & le r'ouvrant tout de suite, elle en tire une lettre.*) Que je lise encore celle ci. (*Pressant la lettre contre son sein.*) Quelle ame ! quel enjouement naïf ! quelle vérité ! (*On frappe, Laure jette tout par terre, renverse des chaises, & courant toute émue à la porte, elle l'ouvre en criant avec une respiration agitée.*) Oh ! c'est lui, c'est lui !

SCÈNE II.

LAURE, SUZANNE.

LAURE, *appercevant Suzanne, recule d'un air surpris & fâché.*

QUOI! vous, Suzanne?

SUZANNE, *un peu interdite.*

Ma bonne amie, d'où vient donc ce triste étonnement? Mon abord vous est-il fâcheux?

LAURE, *réparant le désordre.*

Non, non, ma chere cousine; pardon; mais je croyois que c'étoit mon époux... Il n'est pas encore arrivé, jugez de ma peine.

SUZANNE.

Pour un jour de retard faut-il tant s'alarmer?

LAURE.

Comment, pour un jour?.. Comptez-vous un jour, depuis avant-hier à deux heures qu'il m'avoit promis d'être à Lizieux... Nous sommes allées au-devant de lui, il nous a fallu revenir seules.

SUZANNE.

Chere couſine, que ne vous a-t-on pas dit hier au ſoir pour vous tranquiliſer ſur ce retard ?

LAURE.

Ah ! ma bonne amie ; ſi vous aviez aimé, vous ſçauriez que les mots ne tranquiliſent pas.

SUZANNE.

Vous devez cependant vous faire une raiſon. On ne s'en va pas de Paris comme l'on veut. Songez donc qu'il a là toute votre famille avec une bonne partie de la ſienne ; une viſite d'un côté, une affaire de l'autre, deux ou trois jours ſont bientôt paſſés.

LAURE.

S'il ſavoit mes inquiétudes, rien ne l'auroit du arrêter.

SUZANNE.

Voilà comme le plaiſir eſt toujours mêlé d'un peu de peine... Vous vous êtes fait une fête d'aller à Paris voir célébrer ce grand mariage (*a*) de la fille de Médicis

(*a*) Les nôces de Henri, Roi de Navarre, & de Marguerite, ſœur du Roi, furent célébrées avec une pompe vraiment royale. *Eſprit de la Ligue, Tome II.*

avec le Roi de Navarre, vous avez voulu être témoin de cette alliance qui scelle notre réconciliation avec les Catholiques... Qu'elle a du être brillante cette fête, tous les visages devoient être bien joyeux!.. Je n'ai jamais regretté d'être seule que dans cette circonstance, parce que je n'avois pas, comme vous, un mari avec lequel j'aurois pu faire ce petit voyage; mais quand on est fille, il faut rester à la maison.

LAURE.

En vérité, toutes ces fêtes si vantées, si pompeuses, paroissent bien plus belles de loin, & surtout dans les récits que l'on en fait; de près on voit peu de chose. Le tumulte, le bruit vous étourdissent, & le cœur demeure froid... Ce que ces fêtes ont eu pour moi de plus agréable, c'est qu'elles m'ont donné l'occasion de revoir encore mes chers parens. J'ai eu aussi l'avantage d'avoir amené avec moi un frere que j'aime, & qui est le meilleur ami de mon époux.

SUZANNE.

Sans doute; c'est bien son meilleur ami.. Ils ne sont bien contens que lorsqu'ils se trouvent ensemble; c'est une union aussi rare que charmante.

LAURE.

Jusqu'ici son cœur a été libre ; je voudrois bien qu'une fille de Lizieux pût le toucher & l'arrêter pour toujours dans cette ville, comme Arsenne a sçu m'y fixer. (*Elle jette un regard à Suzanne.*) M'entendez-vous, chere Suzanne ? Pourquoi rougir ?..

SUZANNE, *baissant la tête.*

Oh ! nous parlerons de cela, ma bonne amie... Ce sera pour un autre moment, s'il vous plaît.

LAURE.

Vous vous défiez de l'amour, chere Suzanne, & vous n'avez pas absolument tort : mais je vous l'assure, quand il subjugue deux ames honnêtes, il ne peut qu'ajouter à leur bonheur.

SUZANNE.

Vous l'avez trouvée cette ame honnête qui sympathise si bien avec la vôtre ; moi, je ne puis me flatter d'être aussi heureuse. Deux mariages fortunés sont trop rares pour espérer de les voir se succéder dans le cours de la même année.

LAURE.

Pourquoi, cousine ?.. Le secret d'être heureux consiste à se bien aimer ; alors tous

ſe conforme de ſoi-même à nos deſirs. Il eſt une douceur qui abſorbe les chagrins de la vie ; le cœur de l'un eſt dans celui de l'autre ; on ne penſe, on n'agit qu'enſemble, & ſouvent on eſt prêt tous les deux à ſe dire une même choſe... Quels doux épanchemens ! quelle confiance ! quel cercle d'heures fortunées !.. Non, l'exiſtence n'eſt vraiment précieuſe que pour deux époux qui s'aiment, & je préférerois aujourd'hu de perdre le jour, plutôt que ce ſentiment délicieux.

SUZANNE.

C'eſt cette crainte même de perdre un cœur qui m'auroit aimé, qui me fait redouter un engagement ſérieux... Que de ſouffrances au moindre nuage, à la plus légere ſéparation !.. Voyez par vous-même, vous allez paſſer quelques jours à Paris avec Arſenne : au moment du retour, des affaires l'y retiennent malgré lui ; il vous laiſſe revenir accompagnée de votre frere ; il tarde un peu plusqu'il n'a promis, & vous voilà dans des inquiétudes cruelles, dans les tranſes les plus douloureuſes ; j'ai cru hier ne pouvoir jamais vous en faire revenir. Et dites-moi ſi tous vos contentemens ne ſont pas trop payés par de pareils troubles ?

LAURE.

Oh non, ma bonne amie; l'abſence, il eſt vrai, eſt cruelle; mais le retour... Ah! chere Suzanne, comme mon cœur vole au-devant de lui! Vous le connoiſſez, couſine; qui peut mieux juger s'il mérite d'être moins aimé? Une bonté de cœur toujours égale, un heureux caractere, une gayeté franche; quelles vertus n'a-t-il pas?.. Mon frere lui reſſemble beaucoup; je voudrois bien qu'il put vous inſpirer le même amour!

SUZANNE.

Revenons, chere couſine, à ce que vous avez vu à Paris... Vous ne m'en avez déjà donné que des détails fort abrégés, qui ne me ſatisfont pas entiérement. Depuis que vous êtes de retour, on ne peut ni jouir de vous, ni vous faire parler comme l'on voudroit; vous retombez toujours ſur le charme du mariage.

LAURE.

Que tu es cruelle! Eh! comment ne pas parler en tout tems de ce qu'on aime?

SCENE III.

LAURE, SUZANNE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MADAME, le papa Arſenne va deſcendre pou déjeuner avec vous... Il dit qu'il veut vous tenir compagnie en attendant ſon fils.

LAURE, *ſe levant avec joie, à Suzanne.*

Allons, allons au-devant de lui... Le digne vieillard!.. Je le reſpecte autant que je l'aime.

SUZANNE, *riant.*

Eh! le voilà déjà, le cher homme!..

LAURE.

Il n'a point ſa canne, ma couſine... Aidons-le à marcher... Je crains toujours à ſon âge...

(*Elles vont au-devant de lui; pendant ce tems on apporte une table, ſur laquelle on ſert le déjeuner, du vin d'un côté, du lait de l'autre.*)

SCÈNE IV.

ARSENNE *pere*, LAURE, SUZANNE.

ARSENNE *pere*.

BON jour, ma chere fille. Et toi, Suzanne, déja ?.. Tu es matineuse... fort bien, je t'en félicite, & je t'en remercie pour elle... (*Il s'assied.*) Que j'aime à vous voir ensemble !.. De quoi vous entreteniez vous là toutes deux, mes aimables enfans ?

SUZANNE.

De tout ce qu'elle a vu de curieux à Paris... Oh ! quand viendra mon tour d'aller voir cette grande ville ?

ARSENNE *pere*.

Bientôt, bientôt, ma niece... En attendant nous en causerons tout en déjeûnant. (*A Laure.*) J'aime bien que l'on conte, & je ne me lasse pas de t'entendre. (*Il s'apperçoit d'un peu de triſteſſe.*) Eh mais, encore rêveuse, chagrine?..

LAURE, *ſe contraignant pour ſourire.*

Non, non, cher papa, non.

ARSENNE *pere.*

Il faut que je te le dise, ma chere Laure ; tu me fis hier beaucoup de peine ; en nous quittant tu me dis un bon soir prononcé d'un ton... Je me suis détourné plutôt pour te cacher mes larmes que pour éviter les tiennes... Tu m'as empêché de dormir toute la nuit. La pauvre enfant, disois-je à chaque heure, elle tremble pour mon fils, elle veille & pleure... Tes craintes m'ont troublé.

LAURE.

Mon pere... puissent-elles bientôt se dissiper !

ARSENNE *pere.*

Oh je ne veux point que l'on soit comme cela ; pour s'aimer faut-il se tourmenter de mille terreurs chimériques, & pour quelques heures de retard créer des malheurs imaginaires... toi qui as de la raison, je ne te reconnois point... Ah ça déjeûnons.

LAURE.

Pourquoi dumoins n'a-t-il pas, par quelque mot d'avis, prévenu mes allarmes.

ARSENNE *pere.*

Parbleu si j'avois été ton époux, tu aurois donc pleuré éternellement... Moi qui te parle, j'ai été plusieurs années, & des

années entieres ſans pouvoir jouir du bonheur d'embraſſer une ſeule fois ou ma femme ou mon fils. Il eſt vrai que portant les armes dans ces tems de guerres inteſtines, je ſongeois encore plus à ſoutenir leurs droits qu'à les revoir dans leurs foyers... Allons, de la tranquilité, ma fille ; la paix eſt faite, Dieu ſoit béni, & ſoyons tous en joie... Va, mon fils avant la fin du jour nous aura tous embraſſés ; c'eſt moi qui t'en réponds.

LAURE.

Je l'eſpere bien, mais hier vous diſiez de même.

ARSENNE *pere.*

Pour aujourd'hui tu verras... Eſt-ce qu'Evrard eſt déja ſorti ?

LAURE, *à un domeſtique.*

Avez-vous vu mon frere ?

LE DOMESTIQUE.

Madame, il eſt allé de grand matin faire ſa toúrnée dans la ville, il a dit en partant qu'il iroit peut-être hors des portes, au-devant de Monſieur ſon beau-frere, voir s'il n'arriveroit pas.

ARSENNE *pere.*

Les chers enfans ! je les vois d'ici qui se rencontrent sur le grand chemin & qui s'embrassent avec un cœur... à leur santé. (*Il boit.*) C'est un excellent garçon que cet Evrard, n'est-il pas vrai, ma niece?

SUZANNE.

Oui, mon oncle... Allons, cousine; reprenez votre gaieté accoutumée; quelque chose de votre voyage. Je n'ai jamais vu Paris, & je brûle d'entendre toutes les descriptions qu'on en fait. Ce n'est que là, je pense, que l'on voit ce qu'il y a de beau & de merveilleux.

ARSENNE *pere.*

J'ai presque regret de n'avoir pas été avec vous, mais à mon âge on fuit le fracas. J'ai vu tant de fêtes dans ma jeunesse. D'ailleurs mon fils y étoit, c'est tout comme moi-même... redis moi toute-fois ce qui m'intéresse. Vous avez été voir ensemble l'amiral Coligny. Répétez-moi bien cela. On vous a présentés à lui, n'est-il pas vrai? Eh bien qu'en disoit mon fils? C'est là un vertueux humain, un grand général, un digne patriote... J'ai servi sous lui, nous nous connoissons bien. Un jour... Mais cela iroit trop loin... dis, dis.

LAURE.

Mon pere, il nous a parlé de vous avec une amitié tendre & distinguée... Il étoit alors dans son lit, assis sur son séant. Quel respect nous imprimoit ses traits vénérables! nous arrosions de larmes les mains qu'il nous tendoit...

ARSENNE *pere.*

Quoi, l'assassin (*a*) qui l'a blessé n'est pas encore découvert?

LAURE.

On le poursuit, nous a-t-on dit... Comme nous entrions, nous avons vu sortir de chez lui Médicis & le Roi. Il en avoit reçu les marques d'attachement les plus extraordinaires (*b*); il étoit tranquile alors, sans émotion, sans trouble, & disoit se trouver assez bien.

(*a*) Coligny fut blessé au bras gauche par le nommé Maurevel, qu'on appelloit publiquement le tueur du Roi. Cet assassin tira à Coligny un coup d'arquebuse par une fenêtre couverte d'un rideau, lorsque l'amiral revenoit du Louvre. *Esp. de la Ligue, t. II.*

(*b*) Charles se rendit dans la chambre du malade, avec sa mere, le Duc d'Anjou, les Maréchaux de France & un brillant cortége. *Ibidem.*

ARSENNE *pere.*

Dieu veille sur ses jours ! c'est le plus ferme soutien de notre parti infortuné. Notre défense sans doute étoit juste... Eh que restera-t-il donc à l'homme si l'on veut lui ravir jusqu'à la liberté de penser ! François catholiques ! ô mes compatriotes, ne reconnoissons-nous pas le même Dieu ? A quoi ont servi tant de combats cruels ? Est-ce en se déchirant le flanc que l'on apprend à mieux célébrer le créateur.... Il fut un tems, où désolé de voir l'embrâsement de cette guerre civile, j'aurois plutôt souhaité que nous puissions tous devenir catholiques ; mais peut-on agir contre sa propre conscience ? Est-il en notre pouvoir d'avouer une croyance que nous rejettons en nous-mêmes ? Il faudroit donc devenir fourbes, hypocrites, menteurs, & alors je préférerois de combattre & de mourir... Mais pardon, ma fille, je vous entretiens de batailles. Un vieillard qui a servi est sujet à ce défaut. Parlons plutôt de cette grande alliance dont tu viens d'être témoin... Tout devoit y être bien brillant.

SUZANNE.

Quelle magnificence cela devoit faire ? Tout le monde dit que c'étoit une profu-

ſion, & d'un faſte, d'un éclat... mais les époux avoient-ils l'air bien contents ?

LAURE.

S'il faut le dire ; ſous tous ces ſuperbes dehors, je n'ai point apperçu de véritable joie. Une nôce bourgeoiſe m'a toujours ſemblé plus riante. Cet appareil magnifique ne ſert qu'à déguiſer l'ennui. Tout eſt conſacré à je ne ſais quelle repréſentation. On obſerve ſcrupuleuſement l'étiquette, & l'on manque la gaieté. Il faut que la gaieté dans ce pays ſoit contraire à l'étiquette. Non, les époux n'avoient pas l'air contens, je crois. Et la plupart des phyſionomies de cette cour ne me plaiſent point. Médicis a le regard funeſte, & Charles IX ſemble être le page de ſa mere. Je ne ſais, mais je ne lui trouve ni cette nobleſſe, ni cette dignité affable qui caractériſe un Roi. Le Prince de Béarn, par exemple...

ARSENNE *pere.*

Vous voulez dire le Roi de Navarre.

LAURE.

Oui, mon pere.

ARSENNE *pere, le front épanoui de joie,*

Eh bien ?

LAURE.

Ah voilà une phiſionomie d'homme à ſe faire adorer de tout le monde... un front ouvert qui inſpire la confiance... des traits qui peignent la grandeur d'ame & la bonté. Il a avec cela un certain air amoureux qui ne déplaît à perſonne... Oh, j'aimerois bien à voir un Prince de ce caractere aſſis ſur le trône de France.

ARSENNE *pere.*

Avec un miniſtre tel que Coligny, n'eſt-ce pas, ma fille?

SUZANNE.

Meſſieurs les catholiques ne trouveroient peut-être pas leur compte à vos arrangemens.

ARSENNE *pere.*

Je ſuis bien ſur que Coligny ne ſeroit point perſécuteur, & que le Roi de Navarre leur laiſſeroit cette liberté qu'ils veulent nous ravir. Je ſerois le premier à défendre leurs droits, ſi l'on avoit l'injuſtice de les contraindre; mais que dis-je? Nous n'avons plus de vœux à former. Le calme a ſuccédé aux orages. La paix eſt cimentée aux pieds des autels; elle a réuni les partis oppoſés. Tout nous promet à l'avenir des jours auſſi tranquilles que fortunés.

SCÈNE V.

Les Acteurs précédens, EVRARD; *il entre d'un air effaré & sombre.*

LAURE, *se levant avec précipitation.*

MON frere!.. De retour sans mon époux?

EVRARD.

Bon jour, ma chere Laure.

LAURE.

Avez-vous été loin au-devant de lui, mon frere?

EVRARD, *les yeux baissés.*

Assez loin, ma sœur.

LAURE.

Quoi, vous ne l'avez pas rencontré, ni lui, ni personne qui l'ait vu?

EVRARD.

Personne.

ARSENNE *pere.*

Vous devez avoir grand appétit..; Asseyez-vous là & déjeûnez.

EVRARD.

Non.

SUZANNE, *à Evrard.*

Mais qu'avez-vous ?

LAURE.

Qu'eſt ce donc, mon frere, comme vous êtes changé ?

EVRARD.

Moi ?

ARSENNE *pere.*

Il n'aura rien pris encore... Et le grand air...

LAURE, *le regardant fixement.*

Qu'avez-vous ?

EVRARD, *s'efforçant de ſe remettre.*

Mais je n'ai rien, ma ſœur; rien du tout; vous dis-je, rien.

ARSENNE *pere, après l'avoir examiné.*

Vous êtes en effet un peu pâle. Jamais il ne faut ſortir à jeun, entendez-vous; mais buvez un bon verre de vin, cela vous remettra.

(*Il lui verſe du vin.*)

EVRARD, *s'approchant d'Arſenne, bas à ſon oreille.*

Avez-vous un petit moment à me donner?..

ARSENNE *pere.*

Eh pourquoi donc ?

EVRARD.

Paſſons dans une autre chambre, je vous prie.

ARSENNE *pere.*

Préſentement ?

EVRARD.

Oui, & ſur-tout ſans faire ſemblant de rien.

ARSENNE *pere.*

Allez le premier... je vous ſuivrai... Non, laiſſez-moi faire. (*Se levant.*) Ma fille, je reviens, ce n'eſt que pour un inſtant.

LAURE, *au-devant de la porte.*

Où allez-vous, mon pere?.. Evrard, où allez-vous ?.. Vous me faites mourir... Votre air, votre ſon de voix... Eh mon Dieu que lui ſeroit-il arrivé ! Qu'auriez-vous appris ?

EVRARD.

Ma ſœur, ſoyez tranquille.

LAURE.

Non, je ne le ſerai pas... Pourquoi ſe ſéparer de moi?.. Je ne vous crois point, & je crains tout.

EVRARD,

EVRARD, *se domptant.*

Ne puis-je avoir quelque chose de particulier à lui communiquer ? Et sur quoi vous allarmez-vous ?

LAURE.

Sur quoi, mon frere ?.. Votre visage vous trahit... Va, tu peux tout dire, après la terreur où tu m'as jettée.

EVRARD.

Hélas ! que vous dirai-je, ma sœur ?

SCÈNE VI.

Acteurs precédens, MENANCOURT.

MENANCOURT, *troublé.*

MON cher Evrard, Arsenne est-il de retour ?.. Sauriez-vous ?.. Nous sommes tous tremblans... Mon pere m'envoye... je viens vous demander des nouvelles.

EVRARD, *lui faisant en vain quelques signes.*

A moi ! des nouvelles ?

MENANCOURT.

Oui, vous avez été hors de la ville... On m'a dit que vous avez appris sur la

route quelque chose du désastre qui est arrivé dans Paris.

LAURE.

Un désastre !.. à Paris !..

SUZANNE, *la soutenant.*

Ah ! ma bonne amie, pourquoi vous épouvanter à ce point ?

ARSENNE *pere.*

Parlez, Evrard, car la frayeur exagere les maux, & son imagination prompte à s'enflammer va toujours saisir l'excès du malheur... Il ne peut être que moindre dans la vérité... Parlez...

EVRARD.

Eh bien, il seroit inutile de vous rien déguiser, & d'ailleurs le poids qui m'accable pèse trop sur mon cœur... Apprenez...

(*Il s'arrête.*)

ARSENNE *pere.*

Acheve, Evrard, tu m'interdis... Acheve.

EVRARD.

Je tremble, j'hésite à le dire. (*Il les prend chacun par une main & leur dit à demi-voix.*) On parle d'une trahison abominable...

LAURE.

Comme il me fait frémir !

EVRARD.

On dit que cette paix si sacrée, sur laquelle nos freres se sont endormis, vient d'être horriblement violée. On parle de surprises nocturnes, de violences, d'assassinats. Selon les uns, nos freres ont été égorgés dans leurs lits; selon les autres, on a embrâsé leurs maisons. L'Amiral même, dit-on, a été massacré dans son hôtel, & par l'ordre du Roi.

ARSENNE *pere, détachant sa main avec feu de celle d'Evrard, & d'une voix pleine de véhémence.*

Par l'ordre du Roi ! Coligny ! ne le croyez pas, ma fille, ne le croyez pas... Cela est-il possible !.. Par l'ordre du Roi !.. N'avons-nous pas la sauve-garde de sa parole ? N'avons-nous pas à sa voix déposé tout soupçon ?.. Qui peut inventer de pareils blasphêmes & se plaire à les répandre !.. Evrard, votre cœur a-t-il dû y ajouter foi, & comment votre bouche ose-t-elle les répéter ?

EVRARD.

J'ai vécu parmi nos ennemis. J'ai vu de près cette cour, & je sais trop ce qu'on en peut attendre.

LAURE.

O mes tristes pressentiments ! seriez-

vous les avant coureurs du malheur de ma vie?.. Suzanne, ne m'abandonne point.

ARSENNE *pere.*

Ma fille, vous croiriez...

LAURE.

Eh, si je le croyois, j'aurois déja cessé de vivre.

ARSENNE *pere, avec chaleur.*

Allez, il n'existe point de pareils monstres sur la surface de la terre. Un Roi de vingt-deux ans n'embrasse pas ses sujets, ne les invite pas à des fêtes publiques pour les égorger à l'issue des festins... Quoi, tant de promesses; quoi tant de témoignages de bonté n'auroient été qu'une feinte employée pour enfoncer plus sûrement le poignard dans nos cœurs!

EVRARD.

Puisse cette affreuse nouvelle bientôt se démentir!.. Je suis dans un état violent.., A peine me connois-je... Mon cher Arsenne, mon ami, nous sommes partis sans toi, nous t'avons laissé dans cette ville malheureuse avec notre mere, &...

SUZANNE. *à Evrard à voix basse.*

Imprudent! Eh menagez sa sensibilité!

LAURE.

Mon frere ! eſt-ce ainſi que vous me raſſurez ?

EVRARD, *à Laure.*

Pardon, ma ſœur, je ne ſongeois pas à toi... Va, croyons-en plutôt l'expérience d'un pere. Ce bruit ſe trouvera ſans fondement. Tu ne tarderas pas à revoir ton époux, & moi mon ami.

LAURE.

Cruel ! de quel ton tu me conſoles !.. Tu voudrois me donner une eſpérance qui te manque... Va, il n'y aura que ſa préſence qui pourra me tranquiliſer.

EVRARD, *avec un frémiſſement ſecret.*

Le ciel n'aura pas permis ces épouvantables cruautés.

ARSENNE *pere.*

Non, non ... modérez-vous, mes enfans ; on n'eſt point impitoyable & barbare de ſang froid. J'ai vu nos adverſaires lever le glaive ſur nos têtes, mais c'étoit dans le choc des batailles. Je les ai connus trop braves à Jarnac, à Moncontour, aux plaines de Saint-Denis pour devenir ſi tôt de lâches aſſaſſins... Qui a oſé imaginer une auſſi déteſtable hiſtoire ? Quelque méchant ténébreux qui s'eſt plu à épouvanter l'eſ-

prit de ſes concitoyens par ces peintures ſanglantes & bizarres qui en impoſent à la multitude... Que de fois j'ai vu les plus petites cauſes, les plus puériles, alarmer tout un Royaume... D'ailleurs eſt-ce pour la premiere fois que vous vous êtes trouvés abuſés par les faux bruits qui courent?

LAURE.

Hélas! les mauvais ſe ſont preſque toujours confirmés.

ARSENNE *pere, à Evrard.*

Mais de qui enfin tenez-vous une nouvelle auſſi abſurde?

EVRARD.

Turinge, que j'ai rencontré, eſt le premier qui m'a glacé d'effroi. Dugas, Clévard, ont dit la même choſe, ainſi que pluſieurs des nôtres.

LAURE.

Pluſieurs!.. mon pere! pluſieurs!.. ciel! ce ſeroit la vérité!

ARSENNE *pere.*

Allons, ma fille, je ſors de ce pas. Je ſouffre trop d'entendre de pareils diſcours. Je ſaurai qui interroger, je remonterai à la ſource, & j'eſpere bientôt vous convaincre que ce bruit eſt non-ſeulement faux, mais même dénué de toute apparence.

LAURE.

J'irai avec vous, mon pere... J'irai par tout... Suzanne m'accompagnera.

ARSENNE *pere, avec réflexion.*

Non, demeurez, ma fille; nous reviendrons... Gardez-vous bien d'écouter vos alarmes; ſongez qu'elles offenſeroient la nature & l'humanité.

LAURE.

Eh! comment ne pas frémir après ce qu'on vient d'annoncer!.. Arſenne, mon cher Arſenne!

ARSENNE *pere, lui prenant les mains.*

Eh! ma chere fille, ſi je pouvois le croire, que ferois-je encore ſur la terre? C'eſt alors que j'aurois trop vécu; je voudrois mourir à cette place en te ſerrant la main, & en prononçant le nom de mon malheureux fils...

SCÈNE VII.

Les précédens, THEVENIN, *troupe de Proteſtans.*

THEVENIN.

RESPECTABLE Arſenne, nous ſommes tous plongés dans la conſternation. Le malheur exiſte-t-il ? Où eſt votre fils ? S'il arrivoit, il pourroit calmer nos frayeurs... Elles vont en augmentant.

ARSENNE *pere.*

Meſſieurs, croyez que tous ces rapports émanent d'une ſource obſcure, & ne nous rendons pas complices d'un bruit dont on pourroit nous faire un crime par la ſuite.

THEVENIN.

Ces rapports ſe ſont dé a beaucoup multipliés. Ils ſemblent venir de pluſieurs endroits. Heureuſement cependant qu'ils paroiſſent ſe contredire.

ARSENNE *pere, vivement.*

Ah, je le crois. (*A Laure.*) Entendez-vous, ma fille, ces rapports se contredisent. Bientôt ils s'en iront en fumée.

THEVENIN.

Dieu le veuille ... j'ai mon neveu à Paris ... il m'est bien cher.

UN PROTESTANT.

J'y ai mon pere.

UN AUTRE PROTESTANT.

Moi, mon frere.

UN AUTRE.

Je viens d'y envoyer mes enfans.

EVRARD, *embrassant l'un d'eux.*

Ah malheureux que nous sommes, en serons-nous quittes pour la terreur ?

ARSENNE *pere.*

Mes amis, n'allons pas au-devant du désespoir. Nous n'avons aucune certitude. Un moment encore, & nous nous reprocherons sans doute nos craintes. Je me hâte d'aller m'informer de ce qui doit les dissiper. Je me transporterai sur le grand chemin pour interroger tous ceux qui arriveront, & vous rougirez bientôt d'avoir cru.

LAURE, *donnant le bras à Arsenne.*

Je vous accompagne, mon pere. Je ne vous quitte point... Allons apprendre ce que le ciel a décidé sur notre sort ; mais hélas, que je ne rentre jamais dans cette ville, s'il est tel qu'il nous menace.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAURE, SUZANNE.

(Laure arrive, pâle, échevelée, les yeux noyés dans les larmes, les bras tendus & levés au ciel, précipitant ses pas dans une espece de désespoir. Elle va tomber sur un fauteuil, laissant pencher son corps en entier sur un des bras. Suzanne la suit, & se jette un genou en terre en l'embrassant pour la relever. Laure abaisse sa tête contre son sein, & demeure immobile dans un douloureux silence.)

LAURE.

LAisse, laisse ; tes soins sont inutiles... il est tems que je meure ... ma mere ... mon époux ... tu l'as entendu ... ni le sexe, ni l'âge n'ont été épargnés !.. La

paix eſt dans le tombeau qu'ils habitent... C'en eſt fait, c'en eſt fait... tout eſt perdu pour moi : (*après un long ſilence.*) Dieu ! tu ſais pour qui je t'implore... N'eſt-il plus, ou l'aurois-tu dérobé au fer des aſſaſſins ?.. Ah ! s'il étoit ainſi ! mille actions de graces te ſoient rendues... J'embraſſe toutes les autres douleurs, les plus longues, les plus horribles ; mais pour celle-là, ô mon Dieu, daigne, daigne me l'épargner...

(*Elle retombe accablée & muette.*)

SCÈNE II.

Les Acteurs précédens, ARSENNE *pere*, EVRARD, THEVENIN.

(*Arſenne pere, ſoutenu par Thevenin, & ſuivi d'Evrard, arrive à pas lents juſqu'en préſence de Laure ; ils s'arrêtent tous trois à la contempler dans un morne ſilence.*)

ARSENNE, *pere.*

PUISSE la douleur me délivrer bientôt de ce monde !.. terre ſanglante !.. jour affreux !.. je vous quitte. Qui pourroit vouloir ſurvivre à de pareilles horreurs... Ah !

c'eſt bien à cette heure que je gémis d'avoir vécu trop longtems.

LAURE,

O ma mere !.. O mes chers parens !.. O toi pour qui j'expire de terreur !..

ARSENNE *pere.*

Mourons, ma fille, mourons ; ſuivons nos freres lâchement maſſacrés. La France arroſée de leur ſang, n'eſt plus notre patrie ... recevez moi dans votre ſéjour, martyrs glorieux de notre religion. Et toi, Coligny, ombre ſacrée, pardonne, ſi avant toi j'ai commencé à pleurer mon fils !

LAURE.

Tout ce qui m'eſt cher n'eſt plus, ſans doute, & je ne puis mourir... O tourment !

EVRARD.

Que ne ſuis-je reſté à Paris ? Je les aurois défendus, je ſerois tombé à leurs côtés, & je ſerois moins à plaindre que dans cette cruelle incertitude... Si j'ai perdu l'homme que j'aimois, ce frere, ce cœur tendre & généreux, il ne me reſtera plus au monde qu'à le venger... Il le ſera, ma ſœur, il le ſera, j'en jure par toi. (*D'un ton ſombre.*) S'il eſt mort, tu n'as plus de frere. Tremblez, lâches & féroces aſſaſſins, vous n'a-

vez pas tout égorgé. Il reſte encore de cette déplorable famille quelqu'un qui ſaura profiter de vos horribles leçons... Qu'entends-je? Quel bruit?

(*Pluſieurs Réformés ſont à la porte & l'ouvrent ſubitement; ils jettent tous un cri en s'écartant pour faire paſſage à Arſenne.*)

Arſenne! Arſenne! Arſenne!

(*Laure ſe retourne & laiſſe voir un viſage où ſe peignent tous les ſentimens qui agitent ſon cœur. Tous les perſonnages ſont en mouvement.*)

SCÈNE III.

Les Acteurs précédens, ARSENNE *fils*.

ARSENNE *fils. Il entre en déſordre, & s'élance; en paſſant il embraſſe ſon pere & Evrard.*)

MON pere!.. Mon ami!..

ARSENNE *pere*, & EVRARD.

Mon fils!.. Mon ami!..

ARSENNE *fils, dans les bras de ſon épouſe, & d'une voix étouffée.*

O ma bien aimée, je te vois encore!..

LAURE.

Tu vis & je te preſſe dans mes bras. (*La tête penchée, & d'une voix affaiblie par l'excès du ſentiment.*) Je meurs de ſaiſiſſement & de joie...

(*Ils reſtent quelques momens embraſſés : Laure ſe dégage, & le fait aſſeoir.*)

ARSENNE *pere, avec entrailles.*

O Dieu ! vous m'avez ſauvé mon fils !

EVRARD.

Nous te revoyons !.. Réponds-nous ; ami ; tu ne t'es donc pas trouvé ?..

ARSENNE *fils, les bras tendus, la bouche ouverte, les yeux enflammés.*

Laiſſe-moi reſpirer.

EVRARD, *après un moment d'intervalle.*

Dis-nous ſeulement, aurois-tu été témoin du maſſacre de cette nuit ?..

ARSENNE *fils, ſe levant avec précipitation, & ſe tournant vers Evrard en lui montrant ſes vêtemens.*

Tiens... regarde mes vêtemens...

LAURE, *le prend par un bras, & d'un œil alarmé viſite ſes habillemens.*

Dieux ! ils ſont tout couverts de ſang... Tu es bleſſé...

ARSENNE *fils, à Laure.*

Ce sang que tu vois n'est pas le mien... Hélas ! c'est celui de ta mere, de ton oncle, de tes plus proches parens, de tous ceux enfin qui avec moi ont voulu les défendre.

LAURE, *jettant un cri.*

Ma mere !.. Quoi, son âge !.. les monstres l'ont assassinée...

ARSENNE *fils.*

A mes yeux !

EVRARD, *courant toute la scène en furieux.*

Ciel !.. ma mere !.. vengeance, vengeance !

ARSENNE *pere tombe à côté de Laure.*

Chaque instant nous apporte des horreurs imprévues... Où sommes-nous, malheureux ?. Une main invisible nous a-t-elle précipités au séjour des démons ?

ARSENNE *fils.*

Cette cour abominable, fléau perpétuel de la nation, a médité le crime... Paris nage dans le sang. Nos freres sont égorgés. Leurs assassins triomphent, & foulent aux pieds leurs corps sanglans.

EVRARD.

Acheve ... ma fureur eſt calme ... parle, je peux t'écouter...

ARSENNE *fils.*

Leur déteſtable fête cachoit le meurtre. En ſignant la paix, ils ſignoient notre mort... Les lâches ! ils nous tendent la veille une main careſſante, ils nous ſouhaitent une nuit tranquille, nous nous endormons ; ils briſent nos portes & nous réveillent en nous perçant le ſein.

EVRARD.

Et comment nous es-tu rendu ?

ARSENNE *fils.*

Je ne ſais... A travers les flambeaux ; les poignards, les meurtriers, les ruiſſeaux de ſang, les monceaux de corps étendus qui barroient les paſſages, l'horreur & la confuſion de cette nuit effroyable, j'ai échappé par miracle à leurs coups.

EVRARD.

Et tu n'as pu échapper que ſeul... Les nôtres... Dieu !

ARSENNE *fils, du ton du déſeſpoir.*

Quel reproche !.. Eh ! demande-moi plutôt, pourquoi dans cette ville il eſt encore des habitans... La mort étoit par-

tout... Je combats les assassins, je me trouve renversé parmi les mourans, & bientôt je n'embrasse plus que des cadavres. J'avois perdu le sentiment; ils me laissèrent pour mort; mais revenant à moi, je suis sorti, pour ainsi dire, du tombeau des miens. J'ai erré par la ville. L'arme sanglante que je portois à la main, mes cheveux hérissés, mes habits souillés de sang & de poussiere m'ont fait regarder moi-même comme un assassin... Enfin, précipitant mes pas égarés, j'ai franchi l'espace qui me séparoit de vous.

(*Il retombe accablé.*)

LAURE, *à Suzanne.*

Dispense-toi de ces vains secours, & ne cherche point à ranimer ma misérable vie.

ARSENNE *fils, après un silence.*

Suis-je loin en effet de ces monstres barbares?.. Mes idées se troublent... ma pensée s'enfuit... les victimes de leur férocité, pâles & déchirées, me poursuivent & m'environnent. Je les vois encore! (*En pleurant.*) Ah! mon pere, j'en mourrai.

LAURE.

Tu es dans nos bras, cher époux; je n'ai plus de mere... hélas! daigne vivre pour moi.

ARSENNE *fils.*

Moi, vivre après ce que j'ai vu ?.. Ah! cette nuit horrible n'a point frappé vos regards. Vous n'avez pas entendu les cris de rage des assassins, mêlés aux cris expirans de mes proches. Vous n'avez pas reçu leurs soupirs lamentables. Vous ne les avez point vus la main sur leurs blessures, prendre de leur sang, le montrer au ciel, & tomber en implorant des vengeurs... Je me sauve chez Coligny. Je voulois mourir auprès de ce grand homme, ou du moins y rallier notre parti dispersé. On précipitoit son corps déchiré. Guise fouloit aux pieds ses cheveux blancs. Sa troupe impie insultoit encore à la dépouille du plus honorable des humains.

ARSENNE *pere, avec enthousiasme.*

Fureur insensée! fureur impuissante! son ame rayonnante de gloire, mon fils, étoit déjà dans les cieux.

ARSENNE *fils.*

Pourriez-vous nommer ceux qui conduisoient la horde effrénée des meurtriers ?.. A leur tête marchoient ces émissaires de Rome, déchaînés du fond de leurs retraites solitaires, monstres infernaux, allaités des poisons de l'Italie. Une joie cruelle anime

leurs regards. D'une main ils désignent les victimes avec l'image du Christ, de l'autre ils portent le poignard dans leurs cœurs. Ils échauffent avec le nom du Roi & celui de Dieu, le carnage trop lent à leur gré. Ils levent leurs mains ensanglantés pour bénir l'homicide qui frappe le plus de coups. Ils relevent, ils encouragent le bras du meurtrier, lassé de forfaits. J'ai vu jusques à des enfans, (*a*) excités par l'exemple, égorger d'autres enfans endormis dans leurs berceaux.

EVRARD ; *errant sur la scène.*

Quel tableau, Dieu vengeur ! & ton tonnerre repose !

ARSENNE *fils.*

Je cotoye la Seine, ses eaux rouges de sang, voituroient des corps défigurés. Je passe devant le Louvre. Quel spectacle ! un peuple immense avec des gémissemens & des cris désespérés, imploroit un azyle aux portes du palais de ses Rois. Clameurs plaintives, cris pitoyables, vous avez frappé

(*a*) *Des enfans de dix ans tuerent des enfans au maillot.* Ces faits-là ne sont pas controuvés. Malheur à qui les imagineroit !.. Ils ne sont que trop attestés par tous les mémoires du tems.

l'oreille du Souverain ſans émouvoir ſon âme. Que dis-je ! c'eſt-là que les bourreaux marchoient d'un air plus triomphant, que les flambeaux redoublés éclairoient une plus vaſte ſcène de carnage. Le ſang des ſujets regorge à longs flots ſous l'œil tranquille du Monarque. Les lances, les piques hériſſées des ſoldats renverſent, déchirent ce peuple ſans défenſe, tandis que Charles & ſon barbare frere, (*a*) du haut de leur

---

(*a*) J'ai lu ces propres mots dans les Mémoires manuſcrits de M. Felibien des Avaux, qu'il avoit extraits des Mémoires de M. Poullain, Lieutenant-Général de la Prevôté de l'Iſle de France, Auteur du procès-verbal contenant l'hiſtoire de la Ligue, ſous le regne de Henri III. » Henri, Duc d'Anjou, » qui fut Roi, après Charles IX ſon frere, ſous » le nom de Henri III ; & le Duc de Guiſe, dans » les ordres qu'ils envoyerent dans les provinces, » ordonnoient de n'épargner ni vieillards, ni femmes groſſes, ni enfans agiſſans ou à la mammelle. » Henri eut l'honneur de tuer à coups d'arquebuſe, » par une des fenêtres du Louvre, qui eſt la cinquiéme devant la place du Louvre, à compter » du petit pont de la Reine, ſept perſonnes ; & ſon » frere Charles IX en tua trois, & rioit ſi haut » avec éclat, qu'on les entendoit d'en bas. »

balcon, dans leur féroce allégresse, font voler la mort sur ceux qui fuyent, & tirent sur ces infortunés, reclamant leur appui, & qui leur tendoient les bras !

ARSENNE *pere.*

Arrête ... épargne-moi... Plutôt mourir sur l'heure que d'en entendre d'avantage.

EVRARD.

Et voilà nos chefs ! (*Après un silence.*) Amis ! vous venez de l'entendre, (*Aux Protestans.*) ce sont ces Prêtres qui ont donné le signal du meurtre... Le coup vient de Rome. Médicis a respiré l'air de ce climat... C'est elle qui a transporté dans le nôtre, des crimes jusqu'alors inconnus... Laisserons-nous tant d'horreurs impunies?.. Attendrons-nous qu'elles se renouvellent?.. Nous tenons du moins ici un de ces chefs fanatiques qui ont fait de l'homme un monstre sanguinaire.

ARSENNE, *fils, assis.*

C'est aux flambeaux des autels qu'ils ont allumé les flambeaux du carnage.

EVRARD.

Mon sang bouillonne & brûle de les immoler.

ARSENNE *fils se levant tout-à-coup, fixant Evrard, & lui prenant la main.*

Eh bien... payons la mort par la mort, & que les auteurs du massacre tombent les premiers sous nos coups.

LAURE, *les séparant & se mettant entr'eux deux.*

Ah ! parlez plutôt de vous sauver... Oublies-tu pour qui le ciel t'a conservé ?.. Vois ton pere, vois ton épouse... Fuyons avant que cet orage sanglant s'étende plus loin... Que sait-on s'il n'arriveroit pas jusques à nous ? Un courage inutile n'est qu'une imprudence téméraire... Crois que sans toi tant de forfaits ne resteront pas sans châtiment. Remets-en le soin à ce vengeur suprême qui a compté les soupirs de toutes les victimes !

ARSENNE *pere.*

Je l'approuve... Tu te dois avant tout à ton épouse, & tu n'es plus à toi. Fuis, fuis avec elle. Allez, & ne vous reposez pas que vous ne soyez en sûreté... Je saurai bientôt vous rejoindre.

LAURE.

Nous ne vous quitterons pas d'un seul instant, mon pere ! ce n'est qu'en vous sauvant que nous croirons nous échapper.

ARSENNE *pere.*

Ne ſongez point à moi... Eh ! qu'ai-je à perdre ? Quelques jours malheureux & voiſins du trépas. Partez, vous dis-je. Prenez la route de l'Angleterre. Abandonnez pour jamais cette affreuſe patrie que le fanatiſme arroſe du ſang de ſes plus dignes citoyens.

ARSENNE *fils.*

Vous jugez la fuite néceſſaire, & je fuirois ſeul ! & je laiſſerois ici nos freres troublés, incertains, tremblans dans leurs maiſons, la tête ſous le couteau mortel... Non ... je ne partirai que le dernier. Leur ſalut à tous me regarde, & m'eſt plus cher que le mien.

ARSENNE *pere.*

Chacun de nous prendra différens ſentiers pour ſe réunir ſur la frontiere. Nous te ſuivrons tour à tour, &...

ARSENNE *fils, l'interrompant.*

Le malheur nous rend tous égaux, mon pere. Le péril doit ſe partager de même. Dans ces redoutables inſtans, eſt-il permis de ſéparer ſa cauſe de celle de ſes amis ? Non... Allez, j'ai vu mourir les miens, je ſaurai mourir auſſi.. .C'eſt à vous de partir avec ma femme & Suzanne, leur ſexe & votre âge ſont un privilege, mais nous...

SCÈNE

SCÈNE IV.

Les Acteurs précédens, CLEVARD, *& plusieurs nouveaux Réformés qui entrent avec lui.*

CLEVARD, *d'une voix triste & plaintive.*

AMis infortunés ! voici donc aussi notre dernier jour...

ARSENNE *fils.*

Clevard ! Que viens-tu nous dire ?

CLEVARD, *à Arsenne fils.*

Hélas ! tu ne t'es sauvé de Paris que pour périr aujourd'hui avec nous. La rage de nos ennemis ne se borne pas à la capitale ; elle s'étend sur toute la France. Par tout nous sommes proscrits (*a*). Cette malheu-

(*a*) Charles IX autorisa de son nom le massacre qui se fit dans les provinces. Il fut horrible à Meaux, à Bourges, à Orléans, à Lyon, à Toulouse, à Rouen, sans compter les petites villes, les bourgs & les châteaux particuliers, où les Seigneurs ne furent pas toujours eu sûreté contre la fureur des

reuſe ville va ſubir le même ſort. C'eſt un embrâſement univerſel où nous allons tous diſparoître.

LAURE.

Eh! que tardons-nous?.. Fuyons, fuyons tous enſemble.

CLEVARD.

Ah! Madame, ſi la fuite étoit poſſible je ne ſerois plus ici. Les portes de la ville viennent de ſe fermer. Des brigades ſont répandues ſur les chemins. La garniſon eſt ſous les armes: elle a bloqué les murs. Entendez-vous le bruit des tambours? le ſon redoublé des cloches? Tout annonce notre trépas.

FOULE DE PROTESTANS.

Hélas! où fuir?

(Ils expriment leur effroi & leur douleur par divers ſignes.)

---

peuples ameutés. Les cadavres pourriſſoient ſur la terre ſans ſépulture; & pluſieurs rivieres furent tellement infectées des corps qu'on y jettoit, que ceux qui en habitoient les bords ne voulurent de longtems boire de leurs eaux, ni manger de leur poiſſon. (*Eſprit de la Ligue, tome II.*)

CLEVARD.

Les Égliſes des Catholiques ſont ouvertes. Ils s'y raſſemblent comme dans un jour ſolemnel. J'ai paſſé près d'eux, & j'ai lu notre arrêt dans leurs regards... O vous amis, qu'une même foi unit & raſſemble, qu'allons-nous devenir ?

ARSENNE *ſaiſit une arme, chacun l'imite.*

Armons-nous, armons-nous... Il ne s'agit plus de fuir... Vendons cher notre ſang... Où te cacherai-je, chère épouſe ?.. Comment te dérober à leur férocité ?

LAURE *armée, & ſe rangeant auprès de ſon époux.*

Va, j'aurai un courage égal à leurs fureurs... Ils verront ce qu'eſt une femme qui combat pour ce qu'elle aime.

EVRARD, *armé.*

Je vous défendrai tous juſqu'au dernier ſoupir.

ARSENNE *fils, à ſon pere, en pleurant.*

Mais, vous, mon pere, vous hélas ! quel ſera votre ſort ?.. Votre bras affaibli par les années, n'eſt plus celui qui s'eſt diſtingué dans les combats... A cette idée je friſſonne. Un tremblement univerſel me ſaiſit...

ARSENNE *pere, avec grandeur.*

Je ne daignerai point m'armer contre de lâches assassins. Qu'ils trempent leurs mains dans mon sang, qu'ils me délivrent du jour qu'ils m'ont rendu odieux, j'y consens ... ta main du moins, mon fils, fermera ma paupiere. Je n'approuve pas toutefois cette défense, quoique légitime : mon fils ! nous donnerons la mort, & nous ne l'éviterons pas. Je préférerois d'attendre & de recevoir le coup comme Coligny.

ARSENNE *fils, d'un ton douloureux.*

Comme Coligny ! ah Dieu ! quel nom avez-vous prononcé ?.. Il redouble ma fureur, ou plutôt il m'éclaire. (*Jettant l'épée.*) Non, je n'ai plus besoin de cette arme. Recours faible & impuissant, je t'abjure. (*d'un ton plus calme.*) Seul, je vous vengerai tous, amis; seul je me sens la force d'épouvanter & d'arrêter vos assassins !.. Ciel ! si tu m'as conservé le jour, je le reconnois enfin ; c'est pour un autre exemple, & je le dois à la terre.

EVRARD.

Ami ! quel est ton projet ?

(*Arsenne ne répond rien. Il se couvre le visage des deux mains, errant sur la scène.*)

SCÈNE V.

Les Acteurs précédens, MENANCOURT.

MENANCOURT, *accourant avec effroi, & à pas précipités.*

HÉLAS ! où trouver un asyle ? quel Dieu daignera nous protéger ! .. Je viens me rejoindre à vous, mais pour mourir.

LAURE.

Ah Menancourt !

MENANCOURT.

Nous ne pouvons leur échapper. Ils nous tiennent enfermés comme de vils troupeaux que l'on doit égorger. Ne craignez pas qu'ils viennent à cette heure ; ils sauront bien comment nous surprendre sans rien hazarder. Ils attendront le milieu de la nuit. Alors le signal éclatera ; assaillis par le nombre, & brûlés dans nos propres maisons, bientôt tout sera dit de nous.

LAURE.

O mon pere, ô mon cher Arsenne.

MENANCOURT.

Aucun de nous ne sera épargné !

FOULE DE PROTESTANS.

Hélas! nous n'avons donc plus qu'à tendre la gorge à ces satellites de l'enfer armés contre les vrais fideles. (*Environnant Arsenne pere.*) Dans ces extrêmités, quel parti faut-il prendre?

ARSENNE *pere, avec des sanglots.*

Attendre la mort en prieres, mes enfans, & la recevoir en martyrs. Nos freres du haut du ciel nous tendent les bras!..

FOULE DE PROTESTANS.

Qu'ils sont heureux, ceux qui se sont endormis dans la tombe avant ces jours d'horreurs!

MENANCOURT.

L'Évêque triomphe; il appelle autour de lui ces hommes hypocrites qui prêchent la paix, & dont le cœur ne vit que pour la haîne; ils ne demandent tous que le sang de ceux qu'ils ne peuvent tromper ou corrompre.

ARSENNE *fils, sortant de sa léthargie.*

Poursuis, Menancourt, poursuis...

MENANCOURT.

Ils courent dans toutes les maisons aiguiser les poignards qui nous sont destinés. Ils applaudissent à ces épouvantables forfaits. Ils

prononcent d'une bouche homicide le nom de Dieu. Ils effrayent par l'anathême de Rome ceux à qui l'humanité parleroit encore.

ARSENNE *fils, dans un mouvement déſordonné & rapide, tirant un poignard.*

C'en eſt trop... Vous voyez ce poignard... Il va nous faire juſtice... C'eſt trop honorer des aſſaſſins que de les combattre... Evrard !.. viens avec moi.

EVRARD, *avec tranſport.*

Je te ſuis par tout.

ARSENNE *fils, toujours dans le même état.*

Je vais ſaiſir le chef de ces prêtres barbares. Sous ſon vêtement de Pontife, il ſentira le fer dans ſon cœur altéré de la ſoif de notre ſang... Si mon bras faibliſſoit...

EVRARD.

Je t'entends !

ARSENNE *fils.*

Que ne puis-je du même coup exterminer tous ſes miniſtres !

ARSENNE *pere.*

Dieu !.. Mon fils !.. Quel deſſein affreux ; écoute-moi...

ARSENNE *fils.*

Si vous les aviez vus comme moi dans cette nuit sanglante, vos mains seroient déjà dans leurs cœurs...

EVRARD, *prenant la main d'Arsenne fils.*

Je veux avoir l'honeur du premier coup !

LAURE, *à son époux.*

Arrête, la vengeance t'égare... Arrête, songe que dans ce sein malheureux est enfermé peut-être un fils que tu vas priver d'un pere.

ARSENNE *fils, aliéné de douleur.*

Qu'il meure dans tes flancs, qu'il ne voie jamais le jour plutôt que de respirer l'air que ces monstres respirent... Qu'a-t-il besoin de naître ? La vie n'est qu'un présent horrible que je maudis & que je déteste.

LAURE.

Ah Dieu !

ARSENNE *fils.*

Je ne vis plus pour lui, je ne vis plus pour toi.

LAURE, *avec un grand cri.*

Cruel !.. Est-ce toi qui parles ?..

ARSENNE *pere.*

Mon fils !..

LAURE, *à ses genoux.*

Aye quelque pitié d'une mere...

ARSENNE *fils*, *détournant la tête.*

Je suis mort pour vous tous, je ne vous écoute plus... Il n'existe plus de moi que deux bras armés pour la cause commune.

LAURE, *lui faisant une espèce de violence.*

Je ne te quitte point, cruel!.. Tes sens sont aliénés... Laisse désarmer ton bras... Tu caches un poignard... Ah! dusses-tu m'en punir, je veux te l'ôter des mains.

ARSENNE *fils*, *la repoussant.*

Qu'oses-tu dire?.. Tremble!.. Tu ne sais pas... Ce poignard?.. Nul ne pourra l'arracher que de mes mains glacées... C'est un monument éternel du crime... Un sang précieux empreint sur ce fer en traits ineffaçables...

LAURE.

Tu me fais frémir... Un sang précieux! Tout le mien s'est glacé.

ARSENNE *fils*.

Malheureuse!.. Oses encore le demander?.. Je l'ai retiré fumant du sein de ta mere expirante... Il faut que mon bras le replonge tout entier...

LAURE.

Je me meurs!..

EVRARD, *voulant lui arracher le poignard.*

Il m'appartient... Cede, cede-le moi.

ARSENNE *fils, avec un geſte terrille.*

Non, je le garde, il eſt à moi... Les cruels !.. Marchons !.. Ils m'ont aſſez montré comme l'on aſſaſſine...

EVRARD.

Je ne me connois plus !.. Où ſont ils, les barbares ? Le ſang innocent des nôtres me crie, frappe.. Dans chacun de ces prêtres, je cours immoler un de leurs aſſaſſins.

ARSENNE *pere, s'oppoſant au paſſage.*

Vous n'irez pas plus loin, mes enfans, ou vous mépriſerez ma voix paternelle.

EVRARD.

Ceſſez de nous retenir. Nous revenons à notre tour tout couverts du ſang de nos éternels ennemis.

ARSENNE *pere, ſuccombant à moitié ſous l'effort.*

Arrêtez... Eh quoi, voulez-vous me voir expirer à vos pieds ?.. Non ; je ne me releverai point que vous n'écoutiez ma priere. (*Ses enfans le relevent en donnant des ſignes d'impatience & de fureur.*) Prêtez l'oreille.. un vieillard qui touche à ſa derniere heure à La douleur va conſumer le reſte de ſes ans...

Je sens vos transports & les accès de votre désespoir, mais répondez-moi, mes fils ? A quoi sert la vengeance ? Ranime-t elle les cendres de ceux qui ne sont plus ? Hélas ! elle ne peut que rallumer la rage de nos bourreaux. Le fort écrâse le foible, & sourit encore de son audace impuissante... N'imitons pas les cruels catholiques : laissons leur l'emploi du poignard ; & s'il faut choisir d'être le meurtrier ou la victime, plutôt mourir que de porter le nom d'homicide... Le ciel en ce moment jette en mon sein un rayon de sa lumiere ; il m'éclaire, il m'inspire, il me donne une juste confiance en lui, & je vais t'étonner... Ce Prélat sur qui tu veux porter tes mains désespérées, ne partage point les fureurs de sa secte. La renommée lui attribue des vertus douces & bienfaisantes. Que sait-on si loin d'être un barbare, il n'est pas au contraire juste, doux, humain, compatissant...

ARSENNE *fils.*

Lui !.. suppôt de Rome ... humain ! compatissant !.. Ah !..

ARSENNE *pere.*

Mon cher fils, c'est après les scènes du carnage que l'ame plus tranquille apperçoit l'horreur du forfait, & tremble de le pour-

suivre. L'effroi du passé entre alors dans les cœurs & préserve les dernieres victimes... Assemblons nous au Palais de l'Evêque. La fainteté du lieu fera notre force. C'est là un séjour de paix. Là ne paroissent jamais des soldats armés. Il n'est point dans cette ville d'autre refuge contre la violence. Si elle éclatte contre nous, il sera toujours tems de nous défendre, lorsqu'on nous attaquera.

ARSENNE *fils.*

Oui, il sera tems lorsque votre sang rejaillira sur moi, lorsqu'en tombant vous me tendrez vos mains foibles & tremblantes... Eh quoi! vous voulez que je voie massacrer ma femme, vous, mon ami?.. Si le ciel me désaprouve, qu'il daigne vous soustraire à leur vue... Oui, grand Dieu, mon bras est prêt à frapper; nul que toi ne peut le désarmer. Que ton tonnerre me réduise en poudre avant de commettre rien qui puisse te déplaire, mais je me regarde en ce moment comme l'instrument de tes justes vengeances.

ARSENNE *pere.*

Aveugle! ouvre les yeux. Qui a veillé sur toi dans l'horreur du massacre? Qui t'a enlevé du milieu des morts, si ce n'est ce même Dieu dont tu outrage aujourd'hui la

clémence ? n'eſt-ce pas ſa main inviſible & puiſſante qui a conduit juſqu'ici tes pas, & tu ne compteras plus ſur ſa miſéricorde, ingrat, ſur cette miſéricorde qui s'eſt manifeſtée ſur toi avec tant d'éclat. Ce Dieu qui a étendu juſqu'à ce terme mes déplorables années peut prolonger notre vie au milieu de la troupe homicide. Leurs poignards tomberont devant nous comme ils ont tombé devant toi. Va, ce Dieu qui nous voit n'aura pas réuni notre triſte famille, pour la frapper enſemble & l'écraſer du même coup.

EVRARD.

Ne prêtons pas plus longtems l'oreille à ce langage d'une timide vieilleſſe. Vous parlez de modération, mon pere, lorſque nous ſommes environnés de tygres furieux!.. Dans l'extrême péril qu'a-t-on à ménager? L'aſſaſſin eſt toujours lâche quand on prévient ſes coups. Tomberons-nous comme nos freres? Ils ont été ſurpris, nous ne le ſommes pas... Irons-nous offrir notre ſein aux meurtriers qui riront de notre foibleſſe, & leur ferons-nous dire encore que nous ne ſavons que pâlir & mordre la pouſſiere?.. Non, nos bras déſeſpérés auront quelque force... Mais c'eſt trop parler... Tout eſt permis après cette horrible viola-

tion des loix. (*Allant à Laure.*) Ma sœur ; je te donne le dernier adieu... Tu sais qui je vais venger !

LAURE, *se soulevant avec effort.*

Mon frere!.. Hélas ! où comptez-vous aller sans moi ?

ARSENNE *pere, dans la désolation.*

Ah ! ils ne m'entendent plus, ma fille ; ils ne m'entendent plus... Ils vont être des forcénés comme les catholiques ; ils vont allumer la colere céleste. (*Saisissant son fils qui sortoit.*) Crains-toi, crains-toi, malheureux... Arsenne !.. Mon fils !.. Tu vas donc les justifier en les imitant.

ARSENNE *fils, reculant de surprise.*

Moi ! les justifier !

ARSENNE *pere, avec la simplicité de la vraie grandeur.*

Oui, tu comptes pour rien l'innocence... Tu n'as plus d'autre sentiment qu'une rage sanguinaire. Dieu va détourner ses regards de dessus toi, & tu mourras criminel... Mais ne crois pas que je t'abandonne. (*Avec éclat.*) Mes forces renaîtront pour te l'arracher ce poignard... Au moment que tu croiras frapper, je t'enchainerai dans mes bras, je te crierai, *tu n'es plus un chrétien*, & t'arra-

chant à ton aveugle délire, je sauverai ta vertu toute entiere.

ARSENNE *fils, vaincu.*

Ah mon pere ! mon pere ! qu'a donc votre voix !.. Ciel !.. je tombe dans vos bras ... ayez pitié de moi & de ma fureur ... elle souleve encore mon ame, elle l'oppresse. Votre état est plus tranquille que le mien... Eh bien, dites moi ce qu'il faut faire pour sauver ma femme, mon ami & vous,.. Dites, & j'obéis sans résistance... Quel espoir allez-vous me donner ?

ARSENNE *pere, le tenant dans ses bras avec tendresse.*

Le plus sûr, le plus convenable aux circonstances ; il faut, je te l'ai déjà dit, il faut nous refugier au palais de l'Evêque, nous y réunir tous... Là, rassemblés, nous trouverons, si mon cœur ne me trompe pas, un homme de paix où nous comptions rencontrer un barbare. Là, nos gémissemens ne formeront qu'une seule & même voix qui montera fléchir le ciel. Là, du moins nous serons en plus grand nombre, & s'il nous faut périr, nous nous défendrons avec plus de force & de courage, puisque nous ne formerons plus

tous enſemble qu'une ſeule & meme famille.

MENANCOURT.

La prudence s'exprime par la bouche du ſage & vertueux Arſenne. Pluſieurs de nos freres ſe ſont déjà rendus dans ce Palais comme dans un ſanctuaire inviolable L'Evêque, à nos vœux ſupplians, pourra ſentir ſon cœur s'émouvoir. Si, malgré nos prieres & nos cris plaintifs, il nous refuſe un aſyle à ſes pieds, s'il nous rejette ſous le glaive des bourreaux, alors plus de grace; que nos bras armés du fer, ſoient auſſi prompts qu'inexorables. Mais cachons le glaive de la vengeance juſqu'à l'inſtant qu'il faudra frapper. Sachons nous modérer; diſſimulons même; autrement leur triomphe ſeroit facile, & notre perte certaine.

UN PROTESTANT, *élevant la voix.*

Ce projet paroît le plus ſage, comme le plus sûr... Nous ſuivrons tous le même deſtin.

FOULE DE PROTESTANS.

Nous l'acceptons, nous l'acceptons. (*A Arſenne fils, l'environnant.*) Ami! il faut l'adopter & te contraindre.

ARSENNE *fils, dans leurs bras.*

Oui, mes amis, j'embraſſerai cet eſpoir puiſqu'il vous reſte... Je me contiendrai, je me ſoumettrai à tout pour le ſalut général.. J'immolerai ma vengeance, ma vie, pour conſerver vos jours... Mais veillez ſur ce que j'ai de plus cher... Mon pere, ma femme, au nom de l'amour demeurez ici...

LAURE, *vivement.*

C'eſt en vain... Je ne puis te quitter.

ARSENNE *fils, ſe jettant dans ſes bras.*

Ah !

ARSENNE *pere, avec dignité.*

Allons tous, & n'oublions pas la vertu du chrétien, l'eſpérance. Qu'elle embraſe nos cœurs de ſon feu divin & conſolateur. Epouvantons nos bourreaux, mais par la fermeté. Tombons en martyrs, & non en aſſaſſins, & montrons en mourant que nous ſavons qu'il eſt une autre vie. Elevons enfin nos ames vers celui qui nous voit du haut des Cieux ; c'eſt lui qui met un frein à la rage des méchans. S'il nous protege, nous ne périrons pas.

FOULE DE PROTESTANS.

Adreſſons nos vœux à l'arbître de nos jours ... & demeurons réſignés enſuite à ſes décrets éternels.

(*Ils levent tous les mains au ciel.*)

ARSENNE *pere, la tête découverte & les mains jointes.*

O Dieu des miſéricordes ! vois ce faible troupeau qui a toujours marché dans la voie de tes préceptes. Au moment où la fureur ſe déploye contre lui, ne permets pas qu'il périſſe tout entier. Déſarme les ennemis d'une loi que nos peres nous ont tranſmiſe, & que nous n'abandonnerons pa , duſſions-nous expoſer mille fois notre vie pour elle... Grand Dieu, regarde en pitié ce troupeau fidele qui t'implore en t'adorant. Il eſpere en toi ; il chantera conſtamment tes louanges ; il te bénira, ſoit qu'il expire ſous le fer des bourreaux, ſoit qu'il revoie le temple où il a coutume de célébrer tes bienfaits & ta clémence.

LAURE.

O Dieu, ſauve mon frere, mon époux & mon pere.

ARSENNE *fils.*

O Dieu ! daigne me pardonner mes fureurs. Je ne t'offre plus qu'un cœur repentant & soumis... Sauve ma femme & ces généreux amis.

EVRARD.

O Dieu ! sauve mon frere, & fais-moi la grace d'expirer.

FOULE DE PROTESTANS.

O Dieu ! sauve le vertueux Arsenne, & toute sa famille.

ARSENNE *pere.*

Grand Dieu ! fais tomber sur moi seul les coups qui menacent ton peuple... Que j'acheve ma longue carriere, & qu'il te loue en paix sur ma tombe.

EVRARD, *embrassant Arsenne fils.*

Ami !

ARSENNE *fils, embrassant Evrard.*

Mon frere !

ARSENNE *pere, embrassant Laure & Suzanne.*

Ma fille !.. ma chere niece !..

LAURE ET SUZANNE, *embraſſant Arſenne pere.*

Ah mon pere! ah mon oncle!

FOULE DE PROTESTANS, *en s'embraſſant réciproquement.*

Mon frere!.. Mon ami! Mon ami!.. Mon frere!..

(*Ils ſortent tous enſemble, en obſervant toutefois un certain ordre.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

(La scène est dans le Palais de l'Evêque.)

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente l'appartement de l'Evêque, un Diacre est dans le fond. Sur un des côtés du Théâtre est un bureau sur lequel sont plusieurs lettres décachetées.

JEAN HENNUYER *debout, la main droite appuyée sur un prie-dieu, & de l'autre se couvrant le visage. Il la lève vers le ciel au moment qu'il va parler. —— Un grand Christ doit être au-dessus du prie-dieu.*

GRAND Dieu!.. & ce sont des chrétiens!... Est-ce donc là l'exemple que tu leur donnas en mourant sur la croix. (*Il met un genou en terre.*) Seigneur, accepte l'amertume dont mon ame est remplie. Je t'offre mes pleurs en expiation... Le reste de ma vie ne va plus être que douleur. (*Il reste dans un pro-*

fond ſilence, il ſoupire : il prie : il ſe releve.)
Quelle image épouvantable ! que de crimes ! ô ſuperſtition ! cruel fanatiſme, quand ceſſeras-tu de profaner ma ſainte religion... D'un côté l'incrédule, de l'autre l'hypocrite... L'impoſteur ambitieux qui corrompt l'eſprit faible & qui le pouſſe au meurtre... Ah cruels ! ſi la vengeance vous portoit à verſer le ſang de vos freres, falloit-il encore couvrir vos attentats de ce voile reſpectable & ſacré !.. Et vous chefs des peuples, que n'en êtes-vous les plus vertueux ? Vous bâtiſſez vos grandeurs ſur de ſanglans forfaits, & vous ne voyez point l'abîme éternel que vous creuſez ſous vos pas... O Médicis ! & toi Charles !.. O le Roi que le ciel m'a donné, quels noms allez-vous porter ſur la terre ? Quel rang allez-vous tenir dans la poſtérité ? Je tremble déjà d'apprendre les châtimens réſervés... Pere des humains, pere miſéricordieux, ne les menage point dans ce monde ; qu'ils ſervent à ta juſtice d'exemple effrayant, mais daigne les préſerver dans l'autre des ſupplices éternels.

(*Il ſe remet à prier.*)

(*L'on vient parler au Diacre. Celui-ci ſort & rentre avec le Grand-Vicaire. Simon s'approche ; l'Evêque ſe lève.*)

SCÈNE II.

JEAN HENNUYER, SIMON, *Grand-Vicaire.*

SIMON.

MONSEIGNEUR, le Lieutenant de Roi vient d'arriver, & demande à parler à votre grandeur.

JEAN HENNUYER.

Qu'on l'introduiſe.

(*Il va le recevoir. Simon eſt devant qui donne ordre aux domeſtiques d'ouvrir les deux battans. Tout le monde ſe retire.*)

SCÈNE III.

JEAN HENNUYER, LE LIEUTENANT DE ROI.

LE LIEUTENANT DE ROI.

MONSEIGNEUR, je viens vous faire part des ordres nouveaux que le Roi mon Maître vient de nous envoyer.

JEAN HENNUYER.

Dieu le garde ! Que nous veut-il ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Les ordres portent expreſſément qu'aucun réformé ne puiſſe échapper de cette ville.

JEAN HENNUYER, *alarmé.*

Qu'entends-je ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Les Proteſtans de Lizieux doivent ſuivre ceux de Paris. L'édit de mort eſt général. J'ai pris à cet effet de ſages précautions, & la garniſon eſt ſous les armes.

JEAN HENNUYER.

Et l'on demande de moi ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Que vous me ſecondiez, car nous devons agir de concert ; que vous inſtruiſiez votre clergé de ce qu'il doit faire ; que chacun de vos prêtres monte en chaire, & prêche aux catholiques de ſe montrer inexorables, & de n'avoir aucun égard aux liaiſons du ſang ou de l'amitié. Que tout huguenot périſſe enfin au lieu où il ſera trouvé.

JEAN HENNUYER.

Mais dans la lettre que Sa Majeſté nous a écrite

écrite, elle s'excuse de tout ce qui s'est passé. Elle déclare formellement de n'y être entrée pour rien. (*a*)

LE LIEUTENANT DE ROI.

L'ordre est changé. Sa Majesté déclare Coligny coupable d'un complot qui devoit lui ôter la couronne & la vie. Sa Majesté s'attend à être servie avec autant de zele qu'elle l'a été à Paris par ses fideles serviteurs. Ce sont ses propres termes.

JEAN HENNUYER.

Mais, Monsieur, puisque le Roi a changé deux fois d'avis, ne pourrions-nous pas en attendre un troisiéme, & dans un cas de cette importance, ne seroit-ce pas le ter-

(*a*) Le Roi écrivit le premier jour aux Gouverneurs des Provinces qu'il n'avoit aucune part au désordre qui étoit le fruit de l'animosité des deux maisons de Guise & de Chatillon. Qu'ils eussent donc soin de faire entendre à tout le monde, que ce qui venoit d'arriver n'apporteroit aucun changement aux Edits de pacification, & qu'il commandoit que chacun restat tranquille : mais dès le lendemain on dépêcha par toutes les villes du Royaume des Catholiques accrédités, chargés d'ordres verbaux tout contraires. (*Esprit de la Ligue, tome II,*)

vir très fidélement que de lui laiſſer le tems de la réflexion ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Non, Monſeigneur : ceci eſt une affaire de religion, & vous regarde particuliérement. Nos projets doivent être unanimes. Encore quelques heures & la race de ces mécréans aura diſparu. Nos ſoldats brûlent de ſervir la cauſe des autels & du trône, & je crois que vos prêtres ne s'y préteront pas les derniers.

JEAN HENNUYER.

Aucun, Monſieur, croyez-moi : aucun ne participera à cette ſanglante trahiſon. Le pur miniſtere auquel Dieu nous a deſtinés, eſt d'enſeigner & non de violenter les conſciences, de prier, & non de contraindre, d'annoncer la parole évangélique avec la flamme de la charité, & non de forger à notre gré une doctrine perſécutrice, oppoſée à celle de notre divin maître. Ce n'eſt que par des exemples de douceur, de modération & de vertu, qu'il nous eſt permis de convaincre autrui de la ſupériorité de notre croyance... Je ne connois point, Monſieur, d'autre voie pour convertir.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Ce langage dans votre bouche assurément a de quoi m'étonner... Ainsi loin d'approuver la conduite du Roi, vous refusez d'obéir à l'ordre qu'il vous envoye.

JEAN HENNUYER.

Oui, je suis loin de répondre aux ordres homicides que vous m'apportez...

LE LIEUTENANT DE ROI, *surpris.*

Y pensez-vous, Monseigneur?

JEAN HENNUYER.

J'y pense très bien, Monsieur. Et depuis quand les conciles & les tribunaux ont-ils décidé qu'il falloit percer le cœur de celui qui ne pensoit pas comme nous?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Mais, songez-vous, Monseigneur, que par une désobéissance aussi formelle, vous vous rendrez coupable du crime de leze-Majesté au premier chef?

JEAN HENNUYER.

C'est en ne protégeant pas contre lui ses sujets que je croirois me rendre grandement criminel.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Envisagez, de grace, le péril où vous

vous exposez... Voilà l'ordre qui me concerne. Voici le vôtre... Lisez...

JEAN HENNUYER, *avec un noble courroux.*

Je refuse, vous dis-je, de l'accepter... l'ordre me paroît injuste, cruel, inexécutable.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Est-ce à nous d'examiner les ordres du Souverain ? Dieu l'a mis sur le Trône, il regne par lui. C'est à lui seul qu'il est responsable de ses actions. Elles n'ont d'autre juge que la Divinité même.

JEAN HENNUYER.

Le Monarque qui dit ne devoir répondre qu'à Dieu, dit en d'autres termes ne vouloir répondre à personne, car méconnoissant les loix, il méconnoit l'auteur de toute justice.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Notre devoir est d'obéir. Nous ne répondons ni du bien ni du mal qui peut arriver. Nos ordres remplis, nous sommes dégagés du reste. Si chaque sujet se mêloit de péser les raisons du Monarque, que deviendroit alors son autorité ?

JEAN HENNUYER.

Cette maniere de raisonner convient parfaitement au militaire, lorsqu'il est en campagne, ou rangé en bataille devant l'ennemi. Comme il ne fait alors qu'un avec le tout, dont le Général est la tête & l'ame, le moment décide, & la volonté particuliere doit être anéantie. Mais répondez-moi, Monsieur : s'il venoit toutefois un ordre à tel régiment de fondre sur tel autre de son parti, & de tourner les armes contre ses propres concitoyens, alors on supposeroit, je pense, que c'est un mal entendu, un moment d'erreur, de trouble, de vertige, & l'on se dispenseroit, à ce que j'imagine, de massacrer ses camarades. Il en est de même aujourd'hui. Un délire fanatique a transporté la Cour de Charles. Gardez-vous de confondre cette crise violente & passagere avec les loix fondamentales de la Monarchie : celles-ci peuvent être oubliées, mais elles seront toujours en vigueur, parce qu'elles se trouvent d'accord avec la conscience, l'honneur & la raison, bien différentes, par conséquent, de cet ordre furieux & insensé qui les outrage également. Comme le principe qui l'a dicté est cruel & absurde, cette volonté d'un homme doit être constamment rejettée par tout citoyen digne de ce nom.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Monseigneur, je n'admets point ces distinctions, & je ne me pique pas de raisonner si profondément.

JEAN HENNUYER.

Il ne faut pas raisonner profondément pour sentir qu'on est homme & chrétien, avant que d'être sujet; que le Monarque qui passe n'est point la Patrie, qu'il est des bornes que le pouvoir Royal ne sauroit franchir, sans quoi le sujet ne seroit plus qu'un vil instrument de servitude; que la vertu enfin est de toute éternité dans le cœur de l'homme pour l'avertir quand il doit obéir ou résister. Il est de ces ordres sanguinaires que la Divinité même (s'il étoit possible qu'elle les donnât) ne pourroit faire adopter à l'homme juste .. Quoi! Charles âgé de vingt-deux ans, ordonnera à des Prélats sexagénaires, à de braves & anciens Officiers, d'égorger au premier clin d'œil cent mille de leurs concitoyens; & nous, étouffant toute équité, toute lumiere naturelle, nous ne saurions que nous baigner dans leur sang... Si Charles venoit à changer, s'il nous ordonnoit de suivre le culte de ceux même qu'il vient de proscrire, il faudroit donc, par le même principe, abjurer la foi antique de l'Eglise, & mépriser

le salut de nos ames... L'humanité, croyez-moi, a ses droits bien avant ceux de la Royauté. Qui ne parle plus en homme, ne peut plus commander en Roi... Il faut donc, Monsieur, servir notre jeune Monarque en lui désobéissant, cela devient un devoir; & je ne serois pas étonné qu'il punit demain de mort, ceux qui auroient été assez lâches pour avoir hâté l'exécution de pareils ordres.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Permettez-moi de ne point entrer dans ces détails. Il seroit aussi inutile que dangereux de s'y arrêter... Joignez-vous à moi, Monseigneur, je vous en prie pour la derniere fois... Je serois forcé d'envoyer un grief contre vous, ne vous perdez pas... Ceci pourroit avoir des suites plus funestes que vous ne pensez... Laissez ces malheureux huguenots subir leur sort: le Roi ne fait sans doute, en les immolant, que prevenir leurs fureurs.

JEAN HENNUYER.

Ah Dieu! ce n'est donc pas assez de commettre le crime, on entreprend encore de le justifier... Vous m'avez assez entendu pour faire votre rapport, Monsieur... croyez que rien ne pourra jamais me faire changer de réponse.. S'il vous reste quelque chose d'humain, apprenez à penser comme moi.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Ja ſuis catholique romain, Monſeigneur, & j'en fais gloire. J'obéis à ma religion. N'a-t-elle pas enſeigné dans tous les tems à obéir aux Rois quels qu'ils ſoient. N'a-t-elle pas décidé qu'ils avoient la puiſſance du glaive ? N'a t-elle pas défendu aux ſujets de juger de la légitimité des deſſeins d'un Monarque, ni de celle des moyens qu'il jugeroit à propos d'employer ? quand le fils aîné de l'Egliſe s'éleve contre des hérétiques, il affermit la gloire de ſon ſceptre, & ſa volonté devient une loi ſacrée.

JEAN HENNUYER.

Vous êtes dans l'erreur, vous dis-je... Ceci eſt une œuvre de violence, de perfidie & de ſcélérateſſe. Vous renverſeriez donc la patrie, ſi le chef l'ordonnoit ?.. La loi a pour caractere non équivoque le conſentement général de la nation ; & depuis quand les peuples ſe ſont-ils élus un Roi deſpote, arbitraire. abſolu ? Depuis quand lui ont-ils remis le pouvoir de les égorger avec leur propre épée ? S'il régne ſur eux, ce n'eſt que pour les défendre contre l'ennemi, pour maintenir l'harmonie dans l'intérieur du Royaume, pour veiller quand ils dorment, & non pour diſpoſer de leurs jours au gré de ſon caprice.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Mais si le Monarque a des coupables à punir ?

JEAN HENNUYER.

S'il a ce malheur, alors le cri universel doit constater le forfait, & déposer contre les criminels. Il est aisé de reconnoître la voix publique ; elle se fait entendre, ou plutôt elle tonne au dessus du diadême. Nulle excuse pour le Souverain qui y ferme l'oreille. Encore ne doit-il signer l'arrêt qu'après l'avoir lu écrit dans les yeux de ces hommes de loi, consacrés à la justice, interprètes & dépositaires des droits des citoyens, dont les vertus & les travaux ont gagné dès longtems la confiance des peuples ; il doit se redouter lui-même, & craindre sur-tout cette ambition cachée d'une plus grande autorité, qui conduit toujours à des démarches iniques. S'il mépriſe ces formes augustes, barriere utile à lui-même comme aux autres, il tombe dans toutes les surprises qu'on lui a préparées. Son pouvoir devient une tyrannie énorme, & ses exécuteurs ne sont plus que ses complices.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Votre refus est formel... Vous allez le signer, s'il vous plaît, Monseigneur... Je dois me mettre en regle.

JEAN HENNUYER, *prenant une plume.*

Oui, je le signerai, & de tout mon sang, s'il le faut. (*Il prend l'ordre, le parcourt des yeux, & les leve au ciel en soupirant.*) En croirai je mes yeux ? Quel monument pour la race future ! » N'épargnez ni les vieillards, ni les femmes grosses, ni enfans » agissans & à la mamelle (*a*) « Dieu, qui tiens en main le cœur des Rois, daigne changer le sien ! (*Il écrit, se leve, & prenant l'ordre qu'il remet au Lieutenant de Roi*) Tenez, Monsieur, Dieu veuille que celui qui l'a envoyé le jette au feu en récevant ma réponse.

(*Le Lieutenant de Roi se retire, en regardant l'Eveque comme un homme perdu.*)

(*a*) Propres termes des ordres envoyés aux Commandans de Province par Charles IX & le Duc de Guise.

SCÈNE IV.

JEAN HENNUYER, SIMON.

SIMON. *accourant avec inquiétude.*

AH Monseigneur, qu'avez-vous fait? Vous avez l'ame trop sensible. Votre humanité vous perdra.

JEAN HENNUYER.

Qu'osez-vous dire? Appellez-vous humanité ne point égorger des hommes innocens?

SIMON.

Eh! que vous sont-ils pour vous sacrifier pour eux? Vous ne répondez pas de leurs jours. Laissez faire le Conseil du Roi. Il sert la religion & nous. D'ailleurs ces proscrits sont des hérétiques entêtés qui ne respirent que la ruine de nos autels... Je regarde tout ceci comme un juste châtiment descendu du ciel.

JEAN HENNUYER.

Vous pensez ainsi, Monsieur!. Certes, je ne savois pas avoir si près de moi un de ces hommes qui ne portent les habits sacerdotaux que pour le malheur des autres,

& le scandale d'une loi sainte ! Est-ce là le langage des Apôtres ? Où avez-vous lu de pareilles maximes ? Rien n'est plus injurieux à la religion, ni plus contraire à son esprit que ces excès condamnés par l'Evangile, dont le premier précepte (vous devriez le savoir) est celui de la charité ; & le second, l'obligation de l'étendre jusqu'à nos ennemis... Allez, renfermez-vous dans ma bibliothéque ; lisez-y l'Evangile. Méditez ce livre divin, & voyez si le fanatisme a jamais pû le faire servir à autoriser ses fureurs... Gardez-vous surtout de vous présenter à l'autel que vous n'y apportiez un cœur nouveau .. Vous ne sortirez point sans mon ordre .. J'irai vous trouver dans votre retraite, & vous remettre sous les yeux les vrais principes d'une loi que vous ne connoissez pas encore... Je remercie Dieu toutefois de vous avoir fait connoître à moi, afin que je puisse un jour vous reconcilier avec lui... Vous en avez besoin... Allez, & sachez vous repentir.

SIMON, *à voix basse.*

Oui, je me repens, car de cette affaire-ci, je perdrai peut-être un bon bénéfice.

(Il sort.)

SCÈNE V.

JEAN HENNUYER, LES CURÉS DE LIZIEUX.

(On voit les Curés dans l'enfoncement. L'Evêque leur fait signe d'approcher.)

JEAN HENNUYER.

SAGE Auguſtin, diſcret Céſaire, & vous pieux Sébaſtien, approchez... Vous ſentez mes douleurs, & vous les partagez... J'ai vû couler vos pleurs au premier récit de ces fureurs que vous déteſtez; mais ce ne ſont pas des larmes ſtériles que Dieu demande, ce ſont des actions... Allez, que nos Egliſes ſoient ouvertes; appellez y les chrétiens; recommandez-leur la paix; défendez-leur le meurtre & toute violence. Prêchez ſurtout la pénitence; le repentir eſt néceſſaire. Que chacun ſe proſterne, & par de longues prieres cherche à déſarmer la juſtice divine ſi cruellement outragée. Que ce ſoit à qui réparera le plus de crimes, à qui fera le plus de bien à ce reſte d'infortunées victimes... Hélas! il n'eſt qu'au pouvoir de Dieu d'effacer tant de maux.

(Les Curés ſortent après avoir humblement ſalué l'Evêque.)

SCÈNE VI.

JEAN HENNUYER, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MONSEIGNEUR, une foule de Proteſtans, hommes, femmes, vieillards, enfans, ont pénétré dans le portique de votre palais. Ils demandent tous à vous parler. Ils ont l'air troublé & même farouche... Je crains...

JEAN HENNUYER, *avec ame.*

Ils n'ont rien à craindre de moi, qu'aurois je à craindre d'eux? Allez, que mes appartemens leur ſoient ouverts : dites leur qu'en tout tems je les protégerai de tout mon pouvoir... Qu'ils viennent... (*Avec ſurpriſe.*) Mais le Lieutenant de Roi encore, que veut-il?

SCÈNE VII.

JEAN HENNUYER, LE LIEUTENANT DE ROI.

LE LIEUTENANT DE ROI.

MONSEIGNEUR, je reviens sur mes pas..,

JEAN HENNUYER.

Eh bien, Monsieur ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Il est encore tems de vous joindre à moi ; & rien n'aura transpiré. Je vous offre un moyen qui peut s'accorder avec votre façon de penser... Vous souffrirez seulement ce que vous ne pouvez empecher.

JEAN HENNUYER.

Ce que je ne peux empêcher ? Qu'entendez-vous ? Parlez.

LE LIEUTENANT DE ROI.

J'ai réfléchi sur ma commission, & j'ai vu que votre désobéissance ne me dégageoit pas, que je resterois toujours inculpé pour n'avoir pas prévenu l'exécution : ainsi je vais notifier l'ordre, & disposer les troupes.

JEAN HENNUYER, *avec force.*

Et vous croyez que d'un œil indifférent je contemplerai ce massacre ! Vous vous êtes flatté que content de m'y être refusé par quelques mots, je me croirai quitte ainsi envers ma conscience, envers l'Etat... Non, non je suis le Pasteur, & je défendrai le troupeau. Ils ont sur mon cœur les mêmes droits que les catholiques, & leur bien temporel ne me regarde pas moins que leur bien spirituel.

LE LIEUTENANT DE ROI, *fierement.*

Mais vous vous abusez étrangement, Monseigneur, mes soldats, à ce que je pense, ne sont pas sous votre commandement.

JEAN HENNUYER.

Que dites-vous ? Je leur commanderai au nom de Pontife, si ce n'est au nom d'homme.. J'irai, j'irai au devant de leurs coups... Je couvrirai ces malheureux de mes vêtemens sacrés... Je tiendrai dans mes mains le Dieu de clémence & de paix, & nous verrons alors, nous verrons si les sacriléges passeront outre, s'ils fouleront aux pieds le Dieu & le ministre pour massacrer plus librement leurs freres. (*Il va ouvrir les portes lui-même à la troupe des Réformés ; Arsenne fils &*

Evrard ſont à leur tête.) Venez, venez, approchez, mes amis, ne craignez rien. Vous êtes ici ſous ma garde. Ce Palais eſt à vous. Déſormais il vous ſervira d'azile, & s'il le faut, de citadelle. Je réponds de vos jours. (*A pluſieurs Prêtres qui ſont préſens.*) Qu'on apporte des vivres; que tout le Clergé ſe rende en foule à ma voix; qu'il vienne ſervir & défendre ce peuple déſarmé. (*Aux Proteſtans.*) Mes freres, ce n'eſt point notre ſainte religion qui vous hait & qui vous pourſuit. Elle vous aime toujours comme ſes enfans égarés; elle vous appelle; elle vous tend les bras; elle n'enſeigne aux hommes qu'à ſe traiter avec indulgence. Un zele aveugle & barbare, de fauſſes raiſons d'état font armer contre vos jours: mais le vrai catholique reclame vos droits indignement violés. Loin de faire des martyrs, il ne lui eſt permis que de l'être.

ARSENNE, *fils, à ſon pere.*

Quel langage, mon pere! comme il m'étonne. (*A l'Evêque.*) Quoi! ce ſeroit vous qui nous protégeriez?

JEAN HENNUYER.

Je rougis devant vous d'avoir à prendre votre défenſe? & contre qui?.. Reſtez dans mon palais. Tout l'or des autels coulera,

s'il le faut, pour vous y nourrir, & le sanctuaire où repose le Saint des saints va vous servir de refuge contre la barbarie ; jusqu'à ce que la réponse de la Cour soit arrivée, & que la voix de l'humanité se soit fait entendre.

ARSENNE *fils*, *à son pere.*

O Dieu ! est-il possible ?.. C'est un Prêtre, & il parle ainsi !..

ARSENNE *pere.*

Tu le vois, mon fils ; c'est Dieu qui l'inspire... Espérons toujours en lui.

JEAN HENNUYER.

L'enfer donne en ce moment la secousse [illegible] *la plus terrible au Christianisme.* (*En montrant les Protestans.*) Hélas ! nous étions prêts à les embrasser dans le même temple ; ils revenoient à nous, (*a*) & dans un instant fatal, voici que tout est embrâsé.. Malheur, malheur à ceux qui ont dit que ver-

---

(*a*) Le jour du mariage, l'Amiral voyant aux voutes de la Cathédrale, les drapeaux pris sur lui dans les journées de Jarnac & Montcontour, dit tout haut, en les montrant au Maréchal de Damville, bientôt ils seront remplacés par d'autres plus agréables à des yeux Français.

ſer le ſang de ſes ſemblables, c'étoit honorer l'Être ſuprême. Je viens démentir leurs horribles leçons. La vraie religion eſt celle qui eſt bienfaiſante, qui peint un Dieu comme pere de tous les humains, & qui le fait aimer, afin qu'il ſoit adoré de tous.

ARSENNE *fils*, *à part.*

Quelle morale pure & touchante !..

LE LIEUTENANT DE ROI, *à l'Evêque.*

Ainſi vous appellez ouvertement la révolte, & vous les ſoulevez contre le trône... Votre zele eſt indiſcret, Monſeigneur; car je vous avertis que mes ordres s'étendent juſqu'à les arracher de ces lieux.

ARSENNE *fils.*

Vous l'entendez, mon pere... le barbare !..

JEAN HENNUYER.

Militaire féroce ! ma voix vous condamne au nom du Seigneur. (*Etendant les mains & appellant les Proteſtans.*) Venez, venez mes enfans, entourez-moi, preſſez-moi... C'eſt ſous ces mains paternelles que vous trouverez votre ſalut. (*Au Lieutenant de Roi.*) Laiſſez plutôt tomber ces indignes armes; ne me forcez pas à vous les ôter des mains... Quoi ! ce ſeroit dans le cœur de ces hommes vivans, dont l'œil vous m-

plore, que vous demanderiez à porter le couteau ?

LE LIEUTENANT DE ROI, *élevant la voix.*

Vous avez rassemblé mes victimes. Vous me secondez en les protégeant... Je reviens, &...

(*Il se fait un grand tumulte.*)

ARSENNE *fils*, *s'élançant le fer en main sur le Lieutenant de Roi.*

Péris, barbare, péris...

(*Tous les Protestans tirent leurs armes.*)

JEAN HENNUYER, *couvrant le Lieutenant de Roi de tout son corps.*

Que faites-vous, amis ? Cruels ! arrêtez, que voulez-vous faire ?

ARSENNE *fils*, *menaçant.*

Prévénir ses coups, & la mort de ceux qui m'environnent.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Où suis-je ?

JEAN HENNUYER *protégeant toujours le Lieutenant de Roi.*

Percez plutôt ca sein... Je mourrai content, si je désarme vos vengeances.

ARSENNE *fils, aux siens.*

Amis, c'eſt un Dieu !.. J'ai honte de ma fureur... Jetrons bas ces armes, & tombons à ſes pieds. (*Tous tombent aux genoux de l'Evêque, & y dépoſent leurs épées. Arſenne fils proſterné.*) Héros de l'humanité ! vois à tes pieds les glaives, qu'aveugles & furieux nous te deſtinions avant de te connoître... Nous courions en déſeſpérés donner la mort avant de la recevoir... Ta vertu nous déſarme. (*Au Lieutenant de Roi.*) Et c'eſt à elle ſeule, Miniſtre barbare, que vous devez ici la vie.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Quelle audace ! j'en frémis !

ARSENNE *pere, à l'Evêque.*

Pontife humain ! ah ! pardonnez-leur... Egarés par le déſeſpoir, ils ſe perdoient ſans vous... Je reconnois dans vos paroles la voix de nos anciens patriarches... Eh ! que tous les chefs de votre Egliſe ne vous reſſemblent-ils ? Leurs vertus nous auroient dès longtems gagnés.

(*Il s'incline.*)

JEAN HENNUYER.

Relevez-vous, vénérable vieillard... L'attendriſſante vertu ſe peint dans tous vos traits... Relevez-vous, mes freres...

Quel triomphe pour mon cœur ! Oh ! que n'êtes vous les enfans de ma loi ! (*Au Lieutenant de roi.*) Voyez, Monsieur, ce que d'un côté produit la douceur, & de l'autre la violence ! Rendez-vous, croyez-moi. Trop de crimes se sont déjà commis. La France a reçu une playe cruelle & profonde qui saignera longtems. Elle aura perdu volontairement de sa force ainsi que de sa gloire, & tel sera le fruit de l'intolérance ; elle amene à sa suite tous les fléaux.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Monseigneur, je pars sur le champ, & vais rendre compte à la Cour de ce qui vient de se passer.

JEAN HENNUYER.

Allez, Monsieur ... de mon côté je préviendrai aussi la Cour, quoique nos intérêts ne soient pas faits pour se ressembler.

SCÈNE VIII.

Les Acteurs précédens.

JEAN HENNUYER.

FAMILLES malheureuſes! qui veniez chez moi chercher la vengeance, je vous pardonne, hélas! vos égaremens: mais retenez bien de moi, & retenez pour toujours que les attentats de la cruauté ne s'effacent point par des attentats nouveaux, & que le moyen d'étouffer les diſcordes civiles n'eſt point d'imiter le fanatiſme, car alors il s'étend, il devient plus terrible, & plus implacable... Je tremble que les deux partis plus acharnés...

ARSENNE *fils.*

Pardonnez, auguſte libérateur, pardonnez... Oui, le déſeſpoir m'égaroit... Témoin du carnage de cette nuit épouvantable, je ne reſpirois que le meurtre...

JEAN HENNUYER *avec le plus grand intérêt.*

Vous feriez un de ceux qui ont échappé? Vous vous êtes trouvé...

ARSENNE *fils.*

Si je m'y suis trouvé !.. J'ai vu massacrer ma famille entiere. J'ai vu des mains consacrées aux autels... (*Lui baisant la main.*) Mais, hélas ! bien différentes de celles que je touche, se plonger dans le sang des miens. J'ai vu le sourire de leur horrible joie insulter aux soupirs des mourans... Ce sont eux qui ont empoisonné mon cœur des transports de la vengeance. Ce sont eux qui dans ce palais conduisoient mon bras sur vous, sur tous les vôtres.

JEAN HENNUYER, *se couvrant le visage.*

O nuit, nuit exécrable ! que ne puis-je à jamais t'effacer de la mémoire des hommes : mais non, vis, vis à jamais pour les épouvanter sur eux-mêmes, en leur offrant le tableau de leurs propres fureurs... O ma patrie, ô ma religion, toutes deux si cheres à mon cœur, qui a déchaîné contre vous ces ennemis qui déchirent votre sein, ces ministres impies & féroces qui vous trahissent & vous déshonorent ?

ARSENNE *fils.*

Hélas ! ils nous assiegent encore ; ils vont reparoître... En nous quittant ; ce Lieutenant de Roi a jetté sur nous un regard menaçant.

naçant. Il va armer ſes ſoldats. Payés pour le carnage, ils ne ſavent qu'obéir... Je vous immolerai ma vengeance, ma vengeance qui m'étoit ſi chere ; mais ſauvez ces femmes, ces vieillards, ces enfans, & ce qui reſtera ne craindra plus le fer des aſſaſſins.

JEAN HENNUYER.

Je vous préſerverai tous. Ici le Lieutenant de Roi n'oſera rien entreprendre. J'obtiendrai de la Cour le ſalut général. Ces attrocités ſont trop étrangeres à l'homme pour être durables. Il ouvre enfin les yeux à la lumiere. La nature frappe les cœurs les plus endurcis, & le remord inévitable les tranſforme à ſa voix.

ARSENNE *fils.*

Des remords ! eux ! ah ! c'eſt une illuſion de votre cœur généreux... Hélas ! nous périrons malgré vous. (*On apperçoit ici des Officiers dans l'enfoncement.*) Ils viennent, je les vois ; ils s'avancent en troupe ; c'eſt fait de nous. (*Douloureuſement.*) Sauvez ſeulement mon pere, ma femme... & je meurs en vous béniſſant.

JEAN HENNUYER, *avec force.*
Raſſurez-vous, raſſurez-vous.

FOULE DE PROTESTANS, *environnant le Prélat.*

Sauvez-nous, sauvez-nous ... nous allons tous périr...

JEAN HENNUYER.

Mes freres ! Banniſſez, banniſſez tout effroi... Je réponds de vos jours.

(*Tous les Officiers entrent en corps.*)

SCÈNE IX.

Acteurs précédens, TROUPE D'OFFICIERS.

L'OFFICIER MAJOR.

NOUS venons vous déclarer, Monſeigneur, qu'aucun de nous ne marchera pour l'exécution préméditée ; l'office que l'on attendoit de nous ne peut être éxercé que contre les ennemis du Roi & de ſon État. Écrivez de notre part à la Cour que dans tout le militaire il ne s'eſt trouvé que des hommes courageux, prêts à voler aux actions les plus brillantes, mais pas un ſeul bourreau. (*a*)

(*a*) On ſent bien qu'on a voulu conſacrer ici l'exemple trop peu ſuivi de pluſieurs Commandans

JEAN HENNUYER, *le pressant dans ses bras.*

C'est vous qui êtes les vrais Catholiques ! les vrais enfans de la patrie & de la religion : vous les servez toutes deux à la fois, vous serez chéris par elles dans les tems les plus reculés, & vos noms, brillans d'éclat, deviendront les noms les plus chers au génie bienfaisant de l'humanité.

ARSENNE *fils, à l'Evêque.*

Ah ! c'est vous qui inspirez votre vertu à tous ceux qui vous approchent... Que ne peut l'exemple d'une charité sublime & courageuse !

UN AUTRE OFFICIER.

Si nous nous sommes prêtés à quelques démarches secrettes, c'est que nous avons

---

de province qui eurent la probité & le courage de rejetter les ordres de la Cour. Tels furent le Comte de Tende en Provence ; Gordes en Dauphiné ; Chabot, Charni en Bourgogne ; Saint-Heran en Auvergne ; de la Guiche à Mâcon ; le Vicomte d'Orthe à Bayonne ; Thomasseau de Gursay à Angers. Le nom de ce dernier a été recueilli par M. Felibien des Avaux, historiographe du Roi, dans les Mémoires de M. Poullain, *déjà cités*, page [illegible]

ignoré jusqu'à ce moment quelle étoit la nature des ordres auxquels nous refusons d'obéir. Nous sommes tous d'accord pour protéger ceux dont on exigeoit que nous fussions les assassins ; s'il s'en trouvoit un parmi nous qui balançat, nous l'enverrions suivre le Lieutenant de Roi, qui va mendier au Louvre une récompense : la nôtre est au-dessus des bienfaits des Monarques.

ARSENNE *pere*, *avec transport.*

Je les reconnois, ces braves guerriers, tels que je les ai combattus.

UN JEUNE OFFICIER.

Si notre refus déplaît à la Cour, si elle traite de révolte une action juste, j'aime mieux renoncer à la gloire des combats, que de déshonorer ce fer que je garde à l'ennemi.

JEAN HENNUYER.

On n'est jamais criminel pour refuser d'être persécuteur, quel que soit le prétexte : si le conseil vous condamne, l'univers entier vous admirera. Qu'avez-vous à redouter ? Vous avez accompli les loix les plus solemnelles de la nature & de la religion... Cependant si vous le voulez, vous pouvez tout rejetter sur moi ; quiconque fait son devoir suivant les mouvemens de sa

conſcience, n'eſtime la vie que pour faire le bien, & n'a rien alors à craindre des Rois.

ARSENNE *fils aux ſiens.*

C'eſt un homme inſpiré... Ah ! chere Laure, je vivrai donc pour toi... (*Montrant l'Evêque avec une admiration reſpectueuſe.*) Je me ſacrifierois pour lui... Nous lui devons tous le jour que nous reſpirons.

LAURE.

Cher époux !.. je veux que nos enfans apprennent ſon nom immédiatement après celui de Dieu, & que ce nom ſi cher, à jamais gravé dans nos cœurs ſoit béni dans leur bouche chaque jour de leur vie !

EVRARD, *embraſſant ſon ami.*

Et qui de nous pourra jamais oublier tant de grandeur & d'humanité.

(*Ici paroiſſent les Curés de Lizieux.*)

SCÈNE X, & *dernière.*

Acteurs précédens, TROUPE DE CURÉS.

JEAN HENNUYER.

APPROCHEZ, dignes Pasteurs que j'ai choisis pour me seconder, & à qui la religion doit son auguste triomphe; que ce jour, où le catholique paroît digne de ce nom, soit le plus beau de notre vie... Il vous reste à faire connoître au chrétien qui s'est séparé de nous, l'excellence de nos maximes pour la grande perfection des mœurs: mais que la charité commence l'ouvrage... Courez, embrassez chacun de ces infortunés; qu'ils retrouvent en vous les parens, les amis qu'ils ont perdus. Tachons à force de bienfaits, de fermer les blessures que leur cœur a reçues.

(*Les Curés sont suivis d'une foule de Catholiques de chaque paroisse, qui changés par leurs prédications, embrassent les Protestans & leur parlent avec l'effusion de l'amitié & de la tendresse.*)

ARSENNE *pere.*

Qu'en avons-nous toujours ainsi été unis !.. Tel étoit le précepte & le vœu de l'huma-

nité. Pourquoi a-t-il été si fréquemment trompé ?.. Ah ! j'ai retrouvé des hommes. Ils me font connoître que ce n'est pas leur loi qui ordonne la haîne. Que dis-je ? Ils s'exposent à toute la colere de la Cour (*a*) pour nous sauver. Voilà les héros chrétiens.

JEAN HENNUYER, *prenant Arsenne pere par la main.*

Allons donner à tous l'exemple de la fraternité ; marchons ensemble par la ville ; que les deux partis s'appaisent en voyant l'image de la concorde, & que le pere des humains, offensé des crimes qui couvrent la face de la France, daigne arrêter un regard de bonté sur ce petit coin du Royaume.

(*Les Curés se confondent avec les Réformés, & le digne Prélat sort le dernier, en tenant la main du vieil Arsenne. Les Officiers ferment la marche.*)

(*n*) En effet, voici ce qu'on lit dans l'excellente histoire intitulée, *l'Esprit de la Ligue*, que j'ai déjà citée plusieurs fois avec complaisance, parce que je ne puis en citer une meilleure. » La mort pré» cipitée du Vicomte d'Orthe & du Comte de Tende » a fait croire que leur générosité fut récompensée » par le poison.

Fin du Tome second.

PQ
2007
M41o
1776
t.2

Mercier, Louis Sébastien
Oeuvres dramatiques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY